



Gilles Marcotte Page D 2
Lettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 5



Caroline Grégoire Page D 7

LIVRES



Luxe, calme et volupté

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE
LE DEVOIR

Timothy Findley *Secrets de famille et pianos*

Une fois sur deux, l'écrivain ontarien Timothy Findley oublie les narrations aventureuses et raconte une histoire sur un mode plus traditionnel. *La Fille de l'homme au piano*, que publie Le Serpent à Plumes, dans une traduction d'Isabelle Maillet, n'en est pas pour autant un roman banal. En fait, c'est une très classique histoire de folie canadienne au temps béni des pianos vernis.

HERVÉ GUAY

L'histoire familiale de Timothy Findley lui a fourni la matière de plusieurs ouvrages. Ce fut notamment le cas de *Guerres*. Une branche de son arbre généalogique lui avait inspiré ce roman, qui l'a révélé en 1977. En effet, l'un des grands-pères de Timothy Findley possédait une usine de machinerie. La guerre venue, l'entreprise se convertit dans la fabrication de matériel militaire. À son tour, l'écrivain décide de recycler ses origines et d'en tirer un roman très critique à l'endroit d'un passé, dont d'autres se seraient peut-être vantés.

Avec *La Fille de l'homme au piano*, l'écrivain met à contribution l'autre branche de l'arbre généalogique. Car le second grand-père de Timothy Findley était propriétaire d'une fabrique de pianos. Juste avant que ceux-ci soient remplacés dans les beaux salons par la radio, puis par la télévision. Mais il ne faut pas croire que ce versant de l'album de famille permet à l'auteur de *Chasseur de têtes* des développements plus glorieux.

Sous sa plume, des zones d'ombre ne manquent pas d'apparaître. La folie guette. Elle s'incarnera dans le personnage inquiétant de Lili. La fille de l'homme au piano, c'est elle. Et il revient à son fils, Charlie, lui-même accordeur de pianos, de la faire revivre, sans gommer les aspérités d'une hérédité, lourde à porter.

Pour composer le portrait de son héroïne, Findley s'est inspiré d'une tante maternelle. Celle-ci avait beau être schizophrène, le romancier l'adorait. Par la suite, elle a dû être internée. En raison de son comportement violent. Elle avait aussi tenté de s'enlever la vie. À ce moment-là, elle était mariée et avait déjà quatre enfants, dont trois garçons — des triplets. Sa fille, confesse-t-il, vit toujours à Montréal. Findley prend néanmoins la peine de rappeler que Lili demeure, bien entendu, un personnage de fiction — pas sa tante.

Cette saga autour d'un piano débute ainsi en 1889 et se termine au milieu de la Seconde Guerre mondiale. Elle fleurit bon l'odeur des prés en même temps que celle des pianos tout neufs, quoiqu'elle soit au surplus traversée par les fulgurantes crises d'épilepsie de Lili, les voix qu'elle entend, ses fugues. Toutes choses restituées patiemment par un fils, aussi occupé à retrouver qui est son père qu'à tenter de se réconcilier avec des secrets de famille qui pèsent sur lui tel un fardeau oppressant.

La folie des familles

À cet égard, l'ouvrage fait penser à la tentative d'Eugene O'Neil de se libérer de ses démons parentaux. On songe un peu à *Long voyage vers la nuit*, liquidation si poignante d'un héritage empoisonné. Précisons toutefois que Findley se fait beaucoup plus indirect. D'ailleurs, Charlie est un fils affectueux, loin d'entretenir avec sa mère des rapports aussi tourmentés que ceux qui hantent cet épouvantable drame. En fait, l'auteur de *La Fille de l'homme au piano* s'adonne moins au portrait de sa famille qu'il ne brode à partir d'histoires familiales sur son thème de prédilection, la folie.

L'écrivain né en 1930 dans le chic quartier torontois de Rosedale est du reste ambivalent quant à ses origines. Il les sait fertiles en tares et en responsabilités diverses, mais aussi en souvenirs moelleux et rassurants. Il est vrai que ses parents ont connu luxe et prospérité. Avec la crise, cependant, ils perdent beaucoup d'argent. La famille essaie alors de faire comme si de rien n'était. «*Nous portions ce qui se faisait de meilleur, se rappelle Findley. Mais tous nos vêtements étaient d'occasion.*»

VOIR PAGE D 2: FINDLEY



On dit qu'ils sont beaux. Ils sont souvent très beaux. On ne les lirait guère, méditent certains, tout leur mérite se trouvant dans les riches illustrations qui les distingueraient de la production éditoriale courante. Rien n'est plus faux. Les beaux livres que nous vous présentons aujourd'hui dans le cadre de cette première sélection (une seconde suivra samedi prochain) sont également faits pour être lus, à cette différence près qu'on y entre

avec un peu plus de gourmandise que dans

les autres et qu'on attend d'eux qu'ils of-

frent les «luxe, calme et volupté» qu'un Baudelaire

demandait au voyage.

Coûteux à produire, entourés de soin dans leur conception, ces livres-là, tout en

étant encore produits en série, renouent avec une certaine pratique du métier d'édi-

teur. En somme, ils sont à l'édition ce que sont les repas de fête à la cuisine de

tous les jours. Et comme sur les tables les plus opulentes, la variété est de mise:

histoire de l'art, art de vivre, voyages, design, histoire, photographie, cuisine,

littérature, cinéma, érotisme, nature, histoire littéraire, architecture, spiritua-

lité, religions, la liste des sujets demeure ouverte, et chaque année les éditeurs rivali-

sent d'imagination et de curiosité, souvent d'ingéniosité, pour qu'il en soit ainsi.

Période des Fêtes ou non, le beau livre est le cadeau par excellence. En ce mo-

ment, dans les grands magasins, des foules hystériques prennent d'assaut les

rayons, une liste de cadeaux-corrée à la main. Ainsi le veut la saison. Philosophe,

vous leur tournerez le dos. Vous ferez tranquillement votre choix dans ces pages

et dans notre sélection de la semaine prochaine. Vous prendrez votre temps.

Tout à l'heure, vous verrez votre libraire. En vrai libraire qu'il est, ce dernier

vous fera quelques suggestions de son cru. En vrai lecteur, vous voudrez y ré-

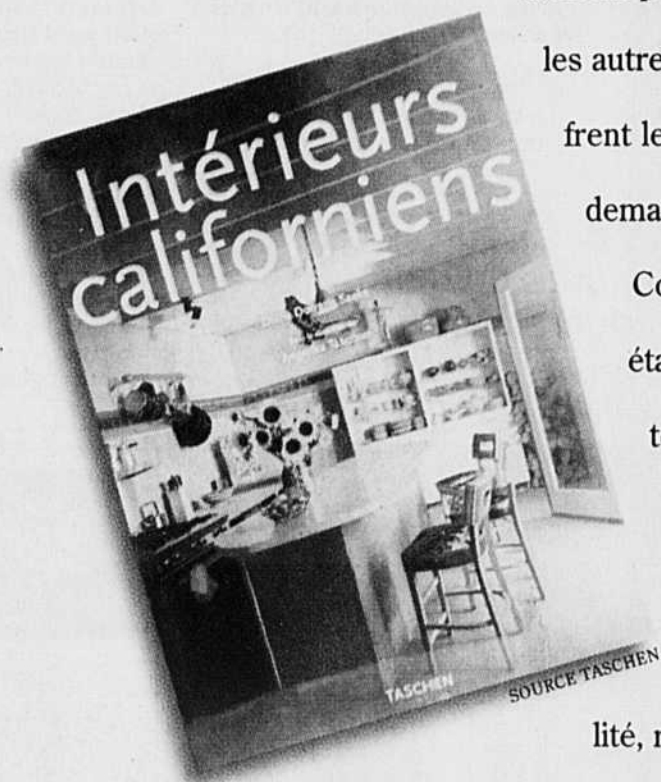
fléchir un peu. Vous feuillerez, vous soupeserez, vous humerez, regarderez.

N'avez-vous pas tout votre temps? Enfin, vous ferez votre choix. Le détour par

la caisse enregistreuse ne sera qu'un mauvais moment à passer (non sans réserver parfois

d'agréables surprises: tous les beaux livres ne sont pas hors de prix) et qu'un certain visage radieux, levé sur vous

dans moins de vingt jours, vous fera oublier complètement.



LIVRES

CARREFOURS

En votre aimable règlement...

Nous étions six, autour de la table. Nous dinions ensemble, chaque mois ou presque, toujours au même restaurant. Pourquoi? Pour manger, bien sûr, pour boire; surtout pour parler. Tous les sujets y passaient, des plus anodins aux plus graves, sans que jamais le rire disparaisse tout à fait.

Je me dévouais, parfois. Je me plaignais de devoir écouter un des derniers quatuors de Beethoven, au Ladies' Morning Musical Club — où il était expressément défendu de tricotier durant les concerts, c'était écrit dans le programme! —, sur de toutes petites chaises raides, au début de l'après-midi, quand la digestion n'était pas encore faite. Et alors, protestations, condamnations, excommunications, expressions du plus entier mépris, j'en attrapais de toutes les couleurs. C'était le bonheur.

Cela se passait au cours des années 50, *Maurice Duplessis regnante* (c'est du latin).

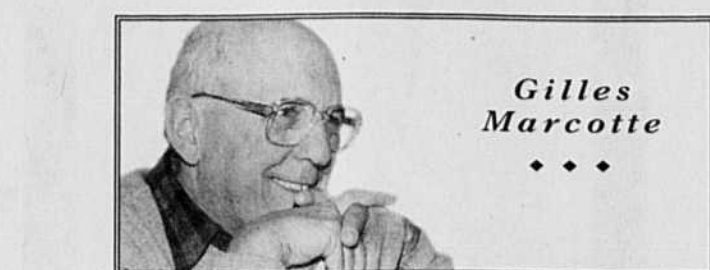
Nous donc, autour de la table, c'est-à-dire: moi, qui m'excuse de me présenter le premier, de plusieurs années le benjamin, et n'en revenant pas tout à fait d'être admis en si savante compagnie; Jean Le Moine, l'auteur de *Convergences*, homme d'une culture exceptionnellement vaste et profonde, aussi brillant parleur qu'écrivain; Robert Elie, le critique d'art (auteur de la première étude publiée sur Bordaues), romancier, masquant sous une aménité souriante de grandes passions intellectuelles et spirituelles; Louis-Marcel Raymond, esprit formidablement curieux, botaniste réputé, spécialiste du théâtre français de l'après-guerre; le très élégant Jean Simard, professeur à l'École des beaux-arts, dont je viens de relire avec un plaisir tout neuf les

réécits très irrespectueux qu'il publia durant les années 40, *Félix et Hôtel de la Reine*.

C'est Claude Hurtubise qui organisait les agapes. Je le vois encore, au bout de la table, ravi d'avoir provoqué ces rencontres, ces échanges. Toute sa vie, il a été celui — directeur de revues, éditeur — qui réunissait. Il réglait lui-même la note et nous demandait notre quote-part quelques jours plus tard, par courrier, avec cette formule vieille France qui n'a jamais cessé de me réjouir, «en votre aimable règlement».

Il y avait eu, il y aura d'autres tables. Celle de la revue *La Relève*, au cours des années 30 — le jeunot que j'étais n'y était pas, malgré certaines rumeurs! —, où Claude Hurtubise se trouvait en compagnie de Jean Le Moine, de Robert Elie et de l'éternel ami, Saint-Denys-Garneau. A cette table, François Rabelais s'entendait fort bien avec Jacques Maritain, et il faut peut-être apercevoir cette connivence, en arrière-plan, pour bien lire les articles spiritualistes tendus, un peu appliqués, de la revue. Il y aura, au début des années 50, la table des *Écrits du Canada français*, où Jean-Louis Gagnon, Marcel Dubé, Pierre Elliott Trudeau et Gérard Pelletier (ces deux derniers ne faisant qu'une personne morale, pour cause d'absences répétées) se joignaient à quelques autres pour imaginer une collection d'«œuvres libres» dont le Québec de l'époque avait le plus pressant besoin. Il n'est peut-être pas sans intérêt de savoir que le premier texte de Patrick Straram, *Tea for Two*, nous fut apporté par le futur premier ministre du Canada...

Et de nouveau nous nous retrouvons à table, après les nombreux lancements de HMH, où Jacques Fer-



Gilles Marcotte

ron échangeait des piques avec celui dont il avait fait un personnage de ses romans, Frank Scott. Puis, c'est dans la grande maison westmontaise de Claude Hurtubise, Marshall McLuhan déroulant son discours avec de grands gestes, sous nos yeux un peu éberlués.

Pourquoi, pensant à Claude Hurtubise quelques semaines après sa mort, ces images de tables, de conversations animées, de bonne chère sont-elles celles qui me reviennent aussitôt? C'est que, me semble-t-il, elles reflètent un des projets essentiels de son existence, celui de réunir, de communiquer, de faire circuler la parole. Aux Éditions de L'Arbre comme dans les *Écrits du Canada français*, chez HMH comme aux Éditions La Presse, il a publié des écrits de toutes tendances. D'autres éditeurs rêvaient de grands coups, et en réussissaient à l'occasion. Telle n'était pas son ambition. Il ne répugnait pas au succès, grands dieux non, mais il tenait avant tout à constituer une sorte de bibliothèque bien équilibrée, faite de livres qui dureraient plus d'une saison. Sa plus belle réussite, à cet égard, est assurément la collection «Constantes», lancée au début des années 60, et qui a réuni les discours les plus divers de la Révolution tranquille. Quelques écrivains de premier rang lui ont échap-

pé après avoir publié chez lui, comme Gérard Bessette et Jacques Ferron. Je retiens le témoignage de celui-ci, peu suspect de complaisance. Claude Hurtubise, dit-il dans ses conversations avec Pierre L'Hérault, «est un très bon éditeur. HMH est la seule maison d'édition vraiment sérieuse avec qui j'ai fait affaire».

Il s'effaçait volontiers, ne tenant pas à occuper beaucoup d'espace sur la place publique. Il a rêvé ces dernières années d'écrire ses mémoires, qui auraient été sans doute passionnantes, mais il n'a fait que jeter quelques notes sur le papier. Il avait perdu l'habitude d'écrire. Il l'avait fait, au cours des années 30, dans cette *Relève* dont il était rédacteur en chef. Ses textes ont vieilli, forcément, ils nous paraissent aujourd'hui un peu naïfs lorsqu'ils parlent d'une «révolution spirituelle» dont les tenants et aboutissants ne sont pas visibles à l'œil nu, mais je retrouve pleinement Claude Hurtubise lorsqu'il célèbre la sainte simplicité d'un François d'Assise ou d'une Thérèse de l'Enfant Jésus — on prenait le christianisme au sérieux, à *La Relève* —, et, aussi bien, lorsqu'il dénonce fermement le nazisme, cette «cascade d'illusions, de mensonges», écrit-il, qui n'inspirait pas la même horreur à tous ses compatriotes. Claude Hurtubise, dans cette longue existence qui n'a pas toujours été facile, n'a jamais quit-



ARCHIVES LE DEVOIR

Claude Hurtubise

té le parti de la liberté, de l'universel humain. La liste des livres qu'il a publiés, depuis L'Arbre jusqu'à La Presse, en témoigne hautement. «En votre aimable règlement...» Avait-il cueilli cette formule quelque

part, ou l'avait-il inventée de toutes pièces? Je l'imagine arrivant avec elle devant Qui-de-droit et, inversant les rôles, lui présentant sa note. Claude Hurtubise était un croyant inquiet et, par là même peut-être, authentique.

GROUPE

Renaud-Bray

Champion Garneau

PALMARÈS

du 2 au 8 déc. 1999

1 HISTOIRE	100 ans d'actualité 1900-2000	5 Collectif	La Presse
2 JEUNESSE	Harry Potter à l'école des sorciers ♥	54 J.-K. Rowling	Gallimard
3 ROMAN	Autobiographie d'un amour	10 Alexandre Jardin	Gallimard
4 CUISINE	Le guide du vin 2000	5 Michel Phaneuf	L'Homme
5 JEUX	Les grilles des mordus	7 M. Hannequart	Ludipresse
6 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	12 Henriette Major	Fides
7 JEUNESSE	Le guide officiel des Pokémon	3 Maria S. Bardo	Scholastic
8 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	38 Dalai-Lama	R. Laffont
9 POLAR	Inspecteur Specteur et la planète Nète	8 G. Taschereau	Intouchables
10 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	263 Daniel Pinard	Boréal
11 B.D.	Thorgal n°25 - Le mal bleu	4 Rosinsky & Al	Lombard
12 FINANCE	Votre vie ou votre argent ?	139 Dominguez & Al	Logiques
13 ROMAN Q.	Les émois d'un marchand de café	8 Y. Beauchemin	Q.-Amérique
14 ROMAN Q.	Hôtel Bristol New York, N.Y.	4 M. Tremblay	Leméac
15 ESSAI Q.	Un siècle à Montréal	6 Collectif	Trécarré
16 JEUNESSE	Harry Potter et la chambre des secrets ♥	30 J.-K. Rowling	Gallimard
17 B.D.	Gaston Lagaffe N° 19	3 Franquin	Marsu produc.
18 NUTRITION	Une assiette gourmande pour un cœur en santé	5 Collectif	Institut de cardiologie
19 ESSAI Q.	L'année Chapleau 1999	4 Serge Chapleau	Boréal
20 ROMAN	Stupeur et tremblements ♥	15 Amélie Nothomb	A. Michel
21 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	109 I. Nazare-Aga	L'Homme
22 PSYCHO.	À chacun sa mission	4 J. Monbourquette	Novallis
23 HUMOUR	Mots de tête	11 Pierre Légaré	Stanké
24 SPIRITU.	Le grand livre du Feng Shui	8 Gill Hale	Manise
25 ROMAN	Geisha ♥	43 A. Golden	Lattes
26 BIOGRAPH.	La prisonnière	29 M. Oufkir	Grasset
27 ANTIQUITÉ	Meubles anciens du Québec ♥ \$3,95	4 Michel Lessard	L'Homme
28 JEUNESSE	Une bien curieuse factrice	10 D. Demers	Q.-Amérique
29 ROMAN Q.	Gros mots	7 Réjean Ducharme	Gallimard
30 RÉFÉREN.	Le livre des records Guinness 2000	5 Collectif	Guinness media
31 BIOGRAPH.	Des femmes d'honneur T. 03	5 Lise Payette	Libre expres.
32 JEUNESSE	Histoire de jouets T. 02	4 Walt Disney	Phidal
33 CUISINE	Les sélections du sommelier, Éd. 2000	6 F. Chartier	Libre Expres.
34 JEUNESSE	Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban	5 J.-K. Rowling	Gallimard
35 ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	58 Gaëtan Soucy	Boréal
36 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	10 A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
37 DISCOGR.	Le guide des disques Voir 2000	2 Saulnier	Voir
38 ROMAN	Je m'en vais (Prix Goncourt 1999)	8 Jean Echenoz	Minuit
39 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	142 N. Walsch	Ariane
40 GESTION	Dépensez tout, vivez heureux	8 Stephen M. Pollan	Cherche-midi
41 POLAR	Le dernier coyote ♥	6 M. Connelly	Seuil
42 HISTOIRE	Notre siècle en images	2 Collectif	Solar
43 PHOTOGR.	Les 100 photos du siècle ♥	23 Marie-M. Robin	Chêne
44 ROMAN	Le rapport Gabriel	11 J. D'Ormesson	Gallimard
45 ROMAN	Tout le monde est occupé	4 C. Bobin	Mercur de ft.

♥ : Coups de cœur Renaud-Bray ■ : 1* semaine sur notre liste

www.renaud-bray.com

SUITE DE LA PAGE D 1

Il n'empêche que la demeure familiale fourmille de livres, de musique et de peintures. L'écrivain en herbe fréquente ainsi musées et galeries. De plus, il va au concert à Massey Hall. Là où, dans la Ville reine, jouent les grands orchestres et les pianistes réputés du temps, comme Horowitz. Une culture classique dont il assure qu'elle nourrit tant les individus que la société.

Findley s'inquiète de ce que la culture populaire domine à présent chez les jeunes. A son avis, la grande culture peut sembler plus accessible de nos jours, mais elle ne l'est pas beaucoup plus qu'à l'époque. Et cela, même si compagnies de ballet, orchestres symphoniques et bibliothèques ont prévu des programmes pour les jeunes. Dommage aussi, selon lui, que les adolescents passent

moins de temps à lire et plus à naviguer sur Internet.

«C'est dérangeant, dit-il, parce qu'il faut faire en sorte d'employer son imagination si l'on veut survivre. L'éducation est avant tout une question de survie. Et c'est un monde très brutal que le nôtre. Je prie pour les enfants qui abandonnent l'école, parce que ce monde fait peur. Que leur offre-t-il d'ailleurs? Peu de mondes où ils puissent vraiment vivre leur vie. De moins en moins de place pour eux. Les nouvelles technologies font disparaître les emplois qui reviennent alors aux machines. Une banque vient de mettre à pied 6000 travailleurs en Ontario. Que vont-ils faire? Notre monde va mal en partie parce que nos dirigeants tiennent les gens à l'écart des solutions.»

Une éducation lacunaire

La mise à l'écart est une question centrale dans l'œuvre de Findley. La

MARIE-EVE GAGNON

Trois sombres textes pour actrice éclairée

suivi de

Pitié pour les vieilles chiennes sales



Voici un théâtre de désespérés fonctionnels. Comme nous tous.

LES HERBES ROUGES / THÉÂTRE

HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU

Accueil et autres poèmes

choix et présentation de Paul Chanel Malenfant



Qu'elle doute, qu'elle nie, qu'elle nomme le manque ou le néant, la poésie de Saint-Denis Garneau appartient à la résistance.

LES HERBES ROUGES / COLL. «FIVE O'CLOCK»

protoniste de son récit, Lili, devient un être fragile de plus dans un univers romanesque qui en est peuplé, pareil à un refuge pour déshérités. Aussi peut-on voir dans les romans de celui qui vit, protégé, dans la petite cité culturelle de Stratford, comme une critique d'un monde manquant de compassion et qui fait peu de cas des mésadaptés.

A ce sujet, comme d'autres auteurs marquant de son coin de pays, Findley a constaté après coup que les Canadiens de son époque, même ceux appartenant aux classes favorisées, ne recevaient pas une éducation adaptée à leurs besoins. «Je ne sais ce qu'on vous enseignait au Québec, dit-il. Mais je sais très bien ce qui se faisait en Ontario. Dans la plupart des écoles, on n'enseignait pas l'histoire canadienne mais l'histoire britannique — pas la littérature canadienne, mais la littérature anglaise. Nous n'avions pas de contact avec notre propre culture. Je me rappelle que je détestais ça. Mais cela nous était imposé. De même, la façon de s'habiller. Nous portions des cravates à l'école. Je ne m'en plains pas. Mais cette façon de nous enrégimenter n'avait pas grand-chose à voir avec qui nous étions.»

Regard critique sur le passé, donc, qui n'en nie pas la richesse à certains égards ni les lacunes évi-

dentés. De même, les aspects plus sombres de son histoire familiale ne portent pas non plus Findley à désespérer ou à battre sa coulpe de manière ostentatoire.

«Quand je regarde en arrière ce que nous avons fait, commente l'écrivain d'origine irlandaise à propos des siens, je ne me sens pas coupable, mais désolé. Mais il ne suffit pas de s'excuser. Il faut agir et faire en sorte que les choses changent. Autrement dit, présenter des excuses, ce qui montre que l'on a du cœur au ventre. Pour cela, je me suis impliqué aussi bien en faveur des droits des écrivains qu'auprès des sidéens, en travaillant dans un mouvoir. D'autre part, je me suis aussi battu pour que cesse la censure en ce qui a trait aux livres gays et lesbiens.»

Inutile, le piano, dans tout ça? Ce n'est pas ce qu'il y a à comprendre des propos de l'activiste en Timothy Findley. Même s'il est clair pour lui qu'une vie ne devrait sans doute pas être faite uniquement de culture et de petits fours. Une éducation, pense-t-il, devrait servir à davantage qu'à apprendre à pianoter quelques notes destinées à agrémenter les mornes soirées d'hiver. «On ne peut pas passer tout son temps à lire des livres, dit-il, il faut aussi faire quelque chose pour les autres.»

LECTURE

LE NOROÏT ET LA RELÈVE

CARTE BLANCHE À PIERRE NEPVEU

POÈTES INVITÉ-ES

Martine Audet
Mireille Cliche
Patrick Lafontaine
Isabelle Miron

DIMANCHE 12 DÉCEMBRE, 16 HEURES

LIBRAIRIE OLIVIERI

5219, Côte-des-Neiges, Montréal, H3T 1Y1
Tél : 514-739-3639

La revue TROIS fête ses 15 ans

Pour les fêtes offrez-lui cette livraison finale

Féminisme et création
Actes du colloque de l'Académie des Lettres du Québec

avec des textes de:
Denise Desautels, Annie Goldman, Louise Colnoir, Lori Saint-Martin, Franco Théoret, Rosa-Marie Arbour, Brigitte Haentjens, Jean Royer, Anne-Marie Alonzo, Claudine Bertrand, Pascale Navarro, Lude Joubert, Francis Dupuis-Déri et Linda Bonin et Traciare la poésie un dossier présenté par Louise Dupré.

Revue TROIS vol 15 nos 1, 2 et 3 223 p. 25 \$

2039, avenue Jessup, Laval (Québec) H7E 1Y3 - Tél : (450) 663-4028 - Téléc : (450) 663-1636 - courriel: edit@editionsdelauniv.com

LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

L'une aime, l'autre ne se déteste pas

L'ULTIME BONHEUR

Sylvie Dion
Lancôt Éditeur
Montréal, 1999, 112 pagesHOTEL BRISTOL,
NEW YORK, N.Y.Michel Tremblay
Leméac/Actes Sud
Montréal/Arles, 1999, 96 pages

Cela débute comme un murmure, celui d'une voix indistincte qui dit «on», une et multiple, oscillant entre l'impersonnel et le «nous» de familiarité. On sait en tous cas qu'il s'agit de jeunes filles, ou de l'une d'elles, qui devient un «je» fragile, encore bien loin d'un moi. La voici dans son commencement, au moment où, adolescente, elle découvre le désir, d'abord confondu avec les jeux — ceux du déguisement, de la danse —, où les jeunes filles s'es-



Robert Chartrand

saient à devenir femmes, entre elles d'abord, dans la connivence de leur sexe. Puis intervient l'homme, c'est-à-dire l'Autre, figure de l'enfant désiré, lui-même objet de désir et de discorde, regard étranger qui fait miroir, qui instille le dédoublement et la duplicité. Et déjà, la jeune fille est abandonnée au bord d'une faille, distance et désir, qui ne se refermera plus.

C'est à peu près ainsi que démarre *L'Ultime Bonheur*, ce premier roman de Sylvie Dion, riche de zones d'ombre et d'ambiguïtés, mais bien moins flou que ce que je viens d'en dire... C'est le récit d'une quête de la connaissance de soi, une marche à l'amour au féminin, proche à certains égards de la suite poétique célèbre de Gaston Miron, un parcours romanesque avec des accents poétiques, ardue et fervente, et qui est tout le contraire d'une promenade anodine. Cette femme qui avance parfois envers et contre tous cherche également à (s') écrire, car raconter, dire ce qu'on ressent, c'est occuper l'espace du désir, éclairer la distance à l'autre à défaut de la combler.

À un certain moment, elle dira d'ailleurs qu'elle a voulu être non «pas une femme de lettres, mais une femme de paroles», non «pas une écrivaine, mais une écriture», a voulu «écrire de ne pas être, cesser d'exister à partir de cette ligature fatale que mon nom et mon sexe entretiennent avec la vie».

Mais il est vrai qu'alors, elle avait pour compagnon un romancier, ou en tout cas un garçon qui ambitionnait de la devenir...

L'Ultime Bonheur serait également un de ces «romans mauves», comme les désignait si justement Jacques Alard alors qu'il signait cette chronique, un «chant, solo ou symphonique, toujours une musique de l'intervalle, de la panne, du crépuscule» qu'on peut entendre dans certains des meilleurs récits québécois des dernières années. Roman automnal, quasi hivernal, où novembre est le mois privilégié de l'écriture, du dévouement de la nature et de soi.

Le mysticisme de l'amour

Étrange, étonnante, cette marche à l'amour à la fois idéalisée et sensuel, qui a parfois de forts accents religieux, voire mystiques. L'amour, ultimement, serait «la place de Dieu», c'est-à-dire un vide qui ressemble à l'infini, absence et présence réunies, à laquelle on accéderait par suite d'une véritable ascèse: l'homme du moment, rêvé ou réel, y devient alors «l'Aimé», et l'écriture, si elle n'est pas un sacerdoce, un exercice grave, passionné, et un devoir envers soi-même.

Mais avant d'en arriver là, à cette fin qui est avènement plus que conclusion, cette jeune fille aura connu de nombreux avatars. Femme d'une lignée de femmes, elle aura joué brièvement la féminité, celle, facile, qui ne tient qu'aux vêtements et au maquillage, voie sans issue, jeu désolatoire au cours duquel, dit-elle, «mon corps de jeune femme devient l'œuvre de ma mère», car «parce que nous nous imaginons que nos mères n'ont pas pu vivre leur vie, nous vivons leurs manques, imaginaires».

Son ascendance de femme, elle la reconnaît plus volontiers dans ses rapports avec sa grand-mère, gardienne et complice, qui «avait le don d'offrir des étreintes sans bruit et sans possession». Entre elles, il y avait ce tampon d'une génération, cet écart d'âge qui amortit le choc de l'identité de l'affirmation de soi.

Et il arrive que les liens à tisser ou à dénouer, pour cette femme, soient d'un tout autre ordre. Ainsi, le soir même du second référendum québécois, elle «coupe une décision, l'organisation manifeste de ma disparition»: elle quitte l'ouest de la ville, c'est-à-dire le confort douillet de la femme entretenue pour renouer avec l'est, et plus particulièrement le «Davidson lunch» de la rue Ontario, une gargote où elle lit dans le journal des articles sur «les écrivains anglophones canadiens qui ont pignon sur rue à Paris, chez Fayard, des nouvelles publiées dans le New Yorker». Dans ce casse-croûte qui est «une exception en Amérique, les fumeurs ont le droit de regarder par la fenêtre, d'être en avant-plan

L'ultime bonheur

SYLVIE DION



les mauvais exemples de la société pure, prévoyante, qui compte à l'avance ce que seront les factures médicales».

Ici, dans cet humble lieu où «la mort est encore en vie», la narratrice-écrivaine se demande «comment faire lire aux Américains la douleur, la nôtre, nos vidanges et nos souffrances, la petite vie au coin de Davidson et Ontario, sans déguiser, sans adapter».

La parole-écriture de cette femme à un moment «bénie entre toutes» ou, à un autre, veuve d'un amant disparu quelque part loin au Nord se fraie un chemin plein d'inattendu parmi l'enchevêtrement des malentendus, dans le désordre amoureux. On pourra lui reprocher de s'encombrer de certaines réminiscences théorico-littéraires sur la mise en rapport du corps et de la langue, du désir et de la création artistique. Mais *L'Ultime Bonheur* est un roman d'amour tout à fait étonnant, une sorte de chemin de croix laïque et sensuel où la souffrance côtoie le plaisir. C'est un livre qui ne se raconte pas, qui se résume malaisément comme on vient de le voir, mais qui se lit sous le charme. Il y a là de la générosité, de l'audace, une ferveur. Et, en plus, Sylvie Dion a une plume.

Pourquoi, après le roman de Dion, parler de celui de Michel Tremblay, qui n'en a pas besoin? Disons, à sup-

poser qu'il faille une raison, que c'est par goût du contraste.

Ici, Tremblay flirte avec l'autobiographie comme il le fait depuis quelques années, avec l'air de ne pas y toucher. On y retrouve le personnage de Jean-Marc, l'écrivain-dramaturge qui, à 55 ans, comme le François Villeneuve de *Quarante-quatre minutes quarante-quatre secondes*, paru en 1997, se trouve «poqué».

Réfugié à New York, il écrit à son vieil ami Dominique, le psychanalyste, qui vit à Paris. Ce qui le tarabuste, c'est le constat qu'il a fait récemment en apercevant son propre reflet dans une vitrine: il ressemble à s'y méprendre aux hommes de sa famille, son père et ses deux frères, et surtout à l'un de ces derniers, Richard, le plus antipathique des trois. Antisémite

comme eux et comme «une grande partie des Québécois de l'époque», il fait en plus le «Ti-Jos Connaissant», c'est un rabat-joie et il est homophobe.

S'il confie son «problème» — comme Jean-Marc aime ce mot! — à son ami, c'est pour être lu d'abord, et éventuellement compris. Mais que Dominique se garde de l'analyser! Dans sa lettre-confiance, l'écrivain se dit d'autant plus mortifié qu'il se serait laissé prendre au dépourvu par cette image dans la vitrine, lui qui n'offre aux interviewers que l'image qu'il veut bien projeter et qui assure que «lorsqu'on se regarde dans un miroir, on se prépare!».

Mais tout ceci — cette ressemblance et les souvenirs difficiles auxquels elle est liée — n'est pas bien grave. Jean-Marc, au total semble assez content de lui-même dans ce Big Apple de carte postale «où tout est possible et faisable» même s'il se contente d'y mal manger et d'aller voir quelques spectacles. Sa lettre — il se regarde un peu écrire — ressemble moins à une catharsis qu'à un bon débarras, réglé «en deux coups de cuiller à pot» comme Tremblay lui-même semble l'avoir fait pour le livre, écrit en deux dizaines de jours à Key West ainsi qu'il est précisé à la toute fin.

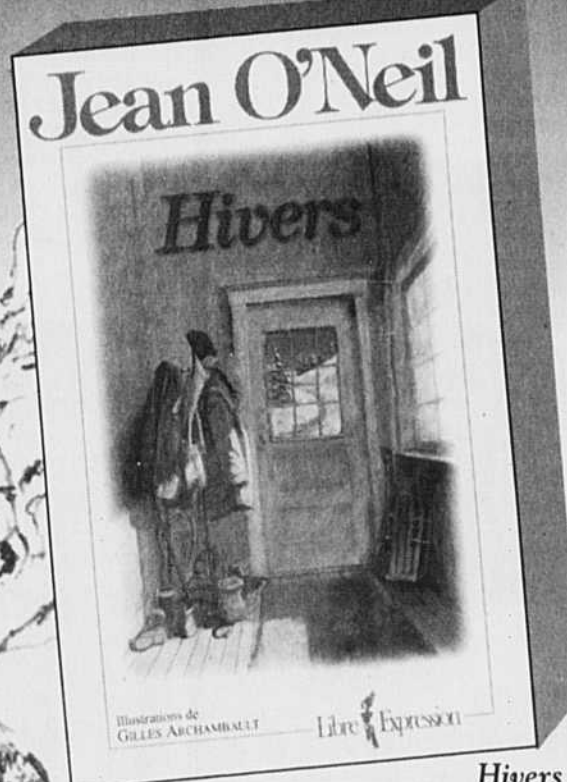
Hôtel Bristol, New York, N.Y. n'ajoute ni n'enlève presque rien à l'œuvre de Tremblay, Mais son public, qu'il aime tant, aurait mérité mieux.

Michel Tremblay

HOTEL BRISTOL
NEW YORK, N.Y.Le bonheur de lire
JEAN O'NEIL

C'est tout le Québec qui s'agite sous la neige dans *Hivers*, le dix-neuvième livre de JEAN O'NEIL

qui célèbre la saison différente. Des illustrations du peintre GILLES ARCHAMBAULT accompagnent les mots, les émotions, les souvenirs et les découvertes de l'écrivain.



Hivers
de JEAN O'NEIL
210 pages - 22,95

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

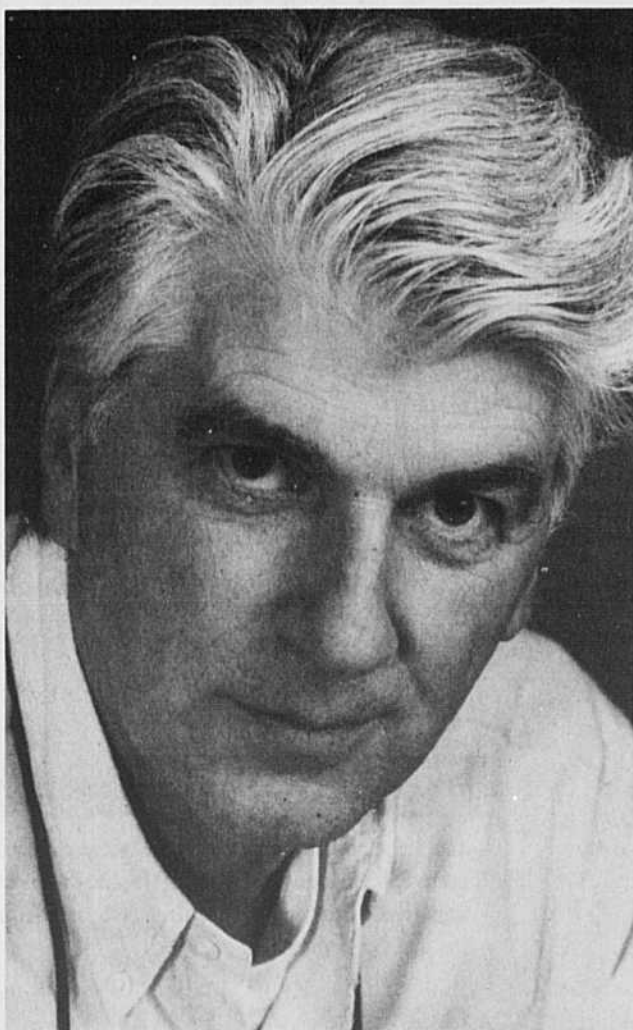
«...profils entrelacés d'une saison close sur elle-même mais qu'O'Neil a appris à aimer et dont il déchiffre les métaphores... L'humour fin s'y savoure comme un vin nouveau.»

Odile Tremblay, *Le Devoir*

«Encore une fois, le charme de Jean O'Neil agit...»

Jocelyne Lepage, *La Presse*

Libre Expression

L'année
CHAPLEAU
1999

120 pages • 19,95 \$



Les meilleurs dessins
de l'année du célèbre
caricaturiste de La Presse.
Une tradition de Noël, au
même titre que le réveillon
et la tourtière.

Boréal
Qui m'aime me lit

SERGE CHAPLEAU sera présent pour une séance de dédicace

à la librairie GARNEAU des Promenades Saint-Bruno, le samedi 11 décembre de 14 h à 15 h 30,

à la librairie RENAUD-BRAY, 5117 ave du Parc, le dimanche 12 décembre de 14 h à 15 h,

et chez ARCHAMBAULT, 2151 boul. Lapinière, Brossard, le jeudi 16 décembre de 19 h à 20 h.

LOGIQUES

DICTIONNAIRE DU FILM
André Roy

ISBN 2-89381-543-X - 360 p. - 34,95 \$

Le seul
dictionnaire
en français
sur les
techniques,
l'art et
l'industrie
du cinéma!

• Les termes reliés
à la technologie
de la production,
de la distribution et
de l'exploitation.

• Le vocabulaire
de la conservation et
de la présentation
du patrimoine
cinématographique.

• L'histoire et
l'évolution
technologique du
cinéma.

• Les termes
de l'esthétique et
de la culture
cinématographiques
(genres, sous-genres,
mouvements
esthétiques, etc.).

• La terminologie
technique et pratique
de la réalisation,
du langage de
l'industrie
(expressions, termes
familiers des
techniciens).

• Le vocabulaire
des moyens et
des procédés
audiovisuels.

Plus de
4000 termes
définis par
un expert!

L'ouvrage
de référence
complet que les
cinéphiles,
les professeurs
et les étudiants,
les amateurs
et les fans
attendaient!

L'outil
indispensable
pour découvrir
et comprendre
le cinéma!

Les Éditions LOGIQUES Inc.
En vente partout
Distribution exclusive: Québec-Livres

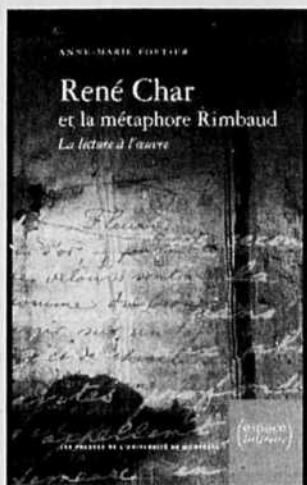
L'approche systémique en santé mentale

Sous la direction de Louise Blanchette
Préface de Jacqueline C. Prud'homme

Divers acteurs du milieu de la santé mentale présentent, à l'aide d'exemples concrets, cette nouvelle approche trop peu connue au Québec. Ils abordent ainsi des questions que se posent tout intervenant et amorcent une dynamique de changement.



212 pages • 24,95 \$

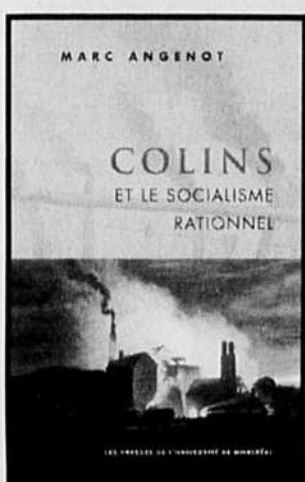


Coll. Espace littéraire
260 pages • 24,95 \$

Colins et le socialisme rationnel

MARC ANGENOT

Jean Hyppolite Colins (1783-1859) est un de ces socialistes utopiques qui ont marqué la première moitié du XIX^e siècle. Cette étude de sa pensée s'avère plus qu'une amusante curiosité intellectuelle. Elle révèle des tendances de toutes les doctrines du XIX^e siècle qui ont refusé le scandale du monde.



192 pages • 19,95 \$

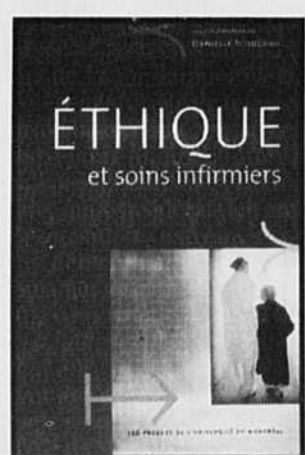


Coll. Trajectoires sociales
230 pages • 25,95 \$

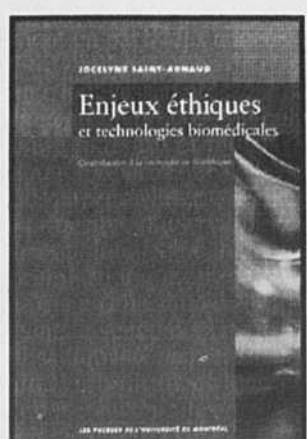
Éthique et soins infirmiers

Sous la direction de Danielle Blondeau

Ce livre clair, accessible et illustré de nombreuses histoires de cas, débat des principes qui permettent de gérer les graves questions éthiques auxquelles les professionnels de la santé sont confrontés quotidiennement.



342 pages • 32,95 \$



Ce livre s'adresse aux professionnels de la santé et aux membres des comités d'éthique. À partir de problèmes comme ceux du diagnostic prénatal, de la demande d'aide au suicide ou de l'alimentation artificielle, Jocelyne Saint-Arnaud établit des repères utiles pour s'y retrouver. Elle se rattache au courant de la bioéthique qu'on appelle l'approche par principes, qui effectue un aller-retour constant des possibilités ouvertes par la technologie aux principes qui devraient les encadrer minimalement.

198 pages • 24,95 \$

DISTRIBUTION FIDES

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Portrait de l'historien en moraliste

RELIGION, MORALITÉ, MODERNITÉ

Serge Gagnon
Les Presses de l'Université Laval
Sainte-Foy, 1999, 194 pages

« **L**ivre intrigant », annonce avec justesse la quatrième de couverture. Il faudrait aller plus loin: bric-à-brac formel et idéologique, cet essai du productif historien Serge Gagnon est à proprement parler déconcertant parce qu'il pratique une surprenante confusion des genres.

À titre d'historien de la culture et des mœurs, Gagnon annonce d'abord une thèse qu'il développe par la bande en appliquant à cinq phénomènes historiques la méthode de l'histoire sociale (en gros, une approche qui tente de rétablir, par le recours aux sources quantitatives et par l'analyse de sources qualitatives croisées, le déroulement et les valeurs de la vie quotidienne ordinaire à certaines époques précises). Conçus, de toute évidence, de manière indépendante les uns des autres, ces cinq chapitres s'ajoutent plus qu'ils ne s'emboîtent. Par la suite, coup de théâtre, survient une diatribe moralisatrice censée être la conclusion logique de ce qui précède, mais qui marque pourtant une radicale rupture de ton avec l'ensemble.

Qu'on n'aille pas croire, cela dit, que cet ouvrage ne mérite pas la discussion. Œuvre d'un universitaire courageux, dégagé des modes, suffisamment sûr de ses moyens pour se permettre de brusquer ses contemporains, *Religion, moralité, modernité* suggère une thèse qui, pour n'être pas nouvelle, n'en reste pas moins défendue ici avec panache: «La perte du sens du péché, accélérée par le ministère des nouveaux professionnels de l'assistance, a précipité l'avènement de la "consommation religion", substituée au catholicisme qui donnait autrefois un sens à la vie.»

Il s'agit donc d'abord, pour l'historien, d'illustrer le procès de la modernité tel que vécu au pays du Québec. Saluant d'entrée de jeu la récente remise en cause d'une certaine historiographie qui faisait du confesseur un simple agent de contrôle social, Gagnon se réjouit du «déplacement épistémologique vers le pénitent [qui] a recentré l'analyse sur l'aspect proprement religieux ou, si l'on veut, psychologique (le sentiment de culpabilité) de la démarche pénitentielle». Il procède ensuite à une étude du phénomène de la confession au Québec (1800-1850), qui fait ressortir la place centrale occupée par les interdits sexuels dans le cadre de cette pratique. Il démontre aussi que le phénomène du délai d'absolution (report du pardon), fréquent à cette époque, avait pour but de permettre au pénitent d'intérioriser sa culpabilité. Loin de condamner le procédé et de ranger ces prêtres dispensateurs de tourments dans le camp des sadiques, Gagnon écrit: «Dans des affaires de sexe, le prêtre est le confident, le protecteur des faibles, c'est-à-dire — qu'on me pardonne — des femmes et des enfants.»

Il conclut d'ailleurs dans le même sens sa deuxième étude qui porte sur les interdictions édictées par l'Église quant aux mariages incestueux (le terme devant être compris ici dans son sens très large). Ces deux premiers chapitres insistent donc sur la fonction non négligeable de

préservation du lien social assurée par des prêtres prémodernes, imbus de morale stoïco-chrétienne.

La morale par l'État

«Le quadrillage de la campagne par l'école élémentaire, poursuit Gagnon, a modifié considérablement le paysage social» en y faisant apparaître «un nouveau dispositif de communication publique». Cette troisième étude, qui traite du statut et des aléas (surtout des congédiements arbitraires) du métier d'institutrice vers 1870, s'éloigne un peu du propos central, mais il faut comprendre que Gagnon la fait essentiellement servir à la compréhension d'une étape du procès moderne: «Depuis la mise en place du dispositif scolaire, l'État a pris le relais du prêtre moraliste. Désormais, la prédication et le confessionnal ne sont plus les seules instances où, si l'on veut, les véhicules exclusifs de la morale.»

Cette nouvelle donne sociale entrainera l'apparition d'une «nouvelle sphère de normalisation» qui modifiera en profondeur la morale jusque-là dominante. Dispensatrice de savoirs profanes, l'école, en plus de contribuer à une alphabétisation qui relativise l'influence du prêtre, offre une initiation aux savoirs scientifiques qui sera le déclencheur d'une métamorphose des consciences.

L'étude des manuels d'enseignement de l'hygiène (1880 et suivantes), «deuxième matière technique présentée à l'école du peuple» après l'agriculture, permet à Serge Gagnon de reconstituer le processus de cette déflagration morale: «Si le savant docteur réussit à vaincre la variole, Dieu n'est donc pas totalement maître de la vie; [...] La pénétration de la pensée technique jusque dans les campagnes les plus reculées entre en contradiction avec la théologie de la punition. [...] L'idée moderne d'espérance de vie discrédite en douceur l'espérance de la résurrection.» Et, conséquence en partie obligée, elle rapatrie ici-bas les instances de normativité jadis situées dans une transcendance maintenant amochée.

Une morale affranchie

«Le journal reprend à l'Église défaillante le rôle du confesseur.» Cette formule de l'historien Maurice Crubellier inspire à Serge Gagnon la dernière étape de son parcours spécifiquement historique. Analysant le contenu de certains «courriers du cœur» des années 1950-60 (ceux du *Nouvelliste* et de *La Terre de chez nous*), l'historien tente de faire voir que nous assistons là, sur fond de révolution sexuelle, à une des étapes les plus récentes «de la transition qui mène de la morale stoïco-chrétienne à une morale hégémonique ciblant la sphère sexuelle».

On a souvent parlé, pour désigner ce moment charnière de notre évolution, de libération, d'affranchissement des carcans idéologiques dépassés. Moins enthousiaste, Gagnon rappelle le malaise ressenti à ce moment par plusieurs de celles qu'on a dit les bénéficiaires de ce mouvement: «Sous l'action de la révolution sexuelle, le sacrement du pardon ne guérit plus guère du mal de l'âme. Face au devoir de plaisir, il a tendance à devenir progressivement aliénant.» Faut-il s'en réjouir? Nous avions les névroses obsessionnelles engendrées par la répression; voici venue l'heure de la névrose narcissique qui alimente le marché psy de la consolation.



Louis Cornélius



Polémiques, animées par l'esprit d'un catholicisme de gauche qui flirte sans cesse avec la réaction, le dernier chapitre de ce livre se présente comme une critique en règle de l'anomie actuelle de la société québécoise dominée par l'individualisme hégémonique. Gagnon, qui a déjà écrit que «le Québec au temps présent avait pris congé de Dieu sans l'avoir remplacé», entreprend ici de se corriger.

La thèse choquera par ses outrances et ses allures de sermon, mais il faut reconnaître que, malgré ses dérapages ultraconservateurs, elle pose des questions pertinentes. Ce sont les pousse-au-joir et les «masturbateurs» qui ont pris la place de l'ancienne morale, écrit Gagnon, qui affirme s'inscrire dans la ligne de pensée de Jacques Grand'Maison. Pourris par l'individualisme, les privilégiés de notre société s'enferment dans un scandaleux refus du partage. La révolution sexuelle et la société de consommation, aboutissement du procès moderne, ont remplacé une morale qui assurait la survie par une autre «qui ne se soucie guère de ce que demain sera fait».

Gagnon fustige, en bloc, l'amour de l'argent qui pervertit ses contemporains, leur indifférence envers une dette publique «qui gruge le pain des pauvres et compromet l'avenir des jeunes», les médias qui «cantonner les adolescents dans l'impulsivité autotérotique», l'égoïsme collectif qui entraîne la baisse des taux de natalité et de natalité, le supposé mépris des Québécois envers la langue. À la manière des Allan Bloom, Jean-Claude Barreau et Tony Anatrella, il vise surtout à défendre, en s'appuyant sur Freud, «l'hypothèse que la culture se perpétue à coups de renoncements, de sacrifices, sexuels et autres». La perte du sens de la faute, selon lui, est «un signe de mort de la civilisation».

Il faudrait des pages pour discuter point à point ce pamphlet moralisateur qui a le défaut de tout confondre. Seulement pour donner un exemple,

comment peut-on, ainsi qu'il le fait, s'en prendre à la complainte des nantis qui dénoncent la voracité du fiso, affirmer du même souffle que «remettre à César, c'est donner à l'État le moyen d'amenuiser les inégalités», pour finalement ajouter plus loin que «les impôts sur les salaires élevés sont tellement démesurés par rapport à ceux des provinces voisines qu'ils handicapent l'embauche de techniciens de haut niveau nécessaires aux industries de pointe»? Tenter de concilier le discours de Claude Piché avec celui de Léo-Paul Lauzon dans la même envolée relève de la contradiction performative.

Dans le même sens, on peut se demander quelle mouche a piqué Gagnon pour qu'il en arrive à souhaiter une substantielle réduction de la dette publique réalisée grâce à la compression des dépenses, tout en prônant un État capable de privilégier «les nécessités du partage». À lire ce texte, un véritable cocktail idéologique qui malaxe une sensibilité socialisante avec des solutions de la droite réactionnaire traditionnelle, on se demande si Serge Gagnon ne souhaite pas la renaissance du Crédit social.

La morale hégémonique individualiste entraîne effectivement «la perte du sens historique et la fragilisation du lien social, des solidarités communautaires qui ont structuré le passé» et il est juste, à mon sens, d'affirmer que «la nation, le pays ne sauraient se passer longtemps encore d'une éthique du souci de l'autre, celui que le christianisme appelait le prochain». Il faut ajouter, cela dit, que le cri du cœur confus de Serge Gagnon, par ses excès et ses contradictions, ne nous sera pas, pour le moment, d'un grand secours pour mener cette tâche à bien. Le partage et la justice s'accommodent toujours mal des virages à droite, fussent-ils dirigés par Serge Gagnon ou par le PQ de Guy Chevrette.

louiscornellier@parroinfo.net

Cette semaine à CENT TITRES

Auteur de polars français chéri des Québécois, Tonino Benacquista accorde sa première entrevue à la télévision québécoise. Danielle Laurin l'a rencontré chez lui, à Paris. Sa dernière publication: *Tout à l'ego*, un recueil de nouvelles.

Une fois par mois, devant une assistance recueillie, poètes et écrivains récitent leurs oeuvres accompagnés de la soprano Marlène Couture. Nous avons eu le privilège d'assister à une lecture de Marie-Claire Blais et de Gilles Pellerin.

Robert Lévesque parle de l'émouvant *Berg et Beck*. Le deuxième roman de Robert Bober raconte l'histoire de deux jeunes Juifs dans la France de 1942. Leur amitié brisée survivra à l'oubli.



Le magazine littéraire de Télé-Québec
Animé par Danielle Laurin

Mercredi 19h30
Rediffusion vendredi 13h30

Télé-Québec PIXCOM LE DEVOIR

MANUSCRITS NON PUBLIÉS

Faites connaître vos manuscrits non publiés (ou refusés) par l'entremise de notre revue littéraire spécialisée, intitulée *La fureur d'écrire*. (Aucuns frais). Adresse: 303 - 290 rue Nelson, Ottawa, ON., Can., K1N 7S3. Tél. 1-613-235-3668. De plus, vous pouvez les déposer à notre Fonds de conservation de manuscrits, *La fureur de lire*, jusqu'à ce qu'ils soient découverts par les éditeurs et le public.

Bibliothèque de Saint-Malo
Fonds de conservation de manuscrits
228, Rte 253 Sud, Saint-Malo (Québec) J0B 2Y0
Tél. 1-819-658-2124

SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL

VIENT DE PARAÎTRE

VITOMIR AHTIK
La mouche
roman
Vol. de 160 pages, 16,95 \$

1999. Le chiffre a l'air coquet. Mais la date annonce un avenir disloqué. Ceux qui refusent de se rendre se débattent. Leur cœur bat vite et fort, parfois trop, jusqu'à l'essoufflement...

«Ce soir, j'en ai assez d'observer cette idiote de mouche qui, des heures durant, sillonne le plafond de ma chambre, rien que pour revenir, à rythme régulier, buter contre la fenêtre, avec cette obstination et ce bang assourdissant qui fait mal au vide de la pièce.»



CARTE BLANCHE
DISTRIBUTION FIDES

LIVRES

LE FEUILLETON

BEAUX LIVRES

Le musée imaginaire de Balzac

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

La peinture et l'écriture se marient parfois. Certains romanciers, dans la trame de leurs mots, ont amalgamé des tableaux, enviant le trait du pinceau, qui leur semblait dans certains cas plus précis que leur texte. Proust et Balzac furent de ceux-là, amoureux des beaux-arts, créant des personnages de peintres, cherchant des modèles picturaux dans des êtres de chair et d'os. Voici qu'en un très beau volume truffé de reproductions d'œuvres d'art la philosophe Françoise Pitt-Rivers interroge le rapport que Balzac entretient avec l'art. L'auteur de *La Comédie humaine* fut un fin connaisseur en ces matières et cita abondamment les œuvres des peintres pour prendre le relais de ses mots.

«En énumérant et, plus encore, en commentant les nombreuses œuvres d'art que cite Balzac tout au long de ses romans, non seulement elle définit le rapport de Balzac avec ces œuvres d'art, le rôle qu'elles ont joué pour lui, l'usage qu'il en fait pour compléter le signalement de ses personnages, non seulement elle nous renseigne sur ses préférences [...], mais elle compose pour nous ce qu'on pourrait appeler l'icôneographie de la Comédie humaine», écrit l'académicien Félicien Marceau dans sa préface en lançant un coup de chapeau à l'auteur.

«Il faudrait un peintre», retrouvait-on souvent sous la plume du romancier. Balzac ne manquait pourtant pas de mots mais s'en persuade, croit à la supériorité de l'art plastique sur le portrait littéraire qu'il pratique en maître.

Les femmes, à ses yeux belles, n'en finissent plus d'être comparées aux madones de Raphaël. Le père du condamné dans *Le Curé de village* évoque pour lui les figures que Titien donna à ses apôtres. Quant aux paysages qu'il décrit souvent avec tant de détails, il en complète la description par une vache de Potter, un ciel de Raphaël. Ailleurs, dans le salon d'une femme entretenue, il fait figurer des tableaux dignes d'orner les plus belles salles du Louvre.

Opposant œuvres et évocations littéraires, commentant les passions picturales du romancier dans ses livres comme dans sa vie, Françoise Pitt-Rivers creuse et renseigne. Balzac courait d'une exposition à l'autre, était collectionneur à ses heures, devant une femme cherchait parfois à retrouver le reflet d'un tableau, et cet ouvrage n'en finit plus de mettre en lumière les plus fascinantes correspondances.

BALZAC ET L'ART

Françoise Pitt-Rivers
Préface de Félicien Marceau
Édition du Chêne
Paris, 1999, 160 pages

Au cœur du double

LA FRONTIÈRE DE VERRE

Carlos Fuentes
Traduction de l'espagnol (Mexique) par Céline Zins
Éditions nrf Gallimard
Paris, 1999, 290 pages

Est-il encore besoin de présenter cet immense écrivain mexicain, fils d'ambassadeur qui sera par la suite lui-même ambassadeur, cosmopolite par le hasard de sa naissance et plus tard par choix, qui n'a jamais cessé d'écrire depuis qu'à l'âge de sept ans (il découvrait le plaisir d'éblouir ses voisins en rédigeant une petite revue qu'il distribuait d'étage en étage dans son immeuble de Washington); cet homme de culture qui a touché aussi bien au théâtre, au roman qu'à l'essai, se donnant pour but de changer le monde par l'écriture, et seulement par elle? C'est un fait: Fuentes ne croit pas à l'écrivain engagé (à la façon sartrienne), ce qui ne veut pas dire que l'écrivain, chez lui, ne soit pas engagé.

On en a encore une excellente preuve avec ce livre, *La Frontière de verre*, un roman en neuf récits (comme le suggère le sous-titre) qui tournent tous autour d'une frontière invisible qui sépare deux mondes, l'un pauvre et malmené, l'autre riche et arrogant: le Mexique et les États-Unis. Seule frontière au monde, d'ailleurs, à séparer un pays en développement et un pays industrialisé, ce qui a conduit l'un des deux à certaines dépenses... «Entre San Diego, en Californie, et Tijuana, au Mexique, il y a des murs de ciment, des barbelés, des gardes armés, comme autrefois à Berlin. C'est plus qu'une frontière. C'est une cicatrice», confiait Fuentes, récemment, à un journaliste de *L'Express*. Dire que le Mexique, il y a à peine un siècle et demi, s'étendait jusqu'au Texas et à la Californie! Dans le «monde global» que les politiques et les marchands sont en train de mettre en place pour nous, où l'on voudrait qu'il n'y ait plus de frontières, seules les marchandises ont cependant droit de circuler avec une totale liberté, pas les personnes. Et le Mexique vit ce drame tous les jours. L'Amérique comme un deuil... mais aussi comme un Eldorado.

La population des frontières

Le pari de Fuentes dans ce roman (on comprend qu'il ait choisi de multiplier les récits plutôt que de se centrer sur une seule histoire), c'est de redonner vie à toute une population frontalière, des riches aux pauvres, des vieillards aux enfants, des hommes aux femmes, des destinés aux privilégiés, tous ayant une même obsession, un même rêve: celui de passer la frontière... ou qu'il n'y ait plus de frontières.

On y trouve d'anciennes familles aristocratiques qui ont perdu de leur influence après la Révolution, se sont reconverties dans le corps diplomatique, regrettant tout de même ce temps ancien où il y avait encore des gens «bien» au Mexique, comme cette grand-mère de 84 ans, dona Zarina Ycaza de Laborde, qui a passé sa vie à collectionner cartes postales, affiches de films, boîtes de cigare, capsules de bouteilles, bandes dessinées, avant qu'une compagnie américaine ne lui rachète sa collection complète de revues pour cinquante mille dollars; sa petite-fille, Michelina Laborde Ycaza, une beauté qui a toujours rêvé de se cloîtrer dans quelque vieux couvent colonial pour mieux vivre en imagination, mais qui va quand même épouser le fils de son riche parrain, don Leonardo Barroso (un homme d'affaires redoutable qui traite d'égal à égal avec les Américains), parce qu'elle est depuis toujours amoureuse de ce dernier; le jeune Juan Zamora, fils de l'avocat-conseil des Barroso, qui va se découvrir une passion homosexuelle alors qu'il étudie la médecine à Cornell et qui demande à l'auteur de raconter son histoire «de dos» parce qu'il a de la «peine» — mot qui signifie «honte» au Mexique...

Honte parce que, avec le boom pétrolier de la fin des années 70, les Mexicains ont agi comme de nouveaux riches, devenant «frivoles, dispendieux, esclaves du caprice vulgaire et d'un ridicule sentiment de toute-puissance».

Il y a encore Dyonisio «Bacchus» Rangel, un cuisinier gastronome qui s'est fait dans son pays une réputation de savant pour avoir un jour récité sans hésiter la recette des tartelettes à la moelle à la paysanne dans une émission de radio, qui a émigré aux États-Unis en comptant sur «l'impérialisme chromosomique du Mexique» pour reconquérir les territoires arrachés à son pays par les Américains en 1848, mais aussi sur la cuisine (n'y a-t-il pas 30 millions d'hispanophones aux États-Unis!), qui ne comprend pas comment on peut manger de la salade à la ge-

lée de fraise, du poulet caoutchouteux, un dessert spongieux et un café transparent («car au Mexique, un pauvre, même s'il mange peu, mange bien»), pas plus qu'il ne comprend que toute l'Amérique — ce pays «rempli de fous» — ait assimilé la funeste leçon du film *Forrest Gump*: «[...] toujours jouir d'une liberté anarchique et d'un savoir stupide, naturel, racheté par sa propre imbecillité sans prétentions ni complications»...

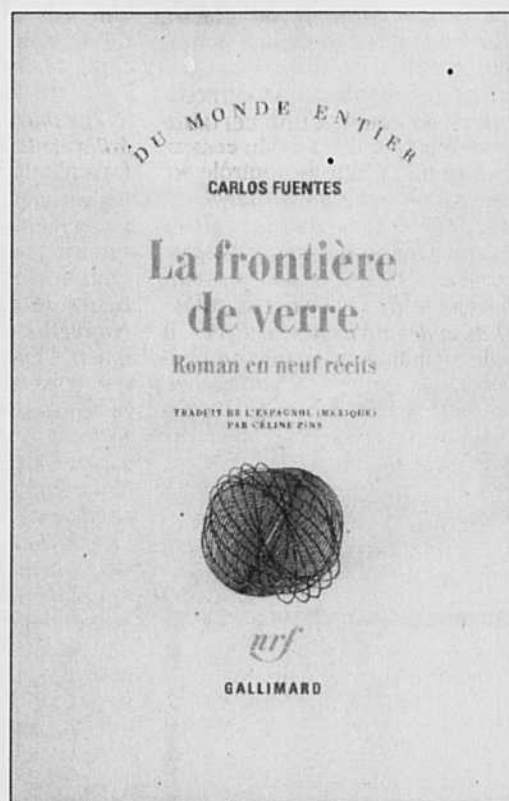
Il y a encore un vieil et pauvre amnésique abandonné au milieu de nulle part sur la frontière et qui se rappelle progressivement les propos de son frère — Leonardo Barroso, celui qui a réussi et qu'on pourrait appeler Contrat, Contrebande, Bourse des valeurs, Routes, Usines, Bords, Bars, Journaux, Télévision, Narcodollars — sur l'injustice, la corruption, le mensonge et la pauvreté qui régnaient au Mexique, et surtout cet autre temps «où l'on n'avait pas l'ambition de devenir différent».

Et puis des ouvrières qui montent des téléviseurs en série dans une région où il n'y avait aucune fabrique en 1965, dix mille en 1972, trente-cinq mille en 1982, cent vingt mille en 1988 et cent trente-cinq mille en 1994; des ouvriers qu'on fait venir par avion pour un contrat d'une fin de semaine parce que c'est encore moins cher que d'employer de bons Américains syndiqués; une vieille dame américaine pleine de préjugés, insupportable avec ses bonnes, mais qui finit par être séduite par l'une d'elles; un laveur de vitre qui tombe amoureux d'une Américaine à travers une paroi de verre, etc. On le voit, la galerie est vaste, tout aussi bien que les connaissances de l'auteur en ce qui concerne les échanges mexicano-américains.

La leçon du Mexique

Mais il y a plus que cela dans le roman de Fuentes, plus que ces récriminations et ces rêves déçus: un regard lucide sur l'Amérique et sur son propre pays, le Mexique. Et puis des envolées lyriques, des plongées dans les mythes anciens, de carnavalesques et cauchemardesques tableaux de violence sur la frontière quand des skinheads tuent des dizaines d'ouvriers mexicains, de l'espoir aussi, et ce goût intarissable pour la latinité et ses valeurs. Et toujours un immense respect pour la culture de son pays et pour ses gens. Je dirais aussi, et bien que ce soit moins évident, pour les États-Unis... Le chauvinisme de Fuentes n'est pas exclusif, il est amoureux, il tient à la mémoire, et cela se ressent quand on le lit. Changer le monde par l'écriture? Peut-être pas, mais certainement nous le rendre dans sa diversité et ses contradictions, ce qui est bien une façon de changer le regard que nous portons sur lui. Un premier pas dans la direction du rapprochement de deux peuples antagonistes et d'une meilleure compréhension mutuelle. Un très beau livre, sans doute l'un des meilleurs de Fuentes.

denisjp@mlink.net



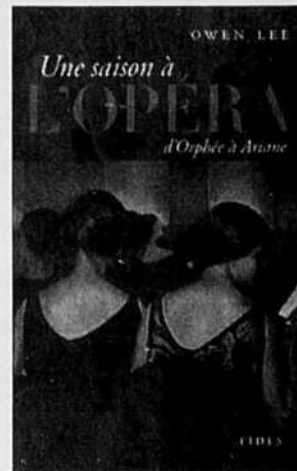
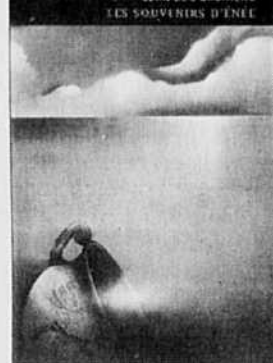
Des livres et des idées

Rino Cammilleri
Béatrice et l'Inquisiteur

Avec une rigueur historique qui n'exclut pas le fantastique, ce roman redonne vie à une cité médiévale, Pise, déchirée par les grandes familles et les clans rivaux. Mais surtout, à travers la crise spirituelle de l'inquisiteur, son héros, l'auteur propose une parabole sur le conflit éternel entre l'amour et la haine, la pitié et la violence, la foi et le doute. 252 pages • 24,95 \$

Owen Lee
UNE SAISON À L'OPÉRA
D'Orphée à Ariane

Voici un ouvrage d'une érudition remarquable, mais aussi d'une sensibilité et d'une finesse qui font de ce tour d'horizon de l'histoire du théâtre musical une expérience jamais aride, mais au contraire toujours jouissive et jubilatoire. 344 pages • 29,95 \$

Jean des Gagniers
LES SOUVENIRS D'ÉNÉE

Historien de l'art, archéologue et muséologue, Jean des Gagniers imagine Énée, ce héros légendaire, à la fin de sa vie. De son enfance dans les bruyantes forêts de l'Ida au siège et à la chute de Troie, ce récit raconte comment les divinités enchevêtrèrent parfois comme à plaisir les fils de nos destinées. 162 pages • 18,95 \$

D' Louis Laplante
JOURNAL
D'UN MÉDECIN MALADEsuivi de *Réflexions sur les soins de santé*

Un texte émouvant, courageux, au regard nouveau, d'un éminent néphrologue qui, devenu patient, et ensuite convalescent, lutte contre le découragement et les contraintes physiques. 160 pages • 14,95 \$

Marie-Marthe Fortin-D'Argenson
NICOLAS, LE MALÉCITE

suite de *L'homme d'Anticosti*
À travers le personnage attachant de Nicolas et son ardente soif de vivre, voici une histoire palpitante, héroïque et parfois tragique des valeureux pionniers qui ont peuplé le Labrador et le Grand Nord québécois. 234 pages • 16,95 \$

GAGNANT DU CONCOURS
LA PLUME D'ARGENT 1999Louise Plante
LA MÉMOIRE
SUSPENDUE

Le jour même de la mort de sa mère, un jeune homme découvre des cahiers aux révélations bouleversantes... Amour, secrets, drames et mensonges: voilà la toile de fond de la scène de ce roman fascinant. 180 pages • 17,95 \$



Romanichels

XYZ
éditeur

Elle les voit dans la glace et elle craque: lui, beau comme une fille aux longs cils, elle, gracieuse comme un garçon trop maigre.

Julie Hivon
Ce qu'il en reste

224 p. • 22,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-7537
Courriel: xyzed@mlink.net

Vous cherchez des livres pour Noël ?

Olivieri
librairie • bistro

Des libraires qui vous conseillent,
des livres pour tous les goûts
et un bistro pour vous détendre.

Vous n'arrivez pas à vous décider ?

L'enveloppe-cadeau Olivieri

Joli emballage comprenant :

- certificat-cadeau/librairie,
- certificat-cadeau/bistro,
- carte ami-Olivieri,
- abonnement au journal LE DEVOIR

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
H3T 1Y1 • 739-3639

Ouvert tous les jours jusqu'à 22 heures
sauf le dimanche jusqu'à 19 heures.

Des livres pour tous

FIDES

LIVRES

ROMAN DE L'AMÉRIQUE

La nuit du président

LE DERNIER COYOTE

Michael Connelly
Traduit de l'américain
par Jean Esch
le Seuil «Policiers»
Paris, 1999, 378 pages

Sacré Bill! À Seattle, il a presque réussi à se faire passer pour le sauveur des enfants-esclaves des pays en voie de développement, comme si c'était lui qui menait la barque plutôt que Wal-Mart, Nike et les autres. Question: entre la dégustation de bons cigares cubains et la planification du prochain bombardement stratégique en forme de tape sur les doigts (à qui le tour?), le président des États-Unis a-t-il le temps de lire? Réponse: il paraît que oui. La carrière littéraire de Michael Connelly aura certainement connu son heure de gloire lorsque Clinton, jouant les Oprah d'occasion, a dressé de lui un éloge non équivoque lors de sa très courue conférence de presse hebdomadaire. Le président apprendrait, entre autres, le fonctionnement de l'appareil judiciaire de son pays dans les romans de Michael Connelly. C'était assez pour piquer ma curiosité...

Aucun genre ne semble, plus que le roman policier, soumis à des lois que l'auteur peut, tout en conservant une marge de manœuvre assez mince, se permettre de transgresser, mais dont il ne devra surtout pas ignorer l'existence (car le lecteur, lui, s'attend à les reconnaître). «Étonne-moi», le fameux impératif de Cocteau, pourrait servir de devise ambiguë au roman policier, le défi qui se présente à un auteur comme Connelly pouvant être décodé comme suit: comment constamment surprendre le lecteur sans pour autant l'égarer le long de la piste?

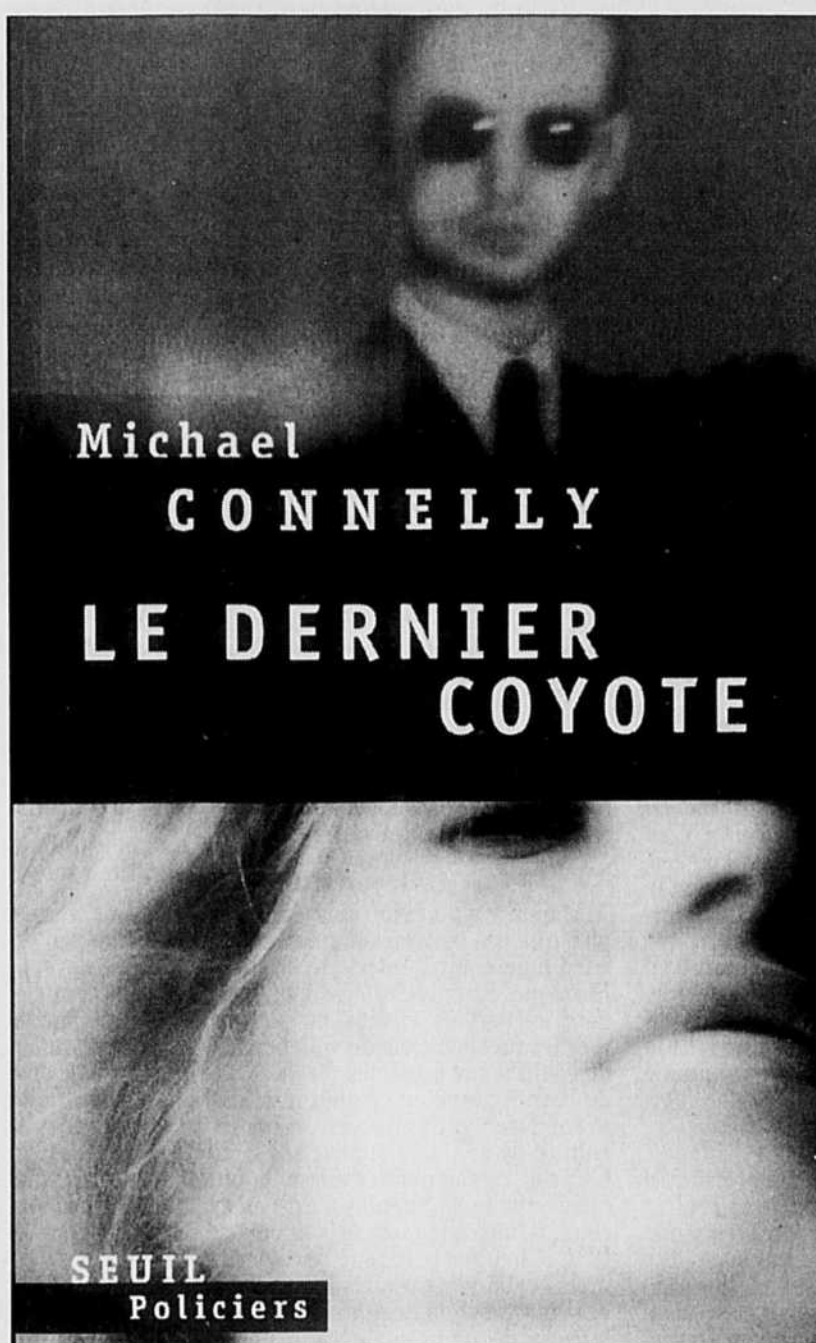
Ce roman-là doit donc compter des éléments repérables (des appâts) en nombre au moins aussi grand que les impondérables et inévitables rebondissements, le chic du chic étant achevé lorsque le rebondissement lui-même (la surpri-

se) devient prévisible au point d'être, disons, prégnant à l'avance dans l'imaginaire ou l'inconscient du lecteur, lui octroyant l'intime satisfaction de se savoir, croire ou découvrir intelligemment. Cette recherche du «connu» dans un inconnu en partie balisé au préalable (les fameuses lois du genre: un horizon d'attente) explique sans doute une part de l'attrait en apparence implacable qu'exercent les polars en général, y compris sur un Sartre dont on a dit, sans doute pour l'humaniser un peu aux yeux sévères de la postérité, qu'il dévorait goulument du Simenon. Sur ce, allons-y voir de plus près.

Le flic rebelle

Introduisons donc l'inspecteur Harry Bosch, de la Criminelle de Los Angeles, dont le nom au complet se lit: Hieronymus Bosch, comme le peintre, un commentateur déjà implicite sur la Cité des Anges telle que vue par ce flic de bonne volonté: un tableau démoniaque et génial dans son genre. Malgré la référence onomastique, le tableau est loin d'être aussi complexe qu'une toile de l'homonyme flamand: Harry est en «congé» pour avoir exercé une violence impulsive sur la personne de son supérieur. On l'envoie consulter une psychoanalyste de la police en attendant de statuer sur son sort. Harry en profite pour s'intéresser à un vieux dossier qu'il ressort des boules à mites: le meurtre jamais résolu de sa propre mère, praticien du «plus vieux métier du monde», selon l'expression née à une époque qui ne reconnaissait pas le statut de stagiaire à la Maison-Blanche.

Voilà, les principaux ingrédients sont en place: on a le flic solitaire en rébellion contre l'autorité (j'ai oublié de préciser qu'il n'appartenait pas à la race des pères de famille comblés); on a la corruption des élus et des pouvoirs en place, façon *Chinatown*; on a, cherchez la femme, une rencontre amoureuse qui va finir par occuper juste la place qu'il faut dans le cœur du héros; on a surtout cette



enfilade appropriée de suspects, chargés l'un après l'autre de faire avancer l'action, d'en assurer la progression logique bien que pleine d'à-coups et de soubresauts narratifs, conçus comme autant de dérapages contrôlés en direction de la solution de l'intrigue, le coupable révélé à la toute fin par l'aboutissement des recherches, selon le principe sacré respecté ici, ne faisant évidemment pas partie de la liste des suspects «naturels» pressentis au départ de l'enquête.

Le reste appartient au domaine

de la mécanique. C'est efficace, bien mené, captivant même, fondé (Bill avait raison) sur une connaissance solide des ressorts de la machine répressive de l'État, avec ses acteurs, ses valets et ses victimes. L'auteur nous explique tout, il souligne, ne connaît pas l'ellipse. Harry, le flic, ne va pas jusqu'à être sympathique. Ces gens-là, hors des livres, dans la vie réelle, font chier à peu près tout le monde, vous en conviendrez sûrement. Mis en présence de ce flic vertueux, épris de vérité, tourmenté à la fois par son sens du devoir et ses démons intérieurs, je ne peux m'empêcher de songer à cet autre flic de L.A. qui a mis sur pied un site Internet pour les amateurs de poursuites de voitures en direct (syndrome O. J. Simpson). Dans la grosse Presse du samedi 4 décembre, il déclarait candidement: «Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de moralement répréhensible dans ce que je fais. Après tout, ça ne fait de mal à personne. Les États-Unis sont basés sur un système capitaliste.» Les matraqueurs des manifestations de Seattle pensent la même chose, ils pourraient reprendre les mêmes propos et omettre juste le «ça ne fait de mal à personne».

Le Harry du roman s'identifie à un coyote efflanqué et fugace aperçu une nuit dans les collines qui entourent L.A. Dans la mythologie de l'Ouest, le coyote symbolise le mal-aimé (relisez vos vieux Lucky Luke). À travers lui, Bosch propose donc une autre interprétation de son destin: c'est lui, l'être traqué, poursuivi par son passé, étouffé par la rigidité du système, songeant à la retraite. Le dernier des vrais, «le dernier coyote», il cherche une «vérité», et sait la quelle. L'important étant que, à l'instar du flic cité plus haut, il puisse dire, et conclure, au fond: «J'ai tendance à favoriser la répression.» Ce Bosch-là habite du bon côté de l'enfer. Une mécanique impeccable. Le président reforme le livre, embrasse sa femme dans le cou, éteint la lumière et peut dormir en paix.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Douleur d'Algérie

Le Serment des barbares
n'est pas un premier roman ordinaire

LE SERMENT
DES BARBARES

Boualem Sansal
Gallimard
Paris, 1999, 396 pages

HÉLÈNE LE BEAU

Il est des lectures qui donnent le vertige, comme celui que doit éprouver l'alpiniste lorsqu'il atteint la cime d'une montagne qui a les nuages à ses pieds. C'est un horizon sans obstacle qui s'offre à son regard, une transparence ad infinitum, sans concurrence puisqu'il est sur le toit du monde. À l'instar de cet accro de l'escalade, le lecteur prépare tout au long de son existence sa rencontre avec le plus élevé. En lisant, tout simplement, livre après livre, tantôt avec frénésie, parfois avec lassitude, car ce lecteur sait que, plus il lit, plus il s'éloigne du sommet tant convoité, de l'œuvre «ultime» qui lui ferait enfin s'exclamer: «C'est si beau, c'est si grand, que désormais je ne lirai plus que cela.» Donc plus rien...

En fait, l'Everest en littérature n'existe pas. On a beau nobéliser, goncourtiser, penclubiser, il se trouvera bien dans deux jours, dans deux mois, dans vingt ans, un livre qu'on préférera à celui qu'on a porté aux nues l'année d'avant et qui a soi-disant transformé notre vie. Rappelons que nous sommes dans le domaine romanesque. La philosophie appelle une autre analyse.

Il se trouve néanmoins des romans, rares, dont on sait, souvent dès les premières pages, qu'ils nous laisseront en bout de course sans voix et sans défense. Autrement dit, incapable d'en parler sans en trahir la puissance, et à jamais bouleversé par l'émotion qu'ils ont suscitée.

Le premier roman de Boualem Sansal est de ceux-là. Premières pages, disions-nous? Lisez plutôt ces premières lignes: «Le cimetière n'a plus cette sérénité qui savait recevoir le respect, apaiser les douleurs, exhorter à une vie meilleure. Il est une plaie béante, un charivari irrémédiable; on excave à la pelle mécanique, on enfourne à la chaîne, on s'agglutine à perte de vue. Les hommes meurent comme des mouches, la terre les gobe, rien n'a de sens.»

Et nous voilà plongés dans un polar qui est la trame de ce roman du réel qui met en scène l'Algérie d'aujourd'hui, terre d'absurde et de non-sens, de massacre à la chaîne et de mémoire qui refuse de se constituer. Au commencement était donc un cimetière où le même jour on enterrait Abdallah, l'homme simple, pauvre et solitaire, et Moh, l'homme compliqué, riche et parrain d'une mafia florissante dans la région. Tous deux assassinés, faut-il le préciser. Comme personne ne s'intéresse au cas Abdallah et qu'il faut tout de même produire un rapport, on confie le dossier à l'inspecteur Larbi, un peu comme on jette un os à un vieux chien. Larbi, proche de la retraite, sait se contenter de peu et range son os avec appétit, tire fils et ficelles pour démêler le tien du mien dans le petit monde de Rouiba, ville chanceuse d'Alger, miroir de toutes les dérives qui mettent le pays à feu et à sang depuis dix ans.

Plongée également dans un torrent de mots, de phrases, d'idées, de tournures qui constituent un tout unique, le cadeau d'un écrivain à ses compatriotes, à ses contemporains, à ses pairs. Une voix à nulle autre pareille qui, à travers ses personnalités, demande des comptes et propose une lecture impitoyable de la



Boualem Sansal

tragédie algérienne. Il y a des coupables. On les connaît. Ils fraient avec «les» pouvoirs. Avec et pour le pouvoir...

Un voyage
tumultueux

Le Serment des barbares n'est pas un premier roman ordinaire. Étrangement, il a déjà la force des œuvres qui ont passé l'épreuve du temps. Sa langue est puissante et libre, son style flamboyant et racé. Si on a parfois l'impression de plonger dans un labyrinthe, jamais l'auteur ne nous abandonne à la force du courant qui anime sa plume. Au détour d'une phrase, alors que le lecteur pourrait, l'espace d'un soupir, s'imaginer perdu, la digression prend sens, le reste s'accroche au tout et la rivière retrouve le fleuve qui conduit à la mer houleuse sur laquelle Sansal nous a lancés.

De ce voyage tumultueux, on ne se lasse pas, malgré la réalité de l'horreur. Car l'imaginaire nous sauve, il permet de lire l'effroyable vérité qui veut que, «pour parler de valeurs, il faut que ça pousse dans le pays et savoir à quoi ça sert».

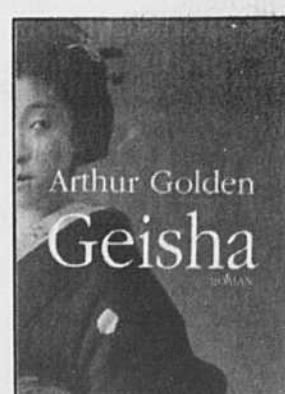
Boualem Sansal a pris un risque. Cet ingénieur, chef d'entreprise et haut fonctionnaire vit à Boumerdes, à une soixantaine de kilomètres au sud d'Alger. Il fait tous les jours le trajet jusqu'à la capitale en passant par Rouiba, la ville chanceuse de la Mitidja qui sert de toile de fond à son livre. D'autres que lui ont écrit moins durement, moins vrai, moins juste sur le drame algérien. Aujourd'hui, ils mangent les pissenlits par les racines.

De passage à Paris où j'ai pu le rencontrer la veille de son retour en Algérie, il m'assurait ne pas craindre les menaces qui ont commencé à se faire entendre là-bas, «parce qu'après m'avoir encensé, les gens m'ont lu». Comme Kateb Yacine pendant les années tendues de la décolonisation, Boualem Sansal écrit en français. «C'est aussi la langue des Algériens, au même titre que l'arabe dialectal, dit-il, et si on ne le reconnaît pas, on finira par ne parler qu'une langue bâtarde qui ne correspond à rien d'autre qu'à la volonté de puissance d'une poignée d'imbéciles qui réécrivent sans cesse l'histoire.»

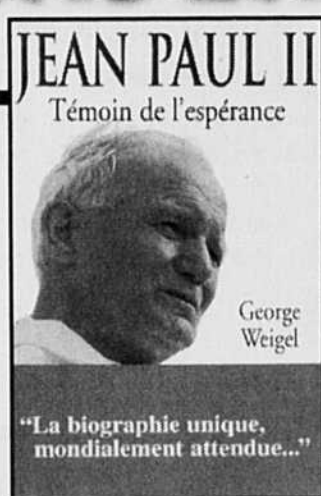
L'histoire de la littérature est, elle, universelle et indomptable. Lorsqu'elle s'écrit sous nos yeux, y participer par la lecture est un privilège. Ce roman est fort, beau, grandiose. Il ne faut pas manquer ce rendez-vous.

DES LIVRES...
DES CADEAUX...

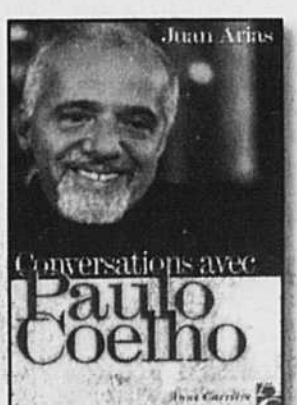
La Prisonnière
Un fait vécu, une histoire bouleversante.
«Si un romancier avait inventé la vie de Malika Oufkir, on lui aurait reproché l'invraisemblance de son récit.»
Le Devoir, avril 1999



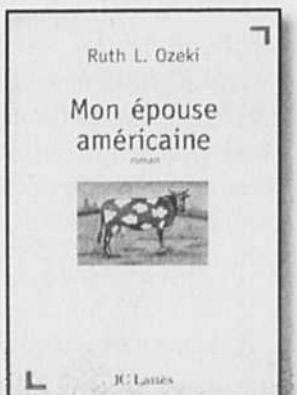
Geisha
Un grand roman relatant les mémoires d'une célèbre geisha de Kyoto.



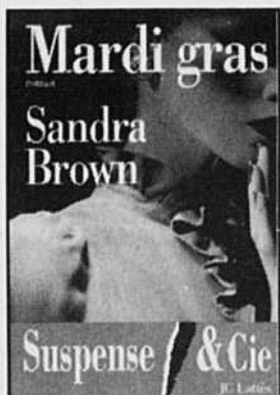
Jean-Paul II
Témoin de l'espérance
Le portrait total et intime du dernier géant d'aujourd'hui: Jean-Paul II, né Karol Wojtyła.



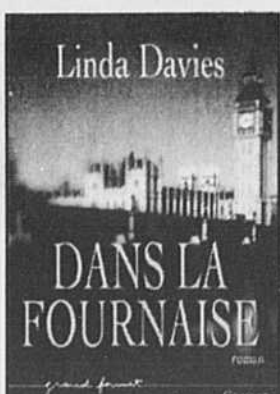
Conversations avec Paulo Coelho
Entretiens avec l'auteur du célèbre roman L'Alchimiste.



Mon épouse américaine
Drôle et exubérant, mais aussi choquant et hypnotique, MON ÉPOUSE AMÉRICAINE ne ressemble à rien de ce que vous avez pu lire.



Mardi gras
Considérée aux États-Unis comme l'une des reines du suspense, Sandra Brown ne quitte guère la liste des best-sellers. Mardi gras vous fera frissonner.



Dans la fournaise
Seule face à ses ennemis, de l'Europe jusque dans la jungle du Pérou, une femme lutte pour sa survie. Son passé la rattrape au passage. Un livre captivant!

Une idée originale? Un abonnement-cadeau!

Offrez les Cahiers de théâtre Jeu pendant un an (4 numéros) au prix spécial de 32,00 \$

et courez la chance de gagner le Dictionnaire encyclopédique du théâtre de Michel Corvin (valeur de 125 \$).
Le tirage aura lieu le 10 janvier 2000

Offre valable jusqu'au 21 décembre 1999

À NOM _____ ADRESSE _____ VILLE _____ CODE POSTAL _____ J'INCLUS MON PAIEMENT DE ☐ 36,80 \$ (32 \$ + TAXES) ☐ CHÈQUE ☐ MANDAT ☐ VISA ☐ MASTERCARD NUMÉRO DE LA CARTE _____ DATE D'EXPIRATION _____ SIGNATURE _____		DE NOM _____ ADRESSE _____ VILLE _____ CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE _____ Cahiers de théâtre Jeu 460, Ste-Catherine O., #838 Montréal (Québec) H3B 1A7 (514) 875-2549 (514) 875-8827 http://www.milink.net/~jeu VOUS VOULEZ SAVOIR SI CETTE PERSONNE EST DÉJÀ ABONNÉE? APPELEZ-NOUS AU (514) 875-2549	
---	--	--	--

LIVRES

LITTÉRATURE JEUNESSE

Elle dessine et n'a pas peur des mots

CAROLE TREMBLAY

Vilain petit canin

Lors du dernier Salon du livre de Montréal, l'auteur-illustratrice Caroline Grégoire a remporté le prix Québec-Wallonie-Bruxelles pour son album *Tonton René et tante Gilberte*, une histoire qui raconte la désolante propension des grands à s'empoisonner la vie au nom de leurs principes.

Son aventure dans le monde de la littérature jeunesse a commencé en 1993 avec *Patate Horreur*, un chien à la tête de veau et à la queue démesurément longue. Le vilain petit canin a connu un tel succès en France et en Belgique, que les Américains l'ont traduit, qu'il a vu son étrange bouille imprimée sur des pyjamas et des cale-

d'illustration à quelques éditeurs. Lorsqu'elle a présenté *Patate Horreur* à Pef, ça été le coup de foudre. De là, j'ai bluffé, raconte-t-elle, encore étonnée de son audace, «j'ai dit, pas de problèmes, j'ai déjà une histoire. Je vous l'envoie».

Comme elle n'avait rien d'autre que l'esquisse du personnage, Caroline Grégoire a profité de ses cours du soir en illustration pour développer le projet. *Patate Horreur* est devenu son travail de fin de session. A la Foire de Bologne de l'année suivante, *Patate Horreur* a visité les kiosques avec sa maîtresse et a trouvé preneur chez Pastel, un des bons éditeurs d'albums parisiens.

Pour une auteur-illustratrice, est-ce que l'illustration vient toujours avant le texte? «Le texte et l'illustration sont créés simultanément. Je ne peux pas écrire quelque chose sans m'attacher à des personnages que je n'ai ne serait-ce que griffonnés, qui ne ressemblent encore à rien, mais qui, à moi, me parlent. Et inversement, je ne peux pas inventer des personnages qui n'ont aucune histoire, aucune personnalité, aucun moyen de s'exprimer».

Cette simultanéité impose d'elle-même une façon de travailler. «Je prends des feuilles blanches et mon porte-mine. J'écris de manière libre ce qui me passe par la tête et puis à un moment donné, je sens qu'il y a un petit quelque chose quelque part dans une phrase, ou il y a une idée qui me vient puis, je crayonne en même temps, juste à côté. J'écris mon histoire directement en 24 pages. Je sens qu'à partir de tel ou tel passage, il faut qu'il se passe quelque chose, je me sens proche de la fin, alors j'en arrive aux conclusions.»

Un texte bavard

Pour une illustratrice, Caroline Grégoire n'a étonnamment pas peur des mots. Mon texte est bavard, c'est vrai, admet-elle. «J'ai besoin de mettre des petites réflexions, des petits dialogues qui font passer des sentiments ou un petit quelque chose de plus».

Et c'est ce qui crée tout le charme de ses ouvrages. Le texte est souvent une sorte de balade verbale. La narration, pas plus que les dialogues, ne sont pressés de faire progresser le récit. Il y a bien un fil rouge à l'histoire, mais pourquoi y aller directement, quand on peut cueillir

des fleurs au passage?

Si elle privilégie l'axe humour-tendresse, Caroline Grégoire ne déteste pas ajouter un zeste de délinquance à ses histoires. «Je trouve souvent qu'on essaie de rendre les enfants trop sages. Parfois, je suis un peu provocante. Je me dis qu'il ne faut pas trop les enfermer. Mais ce n'est jamais méchant, je demeure toujours moralement respectable», conclut-elle en riant.

L'auteur-illustratrice n'a pas chômé depuis ses débuts. C'est son douzième album, *Tonton René et tante Gilberte*, qui vient de remporter le prix Montréal-Wallonie-Bruxelles. Tonton René et tante Gilberte vivent sur une ferme, à la campagne. Leur vie est simple, faite de petits plaisirs quotidiens à base d'œufs frais, de légumes du jardin et de cruches de lait tiède. De temps à autre, tonton René crée l'événement en tuant une de ses poules. Pour décider laquelle passera à la casserole de tante Gilberte, Tonton René a inventé un jeu: le saute-pont. Celle qui perd se retrouve irrémédiablement au four à 350 °F. Mais voilà qu'un jour, la grosse rousse, la poule préférée de tonton, échoue au saute-pont. Tonton René est plongé en plein dilemme: tuer sa favorite ou faire une entorse au règlement qu'il a lui-même instauré.

«Ce que j'aime dans cette histoire, explique Caroline Grégoire, c'est le contraste entre une vie simple, saine et les règles arbitraires que s'impose le personnage. La première réaction de l'enfant, c'est de dire: "ben tu la tues pas cette poule, c'est ta préférée". Mais l'oncle, lui, persiste à s'empoisonner la vie au nom de ses principes. Ce qui est bien, c'est qu'il arrive à faire le pas. Il s'offre une liberté, il invente un nouveau règlement.»

L'idée de cette histoire lui est venue après avoir visité une ferme avec trois enfants qu'elle gardait. Pour rassurer les petits qui trouvaient qu'elle entraînait avec trop peu de gêne dans un domaine privé, elle a lancé: «ne vous en faites pas, je les connais, c'est mon oncle René et ma tante Gilberte». La ferme faisait face à un immense poulailler. Les poules de l'histoire, le chien, le chat ont été mis là pour plaire aux trois enfants pour qui l'histoire a été inventée. Pour qui, d'ailleurs, toutes les histoires de Caroline Grégoire sont inventées. Souhaitons qu'ils ne vieillissent pas trop vite.



Caroline Grégoire a connu le succès grâce à *Patate Horreur*. JACQUES GRENIER LE DEVOIR

S'il y avait une école pour les auteurs de littérature jeunesse, on y apprendrait sûrement que, pour bien raconter une histoire, il faut suivre le plus court chemin entre les deux points que sont le début et la fin. Ça pourrait sembler une règle de base, dans la mesure où on croit que la logique est un élément fondamental dans la structure d'un livre pour enfants. Mais qui le croit, à part les grands?

Heureusement, Caroline Grégoire n'a pas fréquenté cette école. Elle a bien suivi quelques cours de graphisme, de décoration et d'illustration, mais rien pour lui «formater» le cerveau selon les règles contraignantes de la norme éditoriale.

çons, et qu'il a rencontré l'âme sœur dans un autre album de Caroline Grégoire, *Patate Horreur* et *Patate Douce*. Pas mal pour une illustratrice qui prétend n'avoir pratiquement pas dessiné avant l'âge de dix-sept, dix-huit ans.

Départ en trombe, donc, pour un personnage qui avait conquis le cœur du grand Pef, à Bologne, la plus grande Foire du livre jeunesse, alors qu'il était à peine à l'état d'esquisse. Caroline Grégoire, rencontrée lors de son passage au Salon du livre de Montréal, explique qu'elle avait gagné des billets d'avion grâce à un concours. Avec les billets, elle a choisi d'aller à Bologne pour montrer son travail



C'est clair et net!

www.gallimardmontreal.com

Rencontre à la librairie Renaud-Bray

Brossard

avec Henriette Major

auteur du livre 100 comptines publié par les Éditions Fides

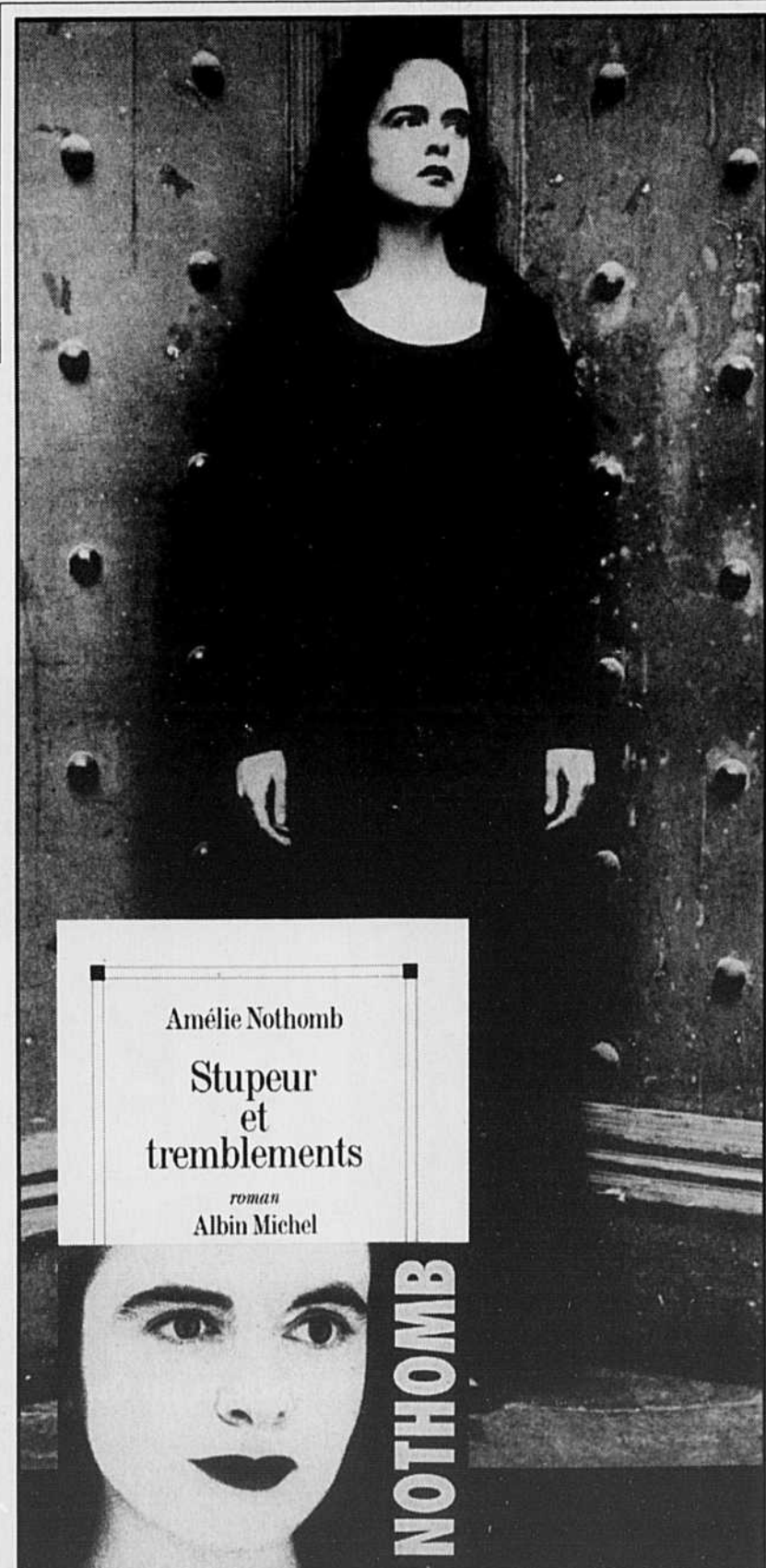


Le samedi 11 décembre 1999 de 14 h à 15 h

Jeux, surprises et animations

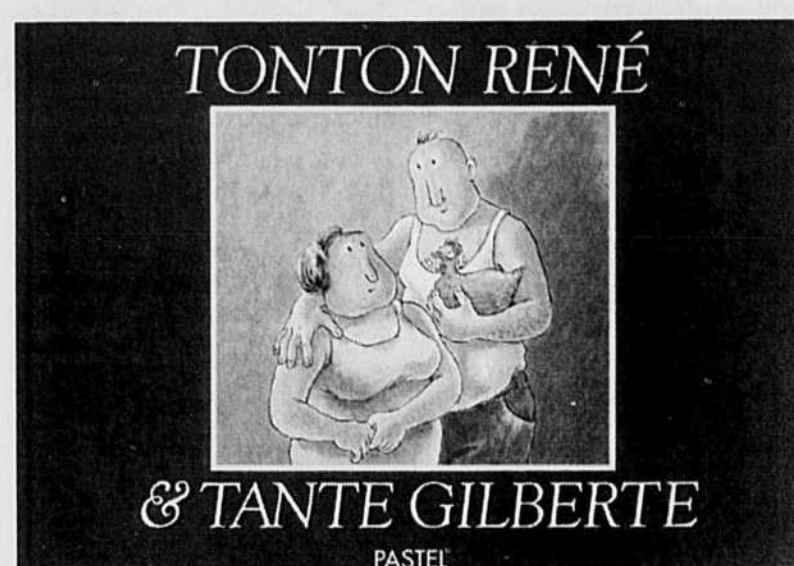
Librairie Renaud-Bray 6925, boul. Tachereau, Brossard 450-443-5350

GRUPE Renaud-Bray FIDES



Grand Prix du roman de l'Académie Française

Albin Michel



Réjane Bougé

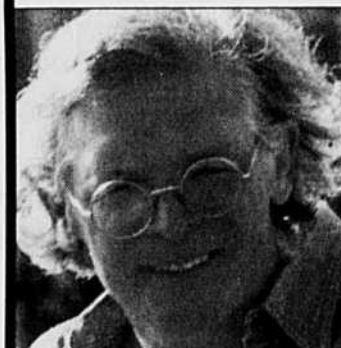
L'Année de la baleine



Suzanne met un an à faire le deuil de sa mère (dite Claire-la-Baleine), emportée par le cancer. Elle revolt sa vie de femme sans enfant. Remontent alors les souvenirs récents ou anciens d'une enfance montréalaise, entre deux sœurs. Dans ce troisième roman audacieux, Réjane Bougé continue d'interroger la vie des femmes dans leur rapport au corps, à la mère, et aux sœurs.

Normand de Bellefeuille

La Marche de l'aveugle sans son chien



Nouvelle collection «Mains libres»

Normand de Bellefeuille reconvoque ici le vers, tout comme il l'avait fait dans son plus récent recueil de poésie, *Obscènes*. Voici un livre sur la douleur.

La douleur dans ce qu'elle a de matériel, de tangible, de presque touchable.

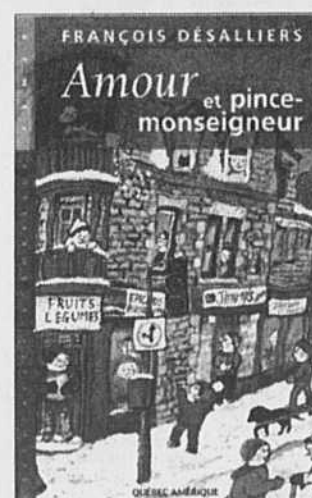
Normand de Bellefeuille

La Marche de l'aveugle sans son chien



François Désalliers

Amour et pince-monseigneur

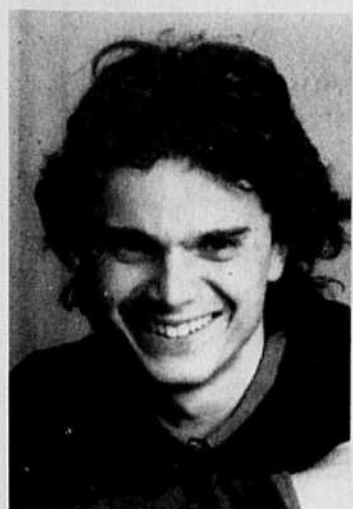


Voilà un premier roman étonnant, subtil et drôle, sur la vie pourtant si simple d'un jeune homme de vingt ans, Philippe, qui découvrira l'amour avec Nicole, une étudiante en musique pour qui c'est aussi une «première fois». Mais la mort sera tout à coup au rendez-vous à travers le meurtre d'un ami. Un petit délice, style baba-cool.

QUÉBEC AMÉRIQUE www.quebec-amerique.com



à lire à offrir



Alexandre Jardin :

Autobiographie d'un amour

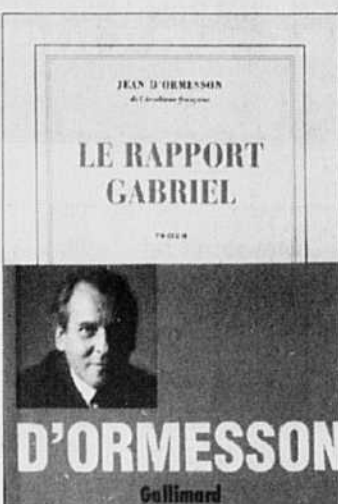
«Le dégoût d'être né l'avait saisi très tôt ; seul son irrévocable penchant pour l'autre sexe l'en soulageait vraiment. »



Maurice G. Dantec :

Babylon Babies

« Le Québec c'est pas le Texas. On se trimbale pas avec le calibre à la ceinture, même planqué sous la veste. D'autre part on passe pas les frontières du Canada ou des USA avec l'arsenal dans le coffre. Enfin, sauf si j'en donne l'ordre. »



Jean d'Ormesson :

Le rapport Gabriel

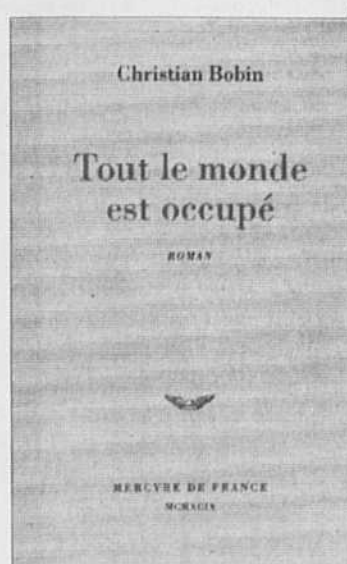
« J'ai aimé le monde à la folie. La vie est belle. J'attends la mort. Et jeté, Dieu sait pourquoi, dans les tempêtes du temps, je bénis l'Éternel. »



Émile Ollivier

Mille eaux

Ma ville rongée par la mer! Je la connais rue par rue, quartier par quartier, je connais ses différences, la différence des visages et des âmes.



Christian Bobin :

Tout le monde est occupé

Il y a des fous tellement fous que rien ne pourra jamais leur enlever des yeux la jolie fièvre d'amour. Qu'ils soient bénis.

GALLIMARD

LIVRES

BEAUX LIVRES

Warhol dessinateur

BERNARD LAMARCHE

Les dessins d'un artiste dans les discours de l'histoire de l'art sont souvent traités en seconde importance. De fait, ils sont présentés comme le lieu de découvertes, le fruit d'un travail jugé plus personnel ou intime. Cet ouvrage viendra quelque peu brouiller les cartes dans la mesure où, si les dessins de l'artiste dont il traite, Andy Warhol, ne sont pas ou peu connus, c'est sans doute parce que les images qu'il a produites — pensez aux boîtes de soupe ou à Marilyn — ont connu une telle diffusion qu'elles ont effacé le reste de l'œuvre. Ce livre en témoigne: la pratique du dessin dans la carrière de Warhol, hormis la période 1963-72, où les dessins sont absents, a toujours eu une importance prépondérante.

L'ouvrage est le catalogue d'une exposition itinérante organisée par le Öffentlichen Kunstsammlung de Bâle et par le Andy Warhol Museum de Pittsburgh, où elle terminera son périple, du 27 mars au 13 juin 2000. Les textes, qui montrent la provenance de cet intérêt incessamment renouvelé de Warhol pour

le dessin, sont de Mark Francis, conservateur en chef du Andy Warhol Museum, et de Dieter Koeplin, spécialiste des œuvres sur papier. Ce dernier reprend certains des grands traits de cette production effrénée et en interroge le caractère sérieux, ce qui a toujours été mis en cause chez Warhol, peut-être plus cruellement à partir de la conception voulant que le dessin soit un art mineur, jugement doublé dans le corpus warholien par un autre, qui porte sur la relative (et néanmoins volontaire) banalité de son imagerie.

Chez Warhol — il est, faut-il le rappeler, celui qui, à la suite de Marcel Duchamp, avait dit vouloir devenir une machine —, la pratique du dessin, à cause de son supposé rapport intime à l'écriture et son mariage avec l'intellect, prend une dimension des plus intéressantes, parce que paradoxale. L'ouvrage abondamment illustré déclare l'importance du dessin même à la Factory, l'atelier de Warhol, alors que le travail collectif est valorisé. Chez un artiste reconnu pour avoir retiré toute trace d'affects dans sa production, le dessin s'établit en dia-

logue avec le graphisme.

Les étapes de cette production sont suivies à la trace par les auteurs: depuis la familiarisation de Warhol avec le fonctionnalisme du Bauhaus lors de ses études au Carnegie Institute of Technology, «une des écoles d'arts appliqués les plus innovantes des États-Unis», jusqu'au travail commun avec Jean-Michel Basquiat (1960-1988) et Francesco Clemente, dans une rencontre entre deux générations d'artistes flirtant avec la culture populaire et les images médicales, que les auteurs présentent comme la hantise de Warhol à la fin de sa vie. Dans tous les cas, les coups de crayon de Warhol baignent dans la culture non savante.

Des œuvres satiriques et grotesques du début jusqu'aux œuvres plus chargées de la fin, en passant par les nombreux motifs de soulagement (Warhol a travaillé, dès 1949, date de son arrivée à New York, comme graphiste publicitaire, *fashion illustrator* et artiste commercial), de fleurs ou de chats, ces dessins démontrent une activité intense de création et témoignent d'une grande économie d'écriture, où l'influence du graphisme se fait sentir constamment. De son vivant, aucune exposition de dessins de Warhol n'a été organisée.

Andy Warhol



Volumineux, l'ouvrage fait plus de 300 pages et contient près de 250 reproductions des œuvres sur papier de Warhol. Malgré un texte qui à l'occasion semble souffrir d'une traduction approximative, il fera un complément fort apprécié pour quiconque s'intéresse au pop artiste.

ANDY WARHOL - DESSINS 1942-1987

Mark Francis et Dieter Koeplin
Éditions de la Martinière
1999, Paris, 320 pages

Gueule d'atmosphère

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Ils s'égrenent, ils se récitent, ils constituent des références comme certains vers ou comme les citations devenues classiques de grands romans qui, lancinantes, vous collent à la mémoire. Eux, ce sont les dialogues-cultes du cinéma français, petit florilège que tout cinéophile recompose à sa façon.

«Ainsi font les films dans le cœur populaire: trois petits tours et puis s'en vont, jalonnant de répliques succulentes, les plaisirs, les jours et les projections privées de tout un chacun, c'est-à-dire du public — le plus grand», écrit Bernard Chardère en avant-propos au beau volume *Les dialogues-cultes du cinéma français*. Il a voulu puiser au fonds commun poétique, cocasse, sentimental, en sélectionnant une centaine de dialogues ayant marqué le cinéma français. Aux beaux jours du muet, la poésie du septième art tenait aux mimiques des acteurs, à l'expressionnisme de l'inanimé. En acquérant la parole au tournant des années 30, le cinéma a incorporé les valeurs du théâtre. Carné, Renoir, Tavernier, Pagnol, Guitry, Bresson, Truffaut, Malle, Demy: ils ont laissé des mots dans le sillage de leurs films, et parfois ces mots appartiennent à des scénaristes-poètes comme le furent Prévert et Duras. Un texte vaut par le contexte du film. Marchent-ils dans la nuit en proferant les phrases clés? De meurent-ils immobiles dans le brouillard? Est-ce une voix hors champ qui profère: «Tu me tues, tu me fais du bien»? Quelle était l'expression de Gabin en lançant à Morgan: «Tas de beaux yeux, tu sais» dans l'immortel *Quai des brumes*. Le texte révèle l'image.



Parfois les dialogues viennent tout droit du théâtre et ne furent adaptés à l'écran qu'après coup. C'est le cas de la trilogie marseillaise de Pagnol, où César qui triche aux cartes dans *Marius* lance son «tu me fends le cœur» pour indiquer à son partenaire sur quelle couleur miser. Ce livre consacre au moins une page, souvent deux, à ses dialogues choisis, photos à l'appui. Ainsi, *Hôtel du Nord* et le célèbre «atmosphère; atmosphère; est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère?» suivent tout le verbatim de la conversation avec Louis Jouvet. On ne fait pas que réveiller les classiques

d'hier. Toute l'époque du parlant, les dernières années incluses, est survolée. Arrêt sur dialogues pour *Les Val-séuses*, *Les Ripoux*, *Le Dîner de cons* et *Marius* et *Jeannette*. Évidemment, certains choix se contestent. Pourquoi *Trois hommes et un couffin* plutôt que *Le père Noël est une ordure*? Allez savoir...

LES DIALOGUES-CULTES DU CINÉMA FRANÇAIS

Bernard Chardère
Éditions Larousse
Paris, 1999, 240 pages

Rimbaud l'Africain

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Quel mystère que Rimbaud, que le poète Paul Verlaine appelait l'«homme aux semelles de vent», qui se réfugia dans le silence après avoir embrasé le monde par sa poésie! Dans *L'Afrique de Rimbaud*, photographiée par ses amis, Claude Jeancolas cherche la trace du poète sur les places des villes et dans les champs africains, rendus par des photos usées d'une Afrique qui n'existe plus.

Recueillies par Jeancolas, auteur de plusieurs ouvrages sur Rimbaud, les photos ont été prises par des amis du poète ou par des gens qui l'ont côtoyé. On y trouve la signature d'Alfred Ilg, photographe et conseiller principal de l'empereur Ménélik, qui fut proche de Rimbaud, lors de son séjour en Éthiopie, et son correspondant en 1887. Mentionnons aussi Edouard Joseph Bidaud de Glatigny, photographe rencontré à Aden, au Yémen, et dont Rimbaud parlait fréquemment dans ses lettres. Il «n'avait pas encore, disait-il, placé sa collection de photographies du pays, qui est à présent complète. On ne l'a pas rappelé à Choa, ni ailleurs, et il vit toujours dans la contemplation».

Dans l'introduction, Jeancolas raconte que le jeune Rimbaud rêvait déjà d'Afrique avec ses amis alors qu'il était enfant. Dans son œuvre poétique, il évoque une Afrique innocente, vierge et barbare, sans interdits et sans devoirs, qui peut de ce fait connaître «le salut dans la liberté», le seul vrai bonheur.

Au début de l'ouvrage, un autportrait du poète, pris en 1883. Rimbaud s'est pris en photo «dans le jardin de Raouf Pacha qui jouxait la maison laissée par le gouverneur de Harar». Jeancolas le décrit ainsi: «Maigre dans un costume de coton très simple, cheveux courts sous une calotte, pommettes saillantes sur un visage émacié, regard profond [...], marques visibles des difficultés d'une vie mutilée de sa raison d'être et qui s'épuise dans sa lutte.»

Pour Jeancolas, Rimbaud avait besoin d'un philtre puissant pour exorciser ses démons et renoncer à la poésie qui avait été toute sa vie. «Il lui fallait un autre envoiement, au moins aussi puissant. Ce fut l'Afrique.» Le poète d'*Une saison en enfer* et des *Illuminations* a continué à chercher un sens à sa vie, dit-il, dans le silence.

Cet album permettra d'en retrouver la trace en montrant, par exemple, le siège de la firme Mazeran, Vianney, Bardey et Compagnie, où Rimbaud a travaillé et devant laquelle déboulent des chameaux et des chevaux. Il montre aussi le regard noir des jeunes Somalis, les souffrances et les maladies qui ravagent toujours l'Afrique, l'immensité et l'aridité des champs.

L'empereur éthiopien Ménélik, avec qui Rimbaud aurait été en relation d'affaires pour le commerce d'armes, trône en tenue d'apparat, vraisemblablement photographié par Ilg.

Mais le livre laisse entier le mystère du poète. Rimbaud, qui a écrit «la vraie vie est absente», aura-t-il échappé sa soif de rêve dans ces contrées, parmi ces après paysages, qu'il a arpentés?

L'AFRIQUE DE RIMBAUD, PHOTOGRAPHIÉE PAR SES AMIS

Claude Jeancolas
Éditions Textuel
Paris, 1999, 128 pages

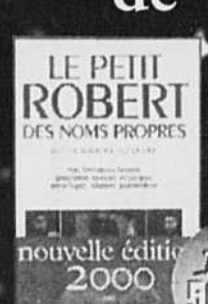
Pour Noël, offrez la joie de lire!



100 comptines
Avec CD. Éd. Fides



Robert # 1
(noms communs)



Robert # 2 (noms propres)
Avec Atlas géopolitique et culturel



Meubles anciens du Québec
Quatre siècles de création



Sushi
Éd. Soline

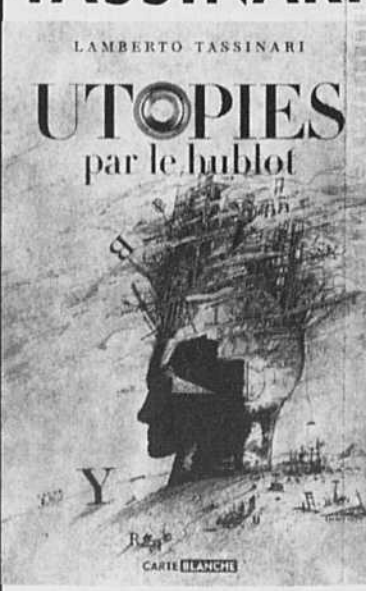
Ouvert le dimanche de 12 h à 17 h. Prix en vigueur jusqu'au 31 décembre 1999 ou jusqu'à épuisement des stocks.

le Parchemin

La librairie des meilleurs prix

Mezzanine Métro Berri-UQAM 505 est, rue Ste-Catherine, Montréal (514) 845-5243

LAMBERTO TASSINARI



UTOPIES PAR LE HUBLOT

Un regard métèque — donc forcément autre — posé sur la cité, l'art, mais aussi la mémoire (et donc l'oubli). L'héritage, plus actuel que jamais, du plus célèbre porte-parole de la transculture au Québec.

160 pages, 18,95 \$

CARTE BLANCHE
DISTRIBUTION FIDES

LIVRES

BEAUX LIVRES

La France qu'on aime

PAUL CAUCHON
LE DEVOIR

Ça chahute, ça rigole, ça s'agite, ça se gratte et ça se dilate la rate, pendant que le maître tente d'inculquer quelques notions d'histoire. Les meilleurs étaient toujours assis en avant, c'est l'évidence, et les «mauvais sujets» toujours en arrière, bien sûr. Les types de plumiers définissaient les classes sociales. Graver son nom dans le bois du pupitre était sévèrement puni mais, bof... plusieurs générations de noms s'entrelaçaient en volutes complexes.

L'école se terminait et la rue devenait un terrain de jeux, le lieu de tous les rêves et de tous les pouvoirs pour des cow-boys de HLM parisiens qui tentaient de mater les lampadaires. Dans les arrière-cours et les maisons abandonnées, ça grouillait, ça s'engueulait et ça rigolait, et il fallait négocier ferme pour convaincre les filles de montrer leur petite culotte (le dévoilement de la jupe valait son poids de bonbons).

François Cavanna et Robert Doisneau... peut-on imaginer plus belle

rencontre? On peut en imaginer une aussi belle, tiens, celle de Daniel Pennac et de Doisneau. Alors on nous sert les deux, avec toujours Doisneau au centre, le cœur de l'aventure.

Cavanna-Doisneau, c'était le premier projet, celui de l'école et de la rue. Doisneau a sorti ses photos d'avant et d'après-guerre et Cavanna sa plume de gamin. Tendresse bourrue de Cavanna d'un côté, clichés gouailleurs de Doisneau de l'autre, et c'est l'enfance qui renaît, les plaisirs de l'enfance, particulièrement du petit Français des quartiers populaires du Paris de l'avant ou de l'après-guerre. Le texte de Cavanna habille donc le fabuleux stock de photos de Doisneau.

Il ne fallait pas s'arrêter en si bon chemin. La rencontre s'est donc continuée avec Pennac, et deux fois plutôt qu'une: dans un ouvrage portant sur les vacances d'abord, avec photos de Doisneau des années 50 et 60, et dans un dernier ouvrage portant cette fois-ci sur la vie de famille, avec photos des années 30 à 60.

Le projet Doisneau-Cavanna est plus précis, plus ciblé, et tourne essentiellement autour de l'enfance des gamins, avec des clichés souvent dans la même thématique.

Celui de Doisneau-Pennac est un peu plus large, et le texte un peu différent: dans *La Vie de famille*, particulièrement, un groupe d'adultes fait surgir autour des différents plats d'un long repas les souvenirs d'enfance et de jeunesse, les oncles, tantes, parents et grands-parents, les événements marquants, le tout écrit uniquement comme une suite de dialogues. Le mariage du texte et des photos est souvent extraordinaire.

Dans les deux Pennac, c'est la note de campagne en marche à travers les sentiers pour se rendre à la mairie, l'ancêtre qui pousse une channonnette un peu édentée, la route des vacances qui s'arrête au bord de l'autoroute pour dresser la table plantée et y installer petit rosé et cigarettes, et puis le buffet Henri II qui, selon Pennac et Doisneau, était le personnage le plus important de la maison, son âme véritable. A tel point qu'un soir deux enfants apeurés parce que leurs parents étaient partis l'ont vidé et s'y sont lovés pour s'endormir.

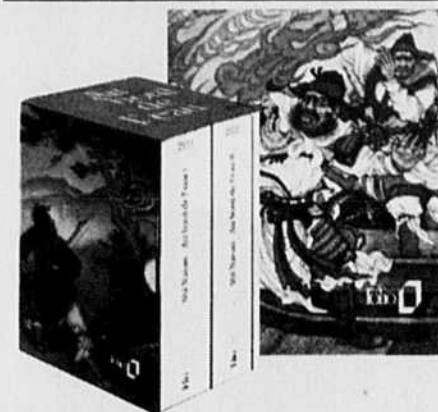
Bref, voilà trois ouvrages tendres,



nostalgiques et heureux, en réédition, qui recréent une enfance mythique qui, comme toutes les constructions rêvées, fut la plus belle.

dans la série Doisneau
avec Cavanna
Les Doigts pleins d'encre
avec Pennac
Les Grandes Vacances
La Vie de famille
Editions Hoëbeke
Paris, 1999, 84 pages chacun

Coffrets à lire à offrir!

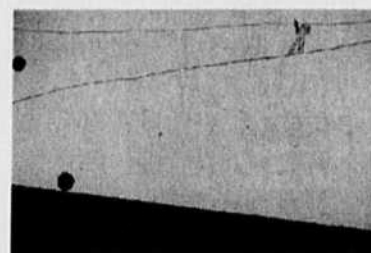


Shi Nai-an
Au bord de l'eau
Tomes I et II

Aussi populaire en Chine que nos trois mousquetaires!

Histoire de la philosophie

L'intégralité de l'encyclopédie de la Pléiade reprise en Folio



Le livre de l'Occident

MARIE-ANDRÉE
LAMONTAGNE
LE DEVOIR

On vous dira: le titre est redondant, puisque la Bible est le Livre même. Mais tant de siècles se sont écoulés entre le monde d'Abraham, pour ne prendre l'exemple que de ce patriarche, et le nôtre que, toutes considérations religieuses mises à part, un guide en la matière s'avérera nécessaire aux uns, indispensable aux autres. Qu'on en juge un peu. Suivant le canon adopté par les savants traducteurs de la Septante au II^e siècle av. J.-C., l'Ancien Testament compte 39 livres. Le canon chrétien du Nouveau Testament en vigueur actuellement en tient 27. Et on n'aura rien dit de leurs auteurs, ni des diverses périodes de leur rédaction, ni de leurs influences réciproques. C'est dire la richesse, la variété, la complexité — et la beauté — de cet ouvrage, toutes choses qui devraient faire réfléchir les adeptes d'une lecture littérale, et partant simpliste, de la Bible.

Le *Grand Livre de la Bible*, publié sous la direction de l'Anglais John Bowker, est avant tout un bel outil pédagogique. Il fournit des repères chronologiques et historiques, donne le contexte, explique, nuance, montre, fait état des multiples interprétations, met en relation les traditions religieuses (grecque, juive, mésopotamienne, romaine...), relève les faits de civilisation, de même que ceux appartenant à l'histoire politique et économique de tous les mondes présents dans l'univers biblique.

Il s'adresse au lecteur non spécialiste, mais curieux, mais sensible, qui s'égayera avec bonheur dans ces quelque 540 pages de textes denses et

limpides, à la présentation méthodique et soignée. C'est qu'il fallait éviter d'écraser le lecteur sous le commentaire, tout en le menant à l'essentiel. Chaque livre de la Bible fait ainsi l'objet d'une synthèse quant au contenu, accompagnée de renseignements concis sur son auteur et les circonstances de sa rédaction. En regard, un commentaire vient compléter les non-dits du texte biblique et tente d'en éclaircir les zones d'ombre. À l'heure où l'on débat de la place de l'enseignement religieux à l'école, l'on ne s'étonnera guère de trouver de nombreux parents, indifférents, athées ou non pratiquants, prêts à défendre un enseignement culturel de la religion et de la Bible qui en est le support, de même que le fondement de la civilisation occidentale. Le *Grand Livre de la Bible* est le cadeau par excellence à offrir à ceux-là.

Un seul regret: l'absence de légendes précises accompagnant une iconographie généreuse que les crédits photographiques, regroupés en fin de volume, ne permettent pas d'identifier comme il le faudrait. La femme de Job se penche sur son mari, accablé sur un tas de fumier, et l'invite à se révolter contre ce Dieu injuste qui lui a tout enlevé. La lumière ne trompe pas. Elle est de Georges de La Tour. Il aurait été beau de rappeler que la Bible a aussi permis cela.

LE GRAND LIVRE DE LA BIBLE

John Bowker
Traduction française
de C.B. Costecalde
Hurtubise HMH pour l'édition en
langue française au Canada
1999, Montréal, 546 pages

Au temps du rêve

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Avant la pensée scientifique, il y a le mythe. Et pourquoi la pensée scientifique aurait-elle, seule, droit de cité en notre esprit? D'autres pans intérieurs s'ouvrent parfois, réclamant un récit venu du fond des âges capable d'expliquer par le symbole la création du monde ou la guerre des dieux. «Les récits de la tradition anthropologique peuvent être considérés sous différents aspects: on peut y voir essentiellement un conte, ou bien un témoignage religieux, ou encore un document anthropologique. Dans tous les cas, le sens réel du mythe ne pourra être perçu que si l'on tient compte du contexte dans lequel il est né et s'est développé», explique l'auteur dans sa préface.

Le mythe s'adresse d'abord à l'esprit enfantin. Celui-ci réclame des images protectrices pour l'aider à lutter contre le monde menaçant qui l'entoure. Ce beau volume orné d'élégants dessins constitue une initiation aux grands mythes de l'humanité. Il s'adresse donc aux enfants au départ, ce qui ne l'empêche pas de fasciner les adultes.

Les mythes grecs ouvrent le bal avec la pomme de discorde du jardin des Hespérides. Dédale et Icare s'envolent du labyrinthe crétois, Héraclès passera l'épreuve des douze travaux. Les portes du mythe nous entraînent là-haut chez les dieux et tout en bas sur les rives de l'Achéron, fleuve des Enfers aux eaux bouillonnantes où le passeur Charon attend le client. La louve romaine allaitera Romulus et Rémus et le germanique Siegfried tuera le dragon.



Les mythes comme les légendes ont traversé tant de frontières, changé de langue cent fois, qu'ils soient celtes, scandinaves ou même égyptiens, leurs liens de parenté sautent souvent aux yeux. Originaires de Chine ou d'Afrique centrale, recueillis chez les Amérindiens d'Amérique du Nord, ils font dialoguer les bêtes, les dieux, les hommes et les pierres avant que la terre ne se sépare des eaux à travers les lumières de la raison. «Au temps du Rêve vivait un homme qui s'appelait Bama-pama et que tous considéraient comme un peu fou, voleur et très paresseux», commence un mythe océanien. Ce beau volume invite à voyager au temps de ce Rêve-là.

MYTHES ET LÉGENDES DU MONDE ENTIER

Adaptation française
de Josette Gontier
Illustrations de Michael Fiodorov
Editions Gautier-Languereau
Paris, 1999, 128 pages

EN VÉRITÉ, LE PÈRE NOËL VIT AUX TROIS-PISTOLES!

Anne Boyer • Michel d'Astous
Roger Des Roches
LE RETOUR
BEST-SELLER!
26,95 \$

VICTOR-LÉVY BEAULIEU
YVES THÉRIAULT
UN LOUP NOMMÉ
24,95 \$

SYLVAIN RIVIÈRE
UNE BOUSSOLE À LA PLACE DU CŒUR
24,95 \$

YING-YANG LONG DONG
(Avec Felicie Tremblay, alias "Y")
LE TOUR DE MA VIE EN 80 JOURS
19,95 \$

NICOLE FILION
MORCEAUX ÉPARS SUR L'ATLANTIQUE
19,95 \$

VLB/VLB/VLB

ŒUVRES COMPLÈTES TOME 27
SATAN BELHUMEUR
32,95 \$

ŒUVRES COMPLÈTES TOME 28
MOÏ PIERRE LEROY, PROPHÈTE, MARTYR ET UN PEU FÊLÉ DU CHAUDRON
36,95 \$

ŒUVRES COMPLÈTES TOME 29
STEVEN LE HÉRAULT
36,95 \$

ŒUVRES COMPLÈTES
EXPLORATIONS
32,95 \$

RENAUD LONGCHAMPS

LES ÉDITIONS TROIS-PISTOLES - 400, rue Jean-Rioux, bureau 272, Trois-Pistoles (Québec) G0L 4K0 - (418) 851-8888

LE CADEAU IDÉAL!



PATRICE DANSEREAU LE LIVRE GOURMAND

«Le très joli livre d'un hédoniste.»
JEAN FUGÈRE, Radio-Canada

«Anecdotes savoureuses... Magnifiques illustrations... À déguster!»
PHILIPPE MOLLÉ, Radio-Canada

«Une délicieuse et fort belle anthologie placée sous le signe du plaisir des sens... manière Casanova.»
KAREN RICARD, La Presse

«À mettre sous l'arbre de Noël, ou à lire tout haut à vos invités: effet garanti.»
PASCALE NAVARRO, Voir

176 pages, 16,95 \$
CARTE BLANCHE
DISTRIBUTION FIDES



Vassili Axionov

À travers les destinées des Gradov et celle des petites gens qui les entourent, c'est toute la Russie qui respire...

Une saga moscovite Tomes 1, 2

SEMPÉ-GOSCINNY

Le Petit Nicolas



Gallimard

À lire à offrir...

Pour comprendre l'Art, il faut toujours avoir un Gombrich chez soi !



E.H. Gombrich

668 pages et six dépliant en couleurs, 440 illustrations dont 376 en couleurs relié toile sous jaquette illustrée en couleurs
79,95\$



La peinture baroque

Traduit de l'italien par Silvia Bonucci et Claude-Sophie Mazéas

400 pages
500 illustrations
Relié toile sous jaquette illustrée en couleurs
59,00\$



La peinture baroque



La peinture moderne, des impressionnistes aux avant-gardes

Traduit de l'italien par Silvia Bonucci et Claude-Sophie Mazéas
400 pages
500 illustrations en couleurs
Relié toile sous jaquette illustrée en couleurs
59,00\$

L'album d'une civilisation perdue

PIEDS NUS SUR LA TERRE SACRÉE

Textes rassemblés par T.C. McLuhan
photos de E. S. Curtis
187 pages
49,95\$



La Bibliothèque de la Pléiade :

Victor Hugo : Notre-Dame de Paris
Saint-Augustin : Les Confessions
Gide : Essais critiques
Valmiki : Le Ramayana

Les plus grandes œuvres du patrimoine littéraire mondial, des livres pour la vie !



VALMIKI, HUGO, SAINT-AUGUSTIN

GALLIMARD

D 10

LE DEVOIR, LES SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 DÉCEMBRE 1999

LIVRES

BEAUX LIVRES

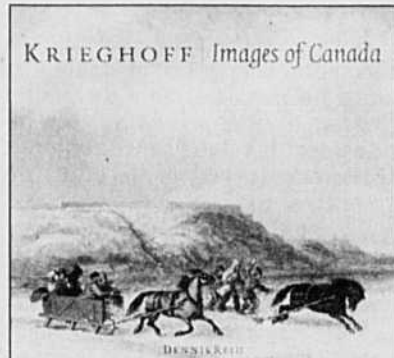
Images du vieux pays

BERNARD LAMARCHE

Opulentes, ces *Images du Canada*. Mais au-delà de la catégorie beaux livres, une fois dépassé le premier mouvement d'admiration devant le lustre des reproductions impeccables, nous avons sous les yeux, avec cet ouvrage attendu de l'historien de l'art Dennis Reid, qui le signe ici à titre de conservateur en chef du Musée des beaux-arts de l'Ontario (MBAO), une somme impressionnante de renseignements. Sur le travail du peintre Cornelius Krieghoff, qui n'a plus besoin de présentation, présenté sur la jaquette du livre comme « le peintre canadien le plus célèbre du XIX^e siècle », étonnamment, il s'agit d'une rare étude systématique, une première depuis longtemps. L'étude est publiée à l'occasion de la première rétrospective critique des œuvres du peintre de la vie quotidienne de l'habitant et de l'Amérindien, présentée au MBAO jusqu'au 5 mars.

Pour Reid, cet ouvrage s'imposait, étant donné la prolifération des faux Krieghoff et la banalisation du corpus de ses œuvres qui en découle. L'étude cristallise une recherche qui a débuté avec les années 80.

En plus des trois sections de planches couleurs, luxueuses, l'ouvrage contient trois articles de fond. Le premier, sous la plume de Reid, consiste en une biographie comparée. La carrière du peintre né à Amsterdam en 1815 et venu au Canada en 1835 est consignée par le menu, alors que des imprécisions sont levées à



force de recherche, venant remettre en cause ou clarifier les précédentes analyses de ce corpus. Patiemment, selon une méthode rigoureuse, Reid se livre à l'exégèse de l'œuvre, observant avec exactitude les transformations du style du peintre. Le texte informe également sur les instances de diffusion de l'art dans le Bas-Canada.

De Ramsay Cook, professeur émérite au département d'histoire de l'université York, un article propose une étude historique des conditions sociales de la vie rurale de l'époque. Il fait de Krieghoff un « observateur empathique » de la vie quotidienne de l'époque, comme le souligne le titre de l'essai. Quelques-uns regretteront peut-être ici l'absence de regard critique envers le type de scènes représentées par Krieghoff, dans lesquelles, souvent, le Canadien français est montré comme un être d'excès. Par bonheur, Cook met également l'accent sur les images liées au travail. Dans tout l'ouvrage, le ton est à

l'éloge et à la reconnaissance, alors que sont très rapidement abordées des questions comme le marché prolifique des images stéréotypées de l'habitant dans la communauté anglophone (une vieille rengaine, cela dit), de même que les formules répétitives, à succès, employées par le peintre. Cook effleure ces réalités peut-être trop rapidement, mais tente à tout le moins de renverser tout jugement intempestif à propos du fait que Krieghoff manipule l'image des habitants.

L'historien de l'art François-Marc Gagnon, rattaché à l'Université de Montréal, analyse selon un contexte colonialiste la représentation des sujets de prédilection du peintre, l'habitant et l'« Indien ». Plus précisément, Gagnon nuance le lieu commun voulant que Krieghoff malmène l'image des Canadiens français et évoque les stratégies différentes employées par le peintre lorsqu'il s'attarde à l'habitant, en groupe, à et l'« Indien », esseulé.

Issue d'un travail universitaire, la publication n'est pas rébarbative. Elle saura plaire à l'amateur de volumes richement illustrés comme à l'historien de l'art paté, dont il ne pourra nier l'utilité pour l'étude de l'art canadien et québécois. Cet ouvrage comptera très certainement comme un outil de référence incontournable.

KRIEGHOFF. IMAGES DU CANADA

Dennis Reid, Ramsay Cook et François-Marc Gagnon
Éditions du Trécarré et Musée des beaux-arts de l'Ontario
Montréal et Toronto, 1999, 324 pages

D'un océan à l'autre

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Il est imposant, bilingue, clairsemé, à l'image du pays qu'il décrit. *Le Canada en mille images*, paru aux éditions GID, réunit une collection de photos d'Eugene et Gretl Kedl, prises en vingt ans de récolte partout à travers le pays, de Louisbourg à Victoria, du Yukon au Nouveau-Québec.

L'ouvrage fait l'effet d'un long voyage en train et en bateau, en territoire canadien. Les champs de blé, les champs de vaches, les champs de tulipes, les champs de glace s'y côtoient, mais aussi les phares, les plages de sable rouge, les rues des grandes villes, les parlements, les sculptures, les gens.

Le pays est, une fois de plus, mosaïque, réunissant des pêcheurs des Maritimes et des Vancouverois d'origine chinoise, des Inuits et des Torontois.

Et le paysage est aussi méditation, sur des thèmes choisis par les auteurs. Élégance, comme le delta de rivière Mackenzie dans les Territoires du Nord-Ouest, ou comme les routes zigzagantes de la Saskatchewan. Perfection, comme le cratère de Chubb, au Nouveau-Québec. Enfilade, comme les silos des environs de Kitscoty, en Alberta. Zigzags, comme les remous de la Rivière-au-Tonnerre, au Québec.

Horizons, comme les champs de tourneeps des Prairies. Et solitude, comme l'Inuk, du Nouveau-Québec.

Enchâssées entre les multitudes de photos, des dates historiques relèvent des grands et petits moments de l'histoire de ce pays, de la découverte à la Conquête, de la Confédération à nos jours. Ces dates semblent plus ou moins choisies pêle-mêle dans l'histoire, somme toute très récente, du pays.

Ainsi, on relève, sans plus d'explications, l'exploration de la baie d'Hudson par Henry Hudson en 1600-1610, au même titre que l'arrivée des filles du Roy, en 1661-1670. L'obtention de Terre-Neuve, de l'Acadie et de la baie d'Hudson par l'Angleterre en 1713 et la déportation des Acadiens en 1755, la bataille des plaines d'Abraham et la défaite des Français, en 1759, et la pendaison des Patriotes de Montréal en 1838-1839, le remplacement de la monnaie britannique par le cent et le dollar en 1850-1851, et l'arrivée des premiers immigrants chinois en 1858-1860.

Mais le tout défile indifféremment, parmi les trouvailles des photographes émerveillés de la nature canadienne, entre l'eau glaciale du lac Bow des Ro-

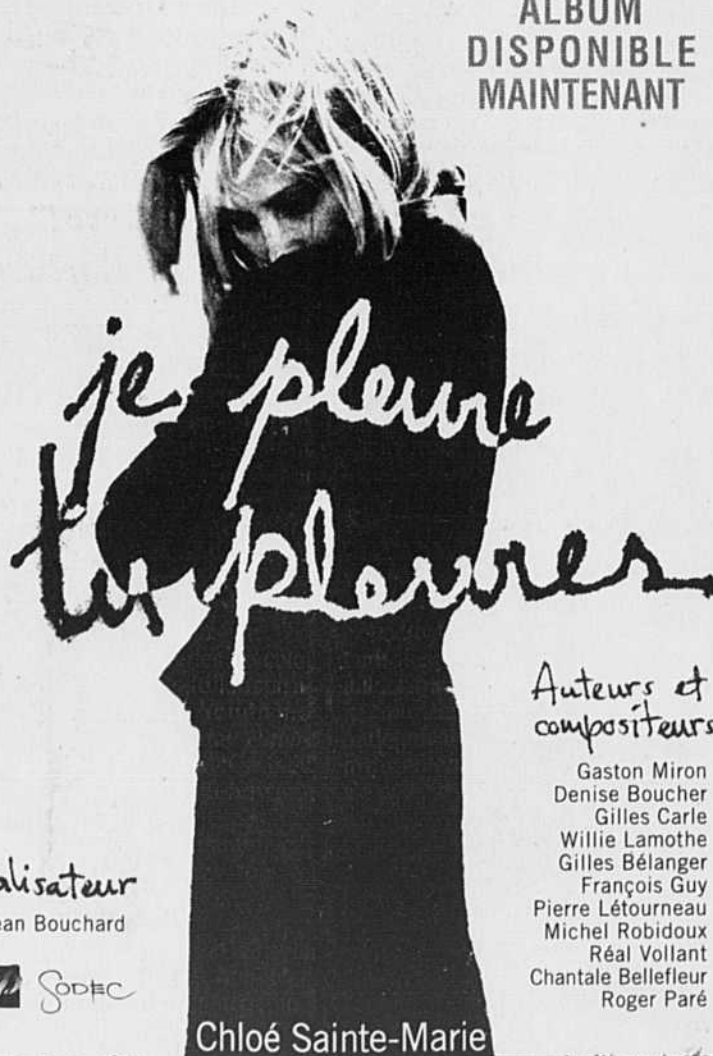
cheuses et les couleurs pimpantes des ports de l'Île-du-Prince-Édouard, le vol des oies blanches du Québec et le soleil de minuit du Nouveau-Québec.

Le couple des auteurs est autrichien d'origine. Le livre porte d'ailleurs un regard d'immigrants amoureux sur ce pays, qui présente, il faut bien l'avouer, des kilomètres d'une nature d'une beauté remarquable. « Au Canada », écrit Eugene Kedl en préface, la réalité égale

le rêve. L'ouvrage s'ouvre donc sur une vision du parlement d'Ottawa, présenté sous tous ses angles. Mais l'auteur admet cependant un faible pour la ville de Québec, qu'il considère comme « l'une des plus belles villes du monde », et qui a été, rappelle-t-il, la première ville d'Amérique du Nord à être consacrée joyau du patrimoine mondial par l'UNESCO. Un ouvrage, on l'aura deviné, qui ne déborde pas d'originalité, mais qui servira tout de même à raviver le souvenir, pour ceux qui les auraient déjà visités, les paysages grandioses de ce pays trop grand, de toute façon, pour être parcouru d'un seul périple.

LE CANADA EN MILLE IMAGES
Eugene et Gretl Fedl
Éditions GID
Québec, 1999, 504 pages

ALBUM DISPONIBLE MAINTENANT



Réalisateur
Réjean Bouchard

SDHC

Chloé Sainte-Marie

« Chloé Sainte-Marie... une voix de mohair, la fusion parfaite du cantique, de la poésie et du western. »
MARIE VALLERAND, CBV BONJOUR

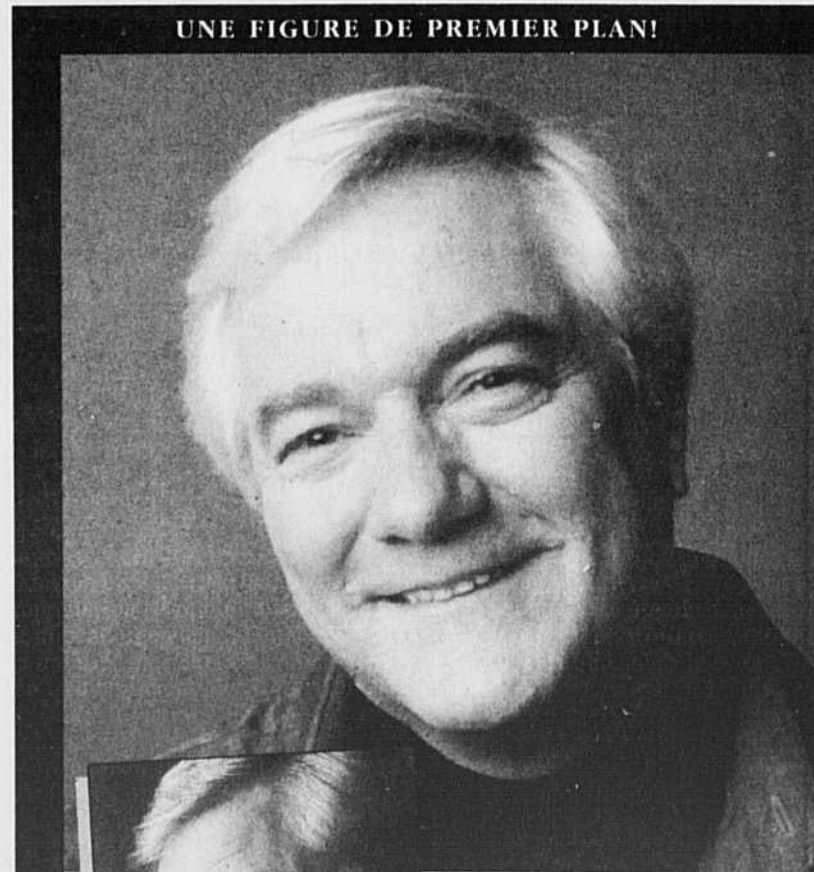
« La surprise de l'automne! »
VALÉRIE LETARTE, RADIO-CANADA, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN

« Je pleure, tu pleures est étonnant. »
MANON GUILBERT, JOURNAL DE MONTRÉAL

« C'est beau, c'est infiniment beau... »
SYLVAIN CORMIER, LE DEVOIR

« Difficile de trouver quelque défaut à ce nouvel album... »
JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE, LA PRESSE

UNE FIGURE DE PREMIER PLAN!



La vie est bien trop courte, surtout quand on est passionné comme je le suis. Mon métier me donne le sentiment que je n'ai pas mon âge, que j'ai l'âge de mon cœur, l'âge de mon âme, celui d'un enfant.

NOVALIS

LIVRES

BEAUX LIVRES

Tous les ors de l'opéra

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Opéra. Un mot qui rassemble bien des choses. D'abord le genre théâtre chanté, né à Florence, mais qui a pris son lustre à Venise au début du XVII^e siècle. Puis, par extension, le bâtiment lui-même. Les architectes se sont ingéniés, au fil des ans, à construire des édifices, des opéras, un peu à l'image des fastes qu'on y présentait sur scène, un peu en accord avec les apparences que se donnaient les classes sociales qui les fréquentaient, et aussi en fonction de critères techniques bien spécifiques requis pour les représentations et la sécurité.

À Venise, l'opéra s'appelait Gran Teatro la Fenice et il a brûlé en 1996. En attendant que, à l'instar de l'oiseau mythique qui lui a donné son nom, il renaisse de ses cendres, ce très bel ouvrage collectif nous propose de faire le tour de ce que fut la splendeur du bâtiment et la richesse des productions qu'on y a mises en scène.

Une fête pour l'œil se déploie devant nous. Toutes les splendeurs du baroque italien, plus précisément vénitien si on ne veut pas vexer les susceptibilités des jaloux citoyens de cette ville, sont présentées avec tout l'art photographique de Graziano Arici. Foyers, escaliers, salons, salle, plafonds, dorures, peintures décoratives,



frises, miroirs... oh là là, la tête tourne devant tant de merveilles rutilantes.

Le rythme photographique impose son déroulement. Le livre s'ouvre sur des photos de spectacles particulièrement marquants tant en opéra qu'en danse. L'imagination de ce qui y fut présenté va laisser pantois celui qui fréquente l'opéra ou la danse ici (il y a un important volet chorégraphique à la Fenice).

Après s'être régalé de la beauté de l'objet photographié et de la qualité

de la technique et de la reproduction, l'objectif nous amène à explorer les recoins du théâtre. Plongées, contre-plongées, prises de face, tout met en évidence l'incroyable faste. Puis, c'est le choc. Des photos de l'incendie. Puis, des ruines. Un trou béant dans la ville.

La désolation s'installe, qui se fait d'autant plus forte qu'elle suit cet étalage de luxe gratuit et quasi idéal de l'équilibre architectural et décoratif. La thèse photographique est aussi claire qu'efficace: quelle perte! Ce qui frappe aussi, c'est la violence de ces photos du drame qui succèdent au calme quasi olympien de ce qui a précédé. Cela clôt la première moitié du livre et amène la suivante.

La deuxième partie se divise en quatre sections. D'abord, un historique de l'érection de la Fenice, de la conception des ornements et de ses caractéristiques architecturales, décoratives et techniques. Suit une sorte d'histoire de la création d'opéras et deux chapitres sur le ballet; un premier s'arrête en 1900 et le second se consacre exclusivement au XX^e siècle.

Sur papier parcheminé, croquis, esquisses, dessins et photos accompagnent un texte qui nous fait entrer un peu plus avant dans l'intimité plus ter-

re à terre de la maison et de ses orientations artistiques et esthétiques. La traduction est aussi bonne que les textes sont excellents. L'érudit comme le néophyte y trouveront de quoi contenter tout leur soûl.

Ou presque. Car, en plus de l'intérêt disons scientifique et historique, les images opèrent. Le rêve s'installe et l'aiguillon du désir de renouer avec une telle tradition se remet à vous titiller les yeux et les oreilles. Le Phœnix ne meurt pas, condamné à sortir du feu pour redonner sa gloire et sa beauté sans égale à la vie. Le livre, au fond, s'achève aussi sur ce souhait: Fenice, sauras-tu renaître de tes cendres, toi aussi? En attendant, ce magnifique objet a au moins le mérite de rendre justice à son sujet.

GRAN TEATRO LA FENICE

Textes de Giandomenico Romanelli, Giuseppe Pugliese, José Sasportes et Patrizia Veroli

Photographies de Graziano Arici
Traduction de Pascal Varejka
Evergreen (Benedikt Taschen Verlag)

Cologne, 1999, 338 pages

Des origines du monde

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Ses images, spectaculaires, évoquent les entrailles de la terre, la lave du volcan, le gel de l'eau ou la lumière du ciel. Elles figent les aurores boréales, l'aube sur un champ de glace, la ponte d'une tortue dans la nuit. Dans toutes ces scènes, Olivier Grunewald, qui a chassé des images partout sur Terre, voit les mythes de la création tels que traduits dans les cultures indienne, iranienne, chinoise, juive, romaine, chrétienne, islamique, islandaise, etc.

Le photographe, qui vient de publier *Images de la Création* aux éditions du Chêne, dit que, pour lui, «photographier signifie véritablement écrire avec de la lumière». Son travail est une quête permanente d'éclairages exceptionnels, et le résultat est saisissant.

«Cette attente des jours durant m'a permis de capter le monde comme au premier jour de sa création», écrit-il encore.

Dans *Images de la Création*, Grunewald a choisi d'illustrer ses photographies de la nature par différents extraits de textes fondamentaux, réunis par Bernadette Gilbertas.

Ainsi ont-ils constaté, à la lecture de ceux-ci, que les scénarios de la création du monde, élaborés dans

différentes cultures, se ressemblent.

«L'état premier de l'Univers est un abîme d'eau salée, un magma indifférencié, une soupe primordiale, un chaos informe, renfermant les germes de toute forme de devenir. De ces ténèbres, où même le temps n'existe pas, seule une volonté créatrice démesurée, une puissance divine pouvait présider au big bang mythologique qui a permis le passage de l'informe à la forme, du désordre à l'ordre, du non-manifesté au manifesté», écrivent-ils en guise d'introduction.

Ces dieux, quelle que soit la culture qui les évoque, font naître l'univers par leur volonté ou divisent le corps d'un géant, dont les différentes parties formeront le cosmos ou font éclore l'œuf du monde.

Dans *Images de la Création*, aux côtés des volutes formées par la lave d'un volcan, de l'explosion rafraîchissante d'un geyser, du reflet rose de l'aube dans un lac, de la barre lumineuse du jour dans les montagnes, de la splendeur d'un groupe de flamands roses, on trouvera entre autres les réflexions suivantes, tirées d'ouvrages du monde entier.

«Sans feu, rien ne saurait jamais

devenir visible, et rien ne saurait par ailleurs être tangible sans quelque chose qui soit solide; or rien ne saurait être solide sur terre. De là vient que c'est avec du feu et de la terre que le dieu, lorsqu'il commença de le constituer, fabriqua le corps du monde», dit un extrait de *Timée* de Platon.

Les textes sacrés de l'Inde s'intéressent pour leur part à l'eau: «La Ténèbre, au commencement, était couverte par la Ténèbre; il n'y avait que l'Eau, indistincte. Et l'Un, par le seul pouvoir de son ardeur, y prit naissance, (principe) en devenant que le vide recouvrait», dit un extrait de *Rigveda X*, 129, parmi différents textes sacrés de l'Inde cités dans l'ouvrage.

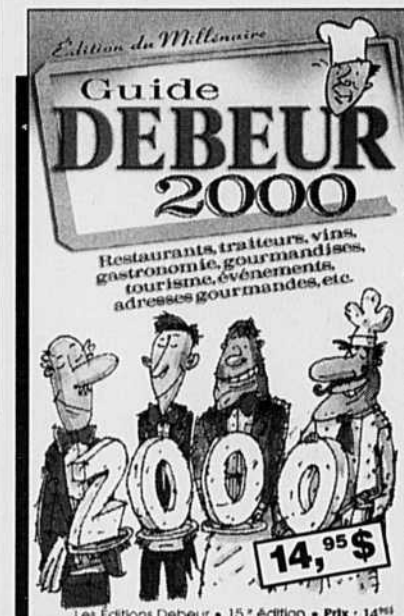
«Il n'y avait encore ni homme, ni

animaux, ni oiseaux, ni poissons, ni crustacés, ni arbres, ni pierres, ni cavernes, ni gorges, ni herbes, ni forêts: seul le ciel existait», dit le Popol Vuh, le livre des Mayas quichés de l'Amérique centrale. «La face de la terre ne se manifestait pas. Seuls étaient la mer calme et le Ciel dans son extension.»

Mais ces mots, et il y en a bien d'autres, ne seraient rien sans l'observation patiente du monde, les images presque irréelles saisies par Grunewald, illustrant, bien au delà de la compréhension humaine, le mystère demeuré comme toute presque entier, de l'existence humaine.

IMAGES DE LA CRÉATION

Olivier Grunewald
Éditions du Chêne
Paris, 1999, 208 pages



“Si c'est le DEBEUR que vous voulez, ne vous laissez pas imposer autre chose!”
RESTAURANTS - VINS - GASTRONOMIE

ÉDITIONS MULTIMONDES

PIERRE MORENCY
PHOTOGRAPHIES DE
LUC-ANTOINE COUTURIER
AVEC LA COLLABORATION DE
JEAN PROVENCHER

Le regard infini

PARCS, PLACES ET JARDINS PUBLICS DE QUÉBEC

Les mots du poète
L'œil du photographe
La mémoire de l'historien

Le regard infini
PARCS, PLACES ET JARDINS PUBLICS DE QUÉBEC
PIERRE MORENCY, LUC-ANTOINE COUTURIER ET JEAN PROVENCHER,
24 x 24 cm, reliure rigide, 140 pages, en quadrichromie,
29,95\$, ISBN 2-921146-84-3.

Visitez notre site Internet
www.multim.com
pour être au courant de nos nouveautés (des leur parution)

COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE DU QUÉBEC

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

lire offrir

DÉCOUVERTES GALLIMARD
Pour tous ceux qui ont soif de savoir, d'apprendre, de connaître, de voyager et de rêver...

généalogie, familles je vous aime

La généalogie Familles, je vous aime
MANUEL DE BOY

Les jumeaux

Do pareil au même?

L'illusion baroque
L'architecture entre 1600 et 1750
OLIVIER GRUNEWALD

Mahomet la parole d'Allah
ANTHONY DILLON

La sagesse du Bouddha

L'écriture mémoire des hommes
Langage des signes

GALLIMARD

Un cadeau, un plaisir à partager

La vidéocassette est en vente dès maintenant chez
Renaud Bray • La Boîte noire • Archambault

« Les images sont superbes... une œuvre d'art »
La Presse

« Un petit bijou »
Journal de Montréal

Festival Banff Prix meilleur documentaire et meilleure émission indépendante
Prix Gémaux : Meilleur documentaire et meilleur son
Prix Téléfilm Canada : Meilleure œuvre canadienne

Les productions de l'Impatiente (514) 842-2055

Gabriel Bray
du film de LEA POOL

La librairie
L'Écume des Jours
et les éditions de
L'instant même
vous invitent à rencontrer
Jean Pierre Girard
auteur du roman
Les Inventés
qui s'entretiendra avec
le journaliste
Robert Chartrand
le dimanche
12 décembre 1999 à 14 heures
à la librairie L'Écume des Jours
125, rue Saint-Viateur Ouest.
Téléphone : 278-4523

L'instant même L'ÉCUME DES JOURS

LIVRES

BEAUX LIVRES

Autel intime

La luxure, le plus politiquement incorrect de tous les péchés capitaux

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Quel beau sujet! Et quel culot! Pourtant, il ne va surtout pas de soi d'aborder le plus politiquement incorrect de tous les péchés capitaux alors que le monde se prépare à accéder bientôt à l'incommensurable lupanar de la mondialisation. On ne parle pas de plaisir, on ne s'intéresse pas au plaisir quand le sort de nos économies est en jeu.

C'est de l'inconscience. Du luxe. Déjà un pas dans la luxure...

Surtout qu'il est luxuriant, ce petit livre. Truffé de reproductions en couleurs pleines pages. Du *Kamasutra* jusqu'à Picasso, bien sûr. En n'oubliant pas Rubens et quelques vieux Hollandais libidineux, pervers par le chaud soleil de l'Italie.

C'est un livre de chair étalée avec style, côté ombre et

côté lumière à la fois. Classique. Mais ici, on ne fera pas que mettre la main sur un autre de ces bouquins à ranger près de la collection d'estampes japonaises. D'une part, parce que les illustrations à elles seules ne valent pas l'achat du livre. D'autre part, parce que ses reproductions sont accompagnées d'un texte de Michel Polac. Ce qui le rend fort intéressant.



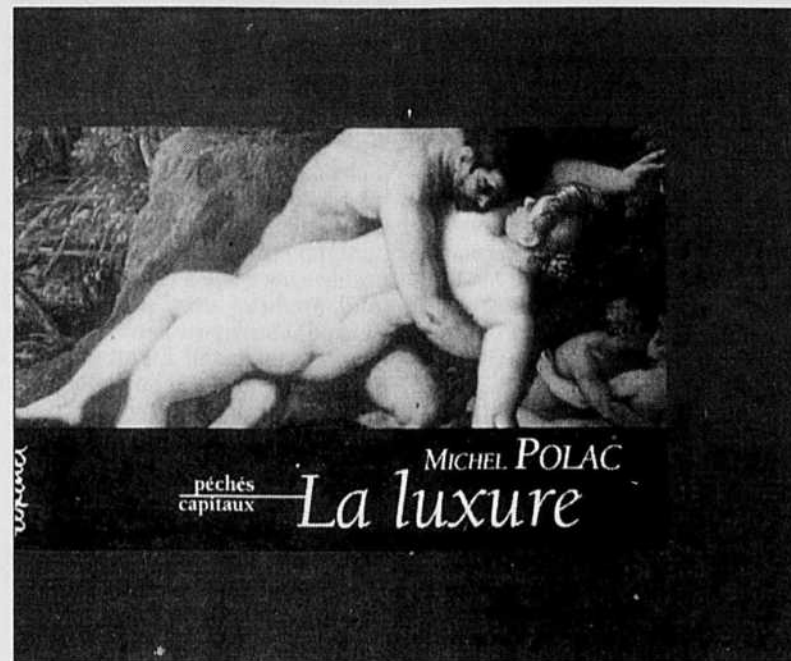
Dans l'eau bouillante

Polac ayant toujours été perçu comme une sorte d'iconoclaste, il est amusant de le sentir dès le départ frétiller dans l'eau bouillante. Comme lorsqu'on ne sait pas vraiment par quel bout commencer. Parce qu'il y en a trop et qu'il faut choisir, c'est-à-dire structurer, ordonner, privilégier.

Alors on a droit aux confessions sur la montagne d'un vieil ours qui a célébré les femmes toute sa vie, les baisant, évidemment, de toutes les façons imaginables et dans les décors les plus farfelus, des chambres de bonne jusqu'au bordel de quartier, partouzes en prime dans de petits hôtels très particuliers, bien sûr. Aux types aussi. Et aux presque conseils. Ce qui est un peu agaçant et qui fait qu'on a subitement le goût de «regarder les images» ou d'ouvrir la fenêtre et de se verser

un jus de fruits avant d'aller terminer sa petite vaisselle. C'est là qu'il faut persévérer...

Car, derrière, on trouve un portrait fascinant. Celui d'un intello libertaire livrant son autel intime. D'un vieil homme qui se sent revivre en ordonnant ses souvenirs sur le sujet le plus sérieux du monde: le rapport à son propre corps, à sa sensualité, à ce quelque chose qui ne s'éteint jamais et qui est toujours, qu'on le



veuille ou non, le signe, l'inscription de sa propre présence au monde.

Mais Polac a du souffle. Heureusement. Et c'est sur le long terme qu'il réussit à nous accrocher, son écriture se faisant plus réflexive et moins anecdotique, ses souvenirs plus touchants par la profonde naïveté qu'impliquent toujours les vrais moments de décrochage systématique que par l'accumulation des triomphes et des défaites. C'est dans des moments comme ceux-là que le troisième petit livre de la collection consacrée aux

péchés capitaux par l'éditeur français Textuel touche à l'essence de ce que prétend être cette collection: une ouverture sur la transgression comme moteur de la vie.

LA LUXURE
Michel Polac
Éditions Textuel,
collection «Péchés capitaux»
Paris, 1999, 208 pages

Art aztèque du Mexique ancien

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

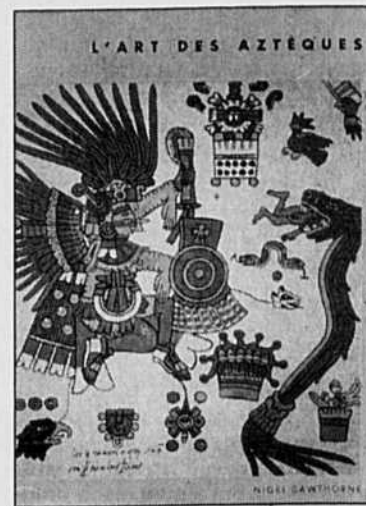
C'est un de ces livres qui dressent une collection d'œuvres d'art méconnues, accompagnée d'un texte hésitant entre l'ethnologie et l'archéologie. *L'Art des Aztèques*, publié chez Solar sous la plume de Nigel Cawthorne, traduit et adapté de l'anglais par Daniel Alibert-Kouraguine, s'intéresse ainsi à une civilisation aztèque disparue avec la conquête de l'Amérique par les Espagnols.

L'introduction est historique: «[...] la civilisation aztèque était relativement jeune au moment de sa destruction par l'expédition d'Hernan Cortés, en 1521. Les Espagnols menèrent alors la conquête du Mexique comme une croisade, d'autant que, sur leur propre terre natale, la lutte contre les infidèles était encore active», lit-on.

Un aspect singulier de la conquête du Mexique y est évoqué. En effet, des récits prophétiques de la mythologie affirmait que le dieu Quetzalcoatl, protecteur des Tolteques, eux-mêmes précurseurs des Aztèques, avait été contraint de s'exiler mais devait revenir en l'an 1 du Roseau. «Or, cette date du calendrier aztèque correspondait à l'année 1519, date de l'arrivée des Espagnols. C'est pourquoi [le roi aztèque] Montezuma considérait que ceux-ci devaient être des messagers des dieux.»

Les sections suivantes du livre font le portrait de différentes facettes de cette civilisation, du reste assez cruelle, qui ne reculait pas devant les sacrifices humains.

En architecture, les plateformes, les temples et les pyramides qui ont formé les grandes cités sont com-



mentés. Suivent la sculpture sur paroi rocheuse et les objets sculptés qui donnent un aperçu détaillé de la mythologie aztèque en présentant des figures de la pluie, de la mort, de la destinée, qui côtoient des effigies des déesses du maïs et des cours d'eau. Sous le chapitre intitulé «Codedex» sont présentés les manuscrits aztèques, ainsi que le détail du calendrier.

Enfin, des chapitres consacrés à l'orfèvrerie, à la céramique, aux textiles et aux objets de plumes complètent l'ouvrage, qui sera un compagnon utile et informatif à qui se lance dans la visite impressionnante des grands sites archéologiques du Mexique.

L'ART DES AZTÈQUES

Traduit et adapté
par Daniel Alibert-Kouraguine
Éditions Solar
Paris, 1999, 96 pages



Sur la banquise

La vie des manchots empereurs de l'Antarctique

LOUISE LEDUC
LE DEVOIR

Ici, la parade amoureuse des mâles et des femelles. Là, la procession de manchots empereurs, avançant péniblement dans une vallée d'icebergs. En une centaine de photographies, le Néerlandais Frans Lanting lève le voile sur la vie des pingouins qu'il a croqués des banquises de l'Antarctique aux champs de mines des îles Falkland.

Dans ces îles Falkland ravagées par la guerre qui opposa en 1982 Anglais et Argentins, hommes et pingouins cohabitent de façon assez inattendue. «Sur certaines îles, les manchots partagent leur site de nidification avec des moutons qui paissent», raconte-t-on en brèves notes explicatives.

Ailleurs, les pingouins vivent entre eux. En Géorgie du Sud, le photographe a pu observer la difficile survie des poussins de manchots royaux, dont le cycle de reproduction est l'un des plus longs de tous les oiseaux.

Seize longs mois qu'il faut pour élever ces poussins, sur deux étés séparés d'un long hiver où des milliers de bébés mourront, affamés, malgré les efforts désespérés de leurs parents qui fouilleront la mer pendant des semaines dans l'espoir de rapporter un simple repas à leur progéniture.

Vie de famille

Étonnantes relations familiales que celles des pingouins. Chez les manchots empereurs, nous dit-on, les femelles ne pondent qu'un seul œuf qu'elles confient aussitôt à leur homme pour mieux repartir en mer. Les uns à côté des autres, sous les -40 °C, ces mâles passeront l'hiver à couvrir et à jeûner, perdant près de

la moitié de leur poids. Dès la naissance, la mère reviendra, permettant à son conjoint de prendre son premier repas en trois mois. Ensemble, ils berceront ensuite de leurs petites pattes leur précieux rejeton pour lui éviter le froid contact de la glace.

En photo, on verra ces jeunes manchots au plumage duveteux et brunâtre se transformer en un bel oiseau noir, blanc et jaune, bientôt prêt à faire la cour à sa belle puis à élever une famille.

On saura gré à Frans Lanting de nous avoir fait découvrir cet univers de mers glaciales et ses chaleureux oiseaux rares.

PINGOUIN

Frans Lanting
Notes de Christine Eckstrom
Terra Editions
Santa Cruz, Californie, 1999,
168 pages



LE DIABLE À CONFESSE, de Victor Juan



Un livre de poèmes hors des sentiers battus, humain, profond, avec beaucoup d'esprit et plein d'humour, ironique et sentimental, au style direct, très simple et dynamique...

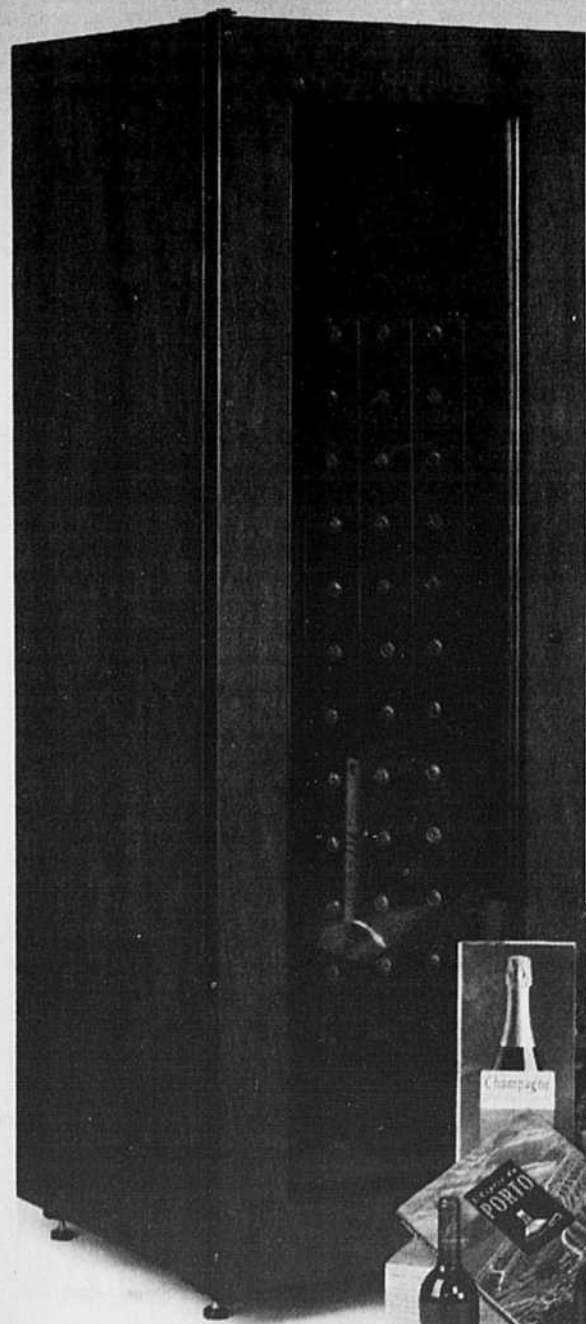
Ce livre de 145 pages et de belle présentation est disponible au prix de 14 \$ incluant tous les frais, ainsi que la dédicace de l'auteur au nom de la personne de votre choix. Payable par chèque à notre ordre :

ÉDITIONS MARE NOSTRUM

7-3480 rue de la Pêrade, Sainte-Foy QC, G1X 3X2

GAGNEZ UN CELLIER

La Bibliothèque Hachette de la gastronomie et du vin vous offre la chance de gagner un luxueux cellier et 20 bouteilles. Une valeur de 1 350 \$.



Vinum

LES VIGNOBLES
ANDRÉ LURTON

HACHETTE
Canada inc.
www.hachette.qc.ca

Pour participer au concours, remplissez ce bulletin et postez-le à :

Concours Cave à vin
9001, boul. de l'Acadie Bureau 1002
Montréal (Québec) H4N 3H5

Les participants au concours doivent avoir 18 ans ou plus. Seuls les bulletins de participation reçus avant le 8 janvier 2000 seront acceptés. Règlement complet disponible chez Hachette Canada, à l'adresse indiquée ci-dessus.

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Tél.

LIVRES

BEAUX LIVRES

L'art des sens

Le baroque avait pour but de toucher les sens, de les troubler

LA PEINTURE BAROQUE

Sous la direction de Stefano Zuffi
Recherches iconographiques
de Francesca Castria
Textes de Francesca Castria
et Stefano Zuffi
Gallimard
Paris, 1999, 398 pages

MARIE CLAUDE
MIRANDETTE

Les livres sur l'art baroque sont légion depuis quelques années et l'attrait qu'exerce cette période sur un large public ne semble pas prêt d'être démenti. Il est vrai que cet art, qui vit le jour au tournant du XVII^e siècle, avait d'abord comme but d'émouvoir le spectateur, de toucher les sens, mieux encore de les troubler. Et il est vrai que certains artistes, dont les plus célèbres sont Le Caravage, Rubens, Rembrandt, Vélasquez et La Tour, pour ne nommer qu'eux, sont parvenus à leurs fins dans des tableaux désormais célébrés de par le monde.

Panorama pictural

Contrairement à ce que le titre annonce, ce livre ne porte pas sur la peinture baroque au sens strict du terme, mais propose plutôt un panorama de la peinture européenne des XVII^e et XVIII^e siècles, dès lors que les diverses tendances de ces deux siècles y sont présentées. Les principales écoles du XVII^e siècle abordées sont le classicisme italien, avec comme figures de proue les frères Carracci (Annibale et Augustino), le caravagisme en Italie et en Europe avec les Rubens, Rembrandt, Le Nain et autres peintres dans la lignée du Caravage, de même que le baroque classique français (ou style Louis XIV) avec les Poussin, Vouet et autres peintres associés à l'Académie royale de peinture et sculpture de France.

Pour ce qui est du XVIII^e siècle, la plus belle part est réservée au Rococo vénitien et français, avec les Canaletto, Guardi, Tiepolo, Watteau, Boucher et Fragonard. Mais si cet art léger, frivole, voire parfois libertin et grivois, célébrant la joie de vivre et le marivaudage, domine en partie le siècle de Louis XV, l'art classique n'en demeure pas moins présent avec des figures comme Sir Joshua Reynolds et Subleyras, entre autres. La présentation de cette tendance, ainsi que de l'école néoclassique qui prend de l'ampleur dès les années 1760, complète ce tour d'horizon du siècle des Lumières.

Structure

Tout cela en quelque 400 pages regroupées en neuf chapitres (par siècle et par région géographique). Au début de chaque chapitre, une brève présentation de la période et de la région abordées, suivie d'une série de textes sur les artistes retenus par les auteurs.

Pour chacun de ces peintres, un texte historico-biographique précède

de une sélection de tableaux, tous brièvement exposés.

Pour les profanes

Dans son ensemble, ce livre est bien fait, facile à consulter et d'agréable lecture. Les textes sont clairs, intelligents et résument bien l'essentiel des périodes ainsi que les principales caractéristiques de chacun des artistes traités. La qualité des reproductions est bonne, et elles sont nombreuses. Chacune des œuvres discutées est reproduite en couleurs et est accompagnée d'une fiche technique sommaire. Et, pour compléter ce survol, on trouve un tableau synoptique de tous les artistes abordés dans le texte.

Bref, un beau livre, mais aussi une bonne synthèse qui n'a d'autre prétention que de dresser un panorama de la période. Ceux qui y chercheraient quelque nouveauté, découverte ou trouvaille ne trouveront pas là à boire ni à manger.

Tous les autres devraient y trouver satisfaction.



Retour vers l'art nouveau

La Belgique au tournant du siècle

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Les fins de siècle sont fébriles, propices à l'exaltation, voire à la création. Le tournant du siècle dernier n'a pas échappé à cette fièvre.

Fouillant en détail cette période prolifique de l'histoire artistique de la Belgique, le très beau livre *Bruxelles, fin de siècle*, qui vient d'être réédité chez Evergreen, en Allemagne, en témoigne.

Abondamment illustré des œuvres de peintres, d'architectes et de sculpteurs du Bruxelles de l'entre-deux-siècles, mais aussi d'affichistes et de joailliers, le livre témoigne de l'effervescence en art qui a souligné le bouleversement de l'art nouveau.

Des hôtels hautement stylisés de Victor Horta à la peinture symboliste de Fernand Khnopff en passant par les affiches de Privat Livemont ou les tentures de Henry Van de Velde, ce mouvement artistique, qui s'inscrit dans l'histoire belge et fut marqué notamment par la fondation du cercle des XX, par Octave Maus, et celle de la Libre Esthétique, est ici longuement décrit.

À cette époque, la Belgique, tout juste indépendante, s'épanouit en prenant ses distances avec la France. On se permet là entre autres, contrairement à Paris, d'admirer Wagner, faisant fi de considérations patriotiques. En effet, en 1885, *«Bruxelles s'impose peu à peu comme capitale du wagnérisme hors d'Allemagne»*.

En littérature, Camille Lemonnier, qui crée la revue *Art libre*, s'inscrit dans le sillage naturaliste d'Émile Zola en signant un premier roman, *Un mâle*, qui fera scandale. À cette époque, Maurice Maeterlinck fait aussi ses débuts en poésie symboliste avant de devenir dramaturge.

La période enfante également ses inclassables rebelles en peinture, dont James Ensor, en même temps que règne le courant néo-impressionniste. Georges Lemmen, Jan Toorop, Théo Van Rysselberghe et Henry Van de Velde découvrent et subissent les influences de Georges Seurat. Le peintre Félicien Rops, dont on présente actuellement les œuvres au Musée du Québec, à Québec, émerge avec le symbolisme. *«Wiertz et sa démesure dramatique, ou Rops et son satanisme*

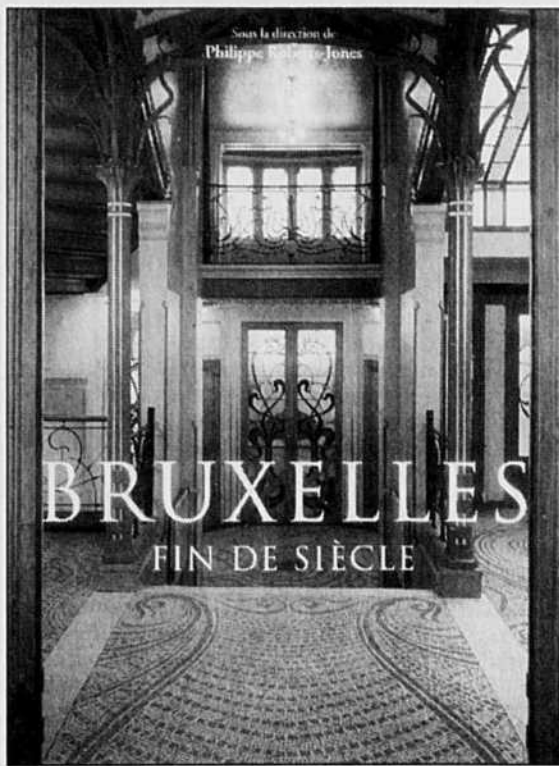
sensuel, lit-on dans l'ouvrage, annonçaient l'irruption d'une peinture de l'imaginaire qui, au-delà du siècle, réveillait les visions de Jérôme Bosch.»

Au même moment, Xavier Melery conçoit des toiles faites *«d'intérieurs mystérieux»*, *«Son crayon y traque l'âme plus que la forme. Le réel est prisonnier de l'ombre; l'éclairage définit moins qu'il n'interroge l'inconnu.»*

Proche des écrivains, Fernand Khnopff accompagne de ses dessins des œuvres littéraires. Il *«donne à ses visions une saveur de mystère et une qualité littéraire qui le rapprochent d'Ensor»*. Il s'attache à faire connaître la peinture belge en Angleterre et fait aussi rayonner les préraphaélites anglais en Belgique.

Le courant à ses influences ésotériques. Josephin Péladan marque la peinture de Khnopff autant que celle de Jean Delville. Le Sâr Péladan dirige une confrérie qui se réclame d'un *«geste esthétique»* qui, jusqu'en 1897, regroupa ces *«êtres d'exception»* voués au culte de la Beauté.

Tout cela sans oublier la formidable inspiration qui dicta entre autres les œuvres architecturales de Paul Hankar, de Victor Orta et de Henry Van de Velde. Des édifices typiquement Art nouveau s'érigèrent



ainsi à Bruxelles, aux façades élançées, aux rampes d'escaliers longilignes, aux vitraux japonisants, aux papiers peints abstraits.

L'ouvrage s'attarde également aux arts décoratifs, à la joaillerie à travers les œuvres délicates de Philippe Wolfers, aux meubles dérivés de l'école britannique Arts and Crafts, de William Morris, et à la sculpture sur ivoire, surgissant des défenses d'éléphants, témoignant de la présence belge en Afrique noire. De ce bref passage du temps, on gardera les plus beaux souvenirs, dans une Belgique méconnue du reste de l'Europe, qui abrite des monuments témoins, accablés de précieux d'une époque révolue.

BRUXELLES, FIN DE SIÈCLE

Sous la direction
de Philippe Robert-Jones
Evergreen
Cologne, 1999, 280 pages

Planète gaie

MARTIN BILODEAU

Première monographie consacrée au photographe James Bidgood, par plusieurs considérés comme le père du *pulp* et du *glamour* gai, cet ouvrage, publié chez l'éditeur allemand Taschen, qui l'a sobrement intitulé *Bidgood*, ouvre sur un monde de fantasmes adolescents, de féeries kitsch peuplées d'elfes, de chérubins, d'éphèbes et de narcisses. Aussi la couverture glacée de cet ouvrage luxueux, représentant un jeune Puck, nu à l'exception d'une jambe négligemment enroulée, superposée à un paysage forestier rappelant ceux des tableaux de Corot, ne ment-elle pas quant à ce qu'il contient.

Eparpillées à l'intérieur de différents magazines masculins (*Physique*, *Muscleboy*, *Demi-Gods*, etc.) des années 60 — soit à une époque où la pornographie gaie devait sa subsistance à un alibi artistique souvent douteux —, les photographies de Bidgood, réparties ici par thèmes et par séries (de tableaux en trois actes), puis commentées par l'écrivain-journaliste Bruce Greenwood, sont le produit de mises en scène élaborées et de décors luxuriants érigés dans l'appartement du photographe aujourd'hui âgé de 66 ans, qui a consacré sa vie à revisiter l'iconographie gaie à la lueur des mondes oniriques et mythiques de l'enfance et du conte. Érotiques, racoleuses mais jamais obscènes, si on excepte le mauvais goût de certaines, les photographies de James Bidgood s'adressent avant tout aux lecteurs curieux de fréquenter la planète des Kenneth Anger et Pierre et Gilles.

BIDGOOD

Photographies de James Bidgood
Texte de Bruce Berenson
Taschen
Cologne, 1999, 176 pages

accueil
choix
emballages-cadeaux
362 jours par année
LIBRAIRIE HERMÈS
1120, av. laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

Les poètes de l'Amérique française

L'Union des écrivains et écrivains québécois,
en collaboration avec
la Chapelle historique du Bon-Pasteur et
le Musée de l'Amérique française, présente

Pierre Morency,
poète

dans la série

Les poètes de l'Amérique française

accompagnés par

Marlène Couture, soprano
Christophe Lobel, violoncelle
Guy Cloutier, animateur

le mardi 14 décembre 1999, à 20 h

à la Chapelle historique du Bon-Pasteur

100, rue Sherbrooke Est

Laissez-passer obligatoire : (514) 872-5338

Entrée libre

UNEO

Union des écrivains et écrivains québécois

Chapelle historique du Bon-Pasteur

Ville de Montréal

Musée de l'Amérique française

LE DEVOIR

ÉDITIONS SAINT-MARTIN

5000, rue Iberville, bureau 203
Montréal (Québec) H2H 2S6
Tél. : (514) 529-0920
Téléc. : (514) 529-8364
et-martin@qc.airsa.com

ISBN : 2-99035-324-9

224 pages

29,95 \$

Éditions Didier CARPENTIER

ÉDITIONS SAINT-MARTIN

«J'ai lu ce livre avec grand plaisir.»

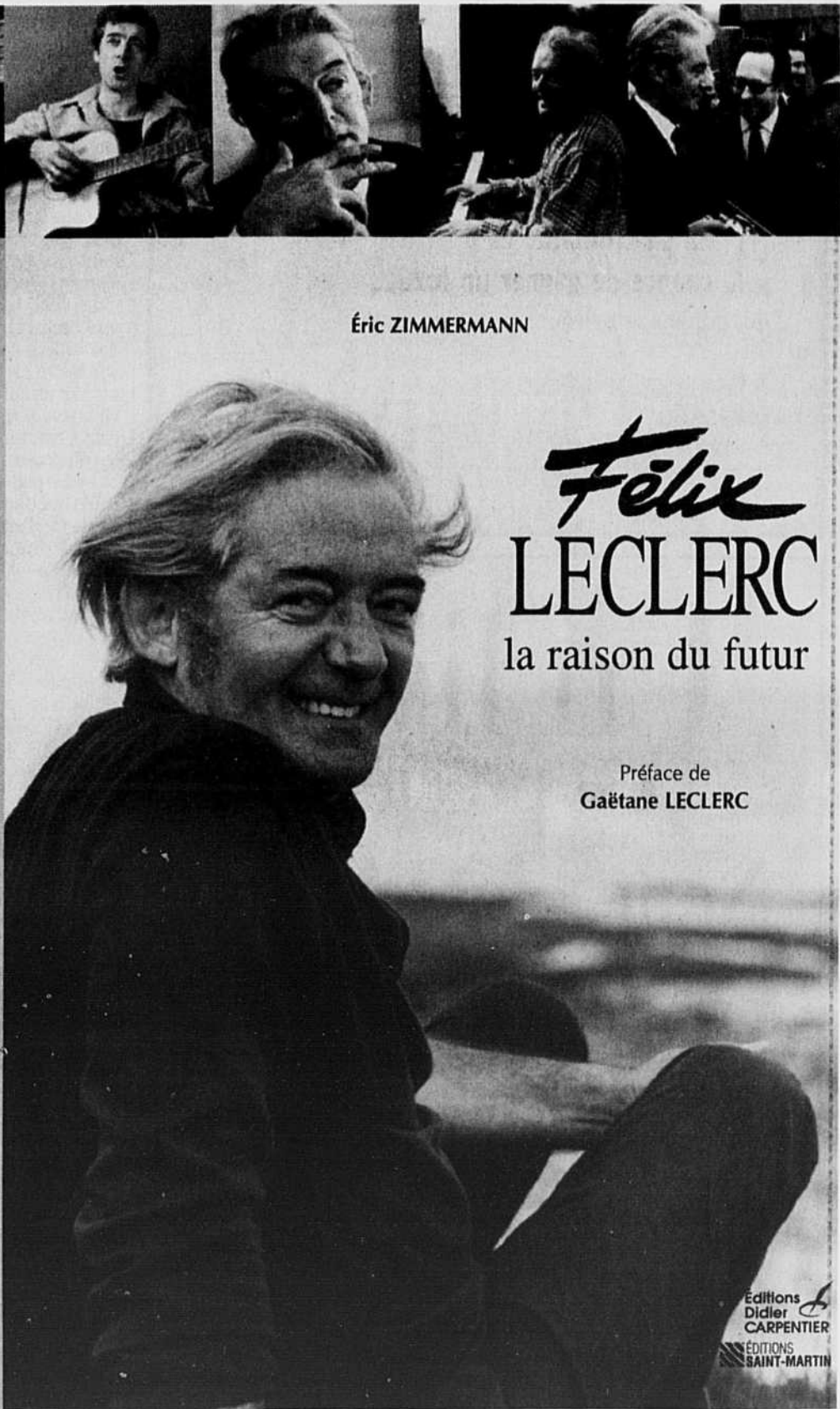
Merci monsieur Zimmermann, c'est de la belle ouvrage! comme disait Félix.»

Saint-Martin

Éric ZIMMERMANN

Félix
LECLERC
la raison du futur

Préface de
Gaétane LECLERC



Pour entrer dans le **nouveau millénaire** en toute connaissance de cause
Julien Prud'Homme
Guillaume Laliberté

La ligne du temps
de l'histoire du Québec

Un aide-mémoire historique de plus de 500 ans d'histoire résumés en quelque 150 données politiques, économiques, sociales et culturelles
En vente en kiosque au coût de 9,95 \$ (taxes en sus)
Brochure historique cartonnée, dépliant à six volets (1,22 m X 28 cm)
1 800-361-7755

LIVRES

BEAUX LIVRES

Tintin et Marie Stuart au pays du Loch Ness

NORMAND CAZELAIS

Les châteaux d'Écosse n'ont pas la même réputation que ceux d'Espagne. S'ils font rêver eux aussi, c'est d'un monde plus âpre, battu par la pluie et les embruns, où même le soleil semble avoir des éclats plus froids.

Réchauffée par une des dernières langues du Gulf Stream, l'Écosse est un pays nordique. Transposée chez nous, elle tiendrait entre Shetland et Kuujuaq. Un pays rude, fait de pierre, d'herbe rase, de bosquets ramassés sur eux-mêmes. Des rivières en lames de couteau, des glens étroits et encaissés, des collines moutonneuses, des sommets dénudés. Des reliefs bourrus. Et la mer. La mer qui bat des îles et des îlots, découpés et innom-

brables, des bancs de rochers et des falaises. Qu'est-ce qui y a attiré les hommes? Qu'est-ce qui les a retenus? Après Culloden, après la bataille du 16 avril 1746, où les 5000 soldats du prince Charles-Edouard furent massacrés par les 9000 hommes de l'artillerie, de la cavalerie du duc de Cumberland, surnommé le «boucher» de Hanovre, se disloqua la structure des clans qui assuraient cohésion politique et vigueur de la société écossaise. Après Culloden commencèrent les vagues massives d'émigration. Cinq millions d'Écossais vivent aujourd'hui en Écosse, sur le *mainland* et sur les îles et archipels périphériques; 22 millions de leurs descendants ont trouvé ailleurs — au loin — d'autres terres d'accueil.



Restent des châteaux, construits avant et après Culloden. Qui révèlent à leur manière l'âme de ce pays qui, après plus de deux siècles, aspire de nouveau à l'autonomie, sinon à l'indépendance.

Ironie du sort, le château écossais sûrement le plus connu n'existe pas: c'est celui de l'île Noire, aux tours dénichées par l'usage du temps, où le valeureux Tintin est allé terrasser la «Bête» qui le hantait et les affreux faussaires qui en avaient fait leur repaire. Moins connu mais tout de même un peu familier à l'oreille est le château de Balmoral, résidence estivale de la famille royale britannique depuis que la reine Victoria et le prince Albert, «tombés sous le charme des Highlands», ont acquis cette propriété de 20 000 hectares. Autre ironie du sort?

Paru chez Gründ, *Châteaux d'Écosse* fait partie de la collection «Espaces de rêve». Le thème de la collection est explicite: il ne faut pas s'attendre à trouver, parmi ses titres, de profondes analyses sociopolitiques mais plutôt des vitrines de lieux susceptibles d'alimenter le désir de partir, d'aller voir sur place de quoi il retourne.

D'ailleurs, l'auteur des textes, une Italienne, ne fait guère dans l'exercice de style, du moins si l'on se fie à la version française: ils sont courts et vont à l'essentiel en s'attachant, pour chaque château répertorié, à donner ses grands traits architecturaux et à en rappeler les principaux faits d'histoire. Bien sûr, ce sont les photos qui prennent la vedette: nombreuses, elles multiplient les points de vue sur les façades et les jardins, sur des bibliothèques, salles d'armes et autres aménagements intérieurs. Certaines, plus spectaculaires, ont été prises du haut des airs et laissent soupçonner encore mieux le cadre écossais.

Le vert, le bleu, l'ocre et le rouge prédominent, que l'on se promène en des vallées comme celle de la Tweed, sur les rives venteuses des plateaux, ou sur une île des Hébrides ou des Orkneys (Orkades en français). Une carte, expressive, permet de localiser les châteaux.

Le format est celui des *coffee table books* qui décorent les salons et qu'on feuillette d'un doigt rapide et d'un œil distrait. Imprimées sur papier glacé, les photos sont assez nettes, pour la plupart, alors que leurs couleurs ressortent assez bien, la reliure est solide et la couverture, protégée d'une jaquette, est cartonnée, donc rigide. Toutefois, 138 pages pour un ouvrage de ce type, c'est peu. Et l'on reste sur sa faim.

Peu-être pour mieux rêver.

CHÂTEAUX D'ÉCOSSE

Cristina Gambaro
Adaptation française
de Pierre Saint-Jean
Gründ
Paris, 1999, 138 pages

L'art bolivien

À la recherche d'une contrée méconnue

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Le voyage commence sur la musique d'une flûte de Pan, qu'on appelle, en Bolivie, *zampona*. L'écrivain Dominique Fernandez, qui signe ce beau livre d'art intitulé *Bolivie*, publié chez Stock, plonge directement dans le quartier San Francisco de la capitale bolivienne, La Paz, après avoir atterri, à 4000 mètres d'altitude, sur le plateau andin de l'Altiplano.

«Derrière les sacs, abritées sous leur chapeau rond et drapées dans leur châle, des femmes sont assises, silencieuses. Attendent-elles vraiment les clients? Espèrent-elles leur vendre pour quelques bolivianos de fèves, de maïs ou de quinoa? Pas un appel, pas un cri. Même si je m'approche, l'Indienne reste immobile, plongée dans un mutisme impénétrable», écrit Fernandez.

Ainsi débute le périple de l'écrivain dans un des pays les moins connus de l'Amérique du Sud, dont la population se divise entre 65 % d'Indiens, 30 % de métis et 5 % de Blancs. À ce sujet, l'auteur se rappelle un dîner tenu il y a une dizaine d'années à l'ambassade de France. Une ministre bolivienne de la Culture, issue des 5 % de Blancs du pays, avait quitté la réception précipitamment sous prétexte que c'était la première fois «qu'on l'avait fait manger avec des [musiciens] indiens et assis dans la même pièce pour les écouter».

D'entrée de jeu, l'auteur relève l'ignorance occidentale de la Bolivie sous toutes ses formes, en particulier son expression artistique. Visitant ville après ville, il s'est donné pour mission de décrire et d'analyser les œuvres d'art issues du curieux métissage entre culture indienne et culture européenne, fortement marqué par la religion.

La visite commence dans les grands musées de La Paz, avec l'œuvre de Melchor Pérez de Holguín, artiste né en 1660 à Cochabamba, en Bolivie, qu'on appelait autrefois le Haut-Pérou. Ses toiles présentent des ascètes, des scènes religieuses et plusieurs séries des quatre évangélistes.

«Introduite en Amérique du Sud par des maîtres italiens et espagnols, la peinture trouva bientôt dans le Haut-Pérou des disciples indigènes», écrit Fernandez.

Certains constants traversent l'art du pays. Ainsi, des représentations de Santiago, pourtant baptisé, en Amérique du Sud, Mataindios (celui qui tue les Indiens), sont présentes dans toutes les églises de la Bolivie, celui-ci peint ou sculpté, à pied ou à cheval, mais toujours belliqueux.

Dans l'église de Collana, Fernandez découvre une représentation fantastique de l'enfer (*infierno*), toute en teintes de rouge et de noir. «Un diable noir tire par les pieds un corps nu, dont la tête disparaît dans la gueule d'un monstre. Un autre diable arrache ses dents à un damné avec une paire de tenailles...»

Autour du grand lac Titicaca, à la frontière du Pérou et de la Bolivie, les marchés offrent leur panoplie d'articles. Une allée est réservée aux sorcières, qui y vendent leurs philtres d'amour, des foetus de lama, etc. Un peu partout,

des sorciers procèdent à la challa, cérémonie visant le bien-être de l'un, la satisfaction des désirs de l'autre, au cours de laquelle on utilise autant des prières catholiques que des incantations en aymara. Dans les églises, on trouve des peintures élaborées sur quatre thèmes: mort, jugement, enfer et gloire.

L'ouvrage fait un détour majeur à Potosí, enfer minier où des millions d'Indiens sont morts en prospectant de l'argent. On y découvre Adolfo Costa du Rels, écrivain bolivien du début du siècle ayant publié en français, à Paris, notamment le titre *La Hantise de l'or*, en 1930.

Viennent les villes de Sucre, Santa Cruz, San Javier et Concepcion, passant du haut plateau à la jungle, avec leur lot de trésors et de cérémonies religieuses, laissant au lecteur un sentiment d'altitude et d'éloignement. Le tout est richement illustré des photographies de Ferrante Ferranti, qui signe aussi deux textes de l'ouvrage.

BOLIVIE

Textes de Dominique Fernandez
Photographies de Ferrante Ferranti
Stock
Paris, 1999, 160 pages



Souvenirs de résistance

André Malraux en Espagne

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est l'occasion, pour l'auteur, de se remémorer une période intense comme il y en a peu, la guerre d'Espagne, et de faire la part des choses entre l'élan de la jeunesse et la réflexion qui naît de l'expérience.

Sous le titre *Malraux en Espagne*, paru aux éditions Phébus, Paul Nothomb rappelle les années passées par l'écrivain et homme politique André Malraux en tant que chef d'une escadrille d'aviation destinée à prêter main-forte aux Espagnols républicains en guerre contre les troupes franquistes, juste avant la Deuxième Guerre mondiale.

L'ouvrage est un hommage à Malraux, bien sûr, ainsi qu'une reconnaissance de l'engagement de l'homme politique dans la cause antifasciste qui l'opposait à l'époque à Franco. Du même souffle, Nothomb cloue le bec, avec force photographies, à ceux qui ont mis en doute la véracité du récit de l'engagement volontaire de Malraux dans ce combat en terre étrangère.

re, incidemment raconté dans *L'Espoir*. Mais c'est aussi l'occasion de faire le point sur différents aspects de l'engagement, dans cette résistance, d'un groupe de Français convaincus. On fait ainsi remarquer que Malraux avait fait appel à des mercenaires pour résister aux troupes franquistes.

«On l'a stupidement reproché à Malraux», écrit Nothomb, précisant que Malraux avait bien saisi la difficulté qu'aurait des Espagnols de faire la guerre dans leur propre pays.

«Je découvris ce jour-là cette loi étrange, si caractéristique de ce genre de conflit et que nul n'avait eu l'occasion d'énoncer avant de nous avoir vus à l'œuvre en Espagne: dans une guerre civile qui se prolonge, l'aviation n'est efficace que si elle est composée d'étrangers. [...] Personne ne jette de sang-froid ni de bon cœur des bombes dans son propre pays; et il est trop facile aussi, aux commandes d'un avion, de passer sans coup férir dans le camp adverse.»

Pour sa part, l'auteur reconnaît que dans sa jeunesse (il était alors au début de la vingtaine), il admirait

sans discernement Staline, duquel il dit d'ailleurs qu'il «sera le dernier à soutenir la cause perdue de la république espagnole».

L'ouvrage jette désormais quelques bâtons sur cette admiration.

«Je sais bien aujourd'hui que les communistes que nous étions, sincères assurément, étions les complices de grands crimes (nous sommes à la fin de 1936, c'est-à-dire à l'heure où Staline se lance dans ses purges les plus sanglantes — dont les échos parviennent jusqu'à nos oreilles, donnant lieu à d'âpres discussions). Je me refuse pourtant, après toutes ces années, à considérer mes camarades du Parti autrement que je le faisais alors. L'adhésion à la doctrine de Lénine nous unissait comme la foi unit un ordre de moines-soldats», écrit Nothomb.

Malraux, de son côté, était «antifasciste, sans plus», selon le témoignage de Nothomb. Homme d'action, il avait vu bien avant d'autres l'impact potentiel que cet affrontement pouvait avoir en Europe, visionnaire de la grande guerre qui suivit.

«De notre mission ne dépend certes pas l'issue de la guerre», écrit Nothomb. Mais elle contribuait, croit-il à la longue, à modifier l'équilibre des forces en présence, en plus d'avoir un effet psychologique rassurant sur les populations civiles.

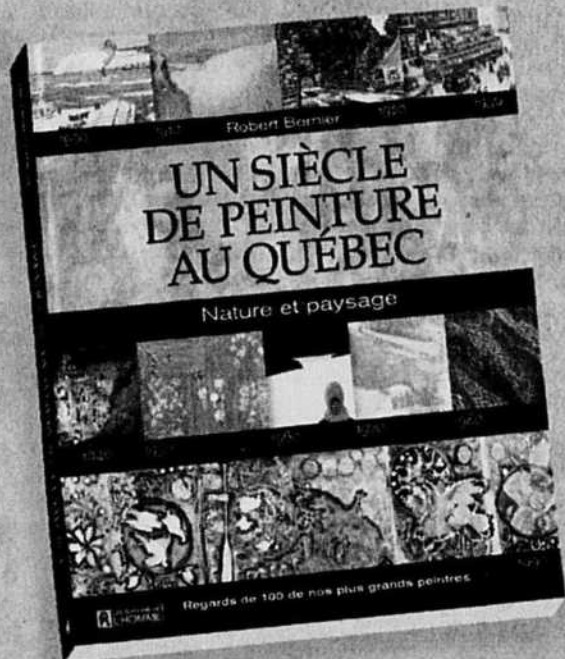
L'ouvrage pose donc un regard romantique, bien que critique, sur cette période tourmentée. Janvier 1938. «À cette date, une chose était sûre, écrit Nothomb: jamais Franco ne parviendrait à vaincre ses adversaires par ses seuls moyens. Mais la guerre se jouait ailleurs — entre Paris, Londres et Berlin, comme Malraux l'avait pressenti...»

MALRAUX EN ESPAGNE

Paul Nothomb
Éditions Phébus
Paris, 1999, 158 pages



Regards de nos plus grands peintres



Plus de 400 reproductions en couleurs

Cet ouvrage présente un panorama de la peinture québécoise qui s'est inspirée du paysage et de la nature et, en ce sens, il s'adresse à toutes les personnes qui aiment la peinture... et la nature.

Un siècle de peinture au Québec

Nature et paysage
Robert Bernier

352 pages, couverture cartonnée et jaquette
79,95 \$

LES ÉDITIONS DE L'HOMME

www.edhomme.com

Un livre, c'est précieux!
Ne le blessez pas.



CHRISTINE BROUILLETTE
AUTEURE

La Bibliothèque de Montréal vous propose plus de millions de documents. Pour conserver votre collection en beauté, rappez votre livre en bon état!

le.montreal.qc.ca/biblio

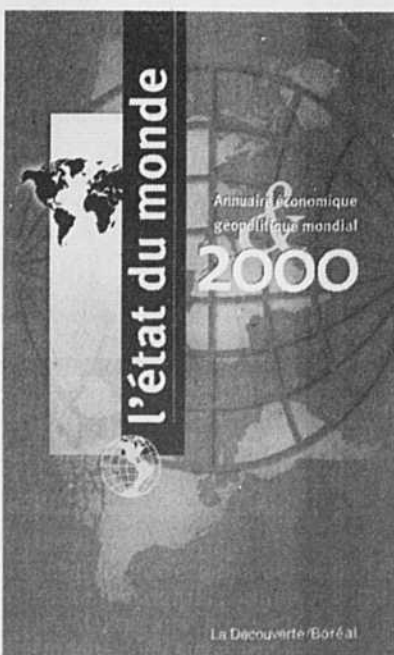
MONTRÉAL

872-2237 #641 et #642

POUR AVOIR L'HEURE JUSTE À L'AUBE DU NOUVEAU MILLÉNAIRE

Le seul annuaire économique et géopolitique mondial

l'état du monde 2000



- trace le bilan de l'année pour les 225 pays du monde
- offre des analyses thématiques sur les tendances planétaires actuelles
- la meilleure source d'information pour comprendre le monde d'aujourd'hui

En collaboration avec

LE DEVOIR

CKAC 730
RADIO-MÉDIA

678 pages • 27,95 \$

http://www.editionsboreal.qc.ca

BORÉAL
Qui m'aime me lit.

LIVRES

BEAUX LIVRES

La ville Léviathan

MARIE-HÉLÈNE ALARIE
LE DEVOIR

A vait-on besoin d'un autre album sur New York? Cette ville qui s'est déjà prêtée au fil des ans à plus d'objectifs d'appareils photo et à plus de plumes d'écrivains que toutes ses vedettes réunies, cette ville n'attendait pas *New York Créations* pour se faire belle. C'est pourtant sans fard ni artifices qu'elle nous est présentée par les auteurs de *New York Créations*.

Christophe Tronchet est musicalement tombé sous le charme de New York lors de sa première visite en 1973 en assistant à un concert de Lou Reed. Cet amateur de musique, de littérature et d'avant-garde américaines ne pouvait rendre hommage à la Grosse Pomme autrement qu'en explorant ses multiples expressions de création. Ses textes reflètent sa promenade dans l'imaginaire new-yorkais tout au long du XX^e siècle. Passionné, Christophe Tronchet?

Certainement autant que son complice dans l'aventure, David Lefranc, qui pour réaliser ce livre aura passé une année entière à arpenter les rues de la ville mythique à la recherche d'images puissantes de son patrimoine imaginaire. A la manière de l'explorateur qu'il est, il a sillonné la ville comme il l'avait fait jadis en Alaska et en Terre de Feu pour des reportages photo pour le magazine *Grands Reportages*. Le résultat: une invitation à plonger dans le ventre de la capitale mondiale des arts et de la modernité.

Ici, on n'accède à Manhattan ni par le tunnel Lincoln ni par le pont Brooklyn, mais au hasard des pages on pénètre dans le New York des personnages littéraires, celui des géants du jazz en passant soit par Harlem, soit par Greenwich Village. Au détour d'un chapitre, on voit se profiler au loin le New York des architectes avec sa ligne d'horizon sculptée. Sur Broadway, on est ébloui par les feux du New York de Frank Lloyd Weber mais aussi par celui des maîtres de la danse contemporaine et du théâtre expérimental.

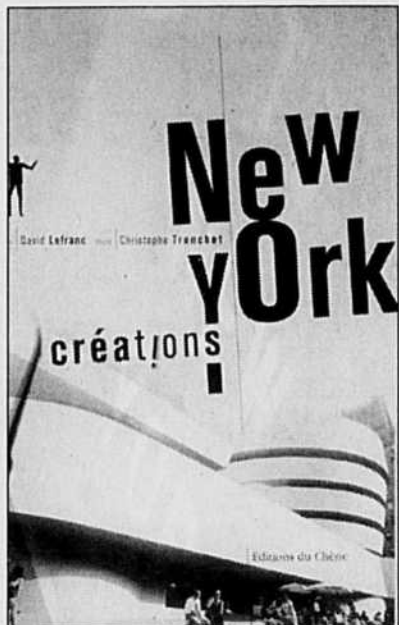
mental. On s'arrête un instant pour contempler les œuvres des taggers et des performers, de tous les artistes qui ont fait de New York au fil du temps la terre promise de l'art moderne.

Ces multiples New York, les auteurs prennent le pari de les présenter comme s'ils ressemblaient, chacun selon sa vocation, à une espèce de musée. Utopie? Peut-être pas, puisque aucun musée ne pourrait à lui seul « dresser un catalogue exhaustif et organiser les pièces, tant elles résistent aux manœuvres de classification et dissolvent les frontières traditionnelles entre les arts ». Si la ville, dans sa quête constante de nouveautés, tend à effacer les traces de son passé, elle ne cesse pour autant — et ce malgré elle — de faire ressurgir les artefacts ramenant le promeneur-lecteur aux lieux originaux de la mémoire.

Pari relevé pour les auteurs, *New York Créations* possède cette saveur anticonformiste jusque dans sa présentation et son graphisme. Un peu à l'image de la ville elle-même, *New York Créations* se veut un pied-de-nez au rêve américain ainsi qu'à l'Amérique triomphante.

NEW YORK CRÉATIONS

Texte de Christophe Tronchet
Photographies de David Lefranc
Editions du Chêne, Hachette livre
Paris, 1999, 186 pages



Intérieurs californiens



Il existe, le rêve californien

RENÉE ROWAN

Le rêve californien, on s'en doute, n'est pas facilement accessible. C'est toutefois amusant de voir comment vivent les autres... on peut toujours s'inspirer d'un décor, d'un arrangement. Si vous aimez le voyeurisme ou si, tout simplement, vous désirez vous informer des tendances nouvelles dans l'Ouest américain, cet album de luxe est pour vous.

Les formes, les volumes, les couleurs nous en mettent plein la vue. Cet ouvrage nous entraîne non seulement à Los Angeles, métaphore exhibitionniste de l'État de Californie, parfait décor de cinéma, mais aussi dans des endroits plus intéressants, vers San Francisco en passant par Big Sur, où la période triomphale du style de vie psychédélique et les hippies du nord de la Californie ont laissé leurs marques, où les lofts chics remplis de meubles modernes et de trouvailles de marchés aux puces ont remplacé les intérieurs victoriens. Et l'on passe ainsi d'une région à l'autre de la Californie, chacune typique d'une époque ou adaptée à l'ère d'aujourd'hui.

Une pléiade d'architectes, de décorateurs, de cinéastes, d'hommes d'affaires, de restaurateurs et de propriétaires de galeries d'art ou d'antiquités nous présentent à tour de rôle, en français, en anglais, en allemand, leurs idées, leur conception, leur orientation.

Les photos de Julius Shulman sont fort belles et plusieurs sauront apprécier cet album à laisser trainer, comme il se doit, sur une table à café.

INTÉRIEURS CALIFORNIENS

Diane Dorras Saeks
Sous la direction d'Angelica Taschen
Taschen
Cologne, 1999, 304 pages

L'oiseau baise-fleur

MARIE CLAUDE
MIRANDETTE

Qui a connu la joie et la félicité, par une belle matinée ensoleillée d'été, d'observer le vol bourdonnant et battant de cette petite merveille de la nature qu'est le colibri sait le bonheur que l'on ressent à la vue de ce minuscule oiseau. Ce volatile qui, dès lors qu'il a découvert votre jardin, peuplé de gloires du matin, chèvrefeuilles, digitales et autres fuchsias, agrémenté d'abreuvoirs gorgés de liquide sucré, viendra quotidiennement y puiser la précieuse énergie dont il a besoin pour mouvoir, à une vitesse pouvant atteindre les 200 battements par seconde, ses ailes, ce qui lui donne des allures de gros insecte. Qui a connu cela peut affirmer avoir vu l'un des plus beaux oiseaux qui soient, et assurément le plus petit de la Création.

Malheureusement, il n'est qu'un seul membre de cette famille assez téméraire pour braver les milliers de kilomètres qui le séparent de son aire d'hivernage, au Texas, au Mexique ou en Équateur (d'où il est originaire), et venir passer la belle saison dans nos contrées nordiques: le colibri à gorge rubis. Été après été, ce petit oiseau-mouche, comme on le nommait au

trefois, migre vers nos régions dont il a fait son aire de nidification.

Pour connaître les centaines d'autres variétés de colibris, les éditions du Trécarré proposent un bel album, richement illustré de photos à couper le souffle: *L'Univers des colibris* d'Harry Thurston.

La famille des trochilidés (ordre des apodiformes) à laquelle le bel oiseau appartient regroupe environ 320 espèces connues dont le plus petit spécimen, le colibri d'Helen, espèce indigène de Cuba, mesure à peine 6,25 cm et pèse moins de trois grammes, tandis que le plus gros, le mango à cravate noire du Costa Rica, peut atteindre les 21,25 cm et peser jusqu'à 6,25 grammes. A la vitesse de 10 à 15 lampes par seconde, il lape, de sa longue langue tubulaire blanchâtre, le nectar des fleurs dont il a besoin pour nourrir son métabolisme particulier et exigeant. En portugais, on nomme cet oiseau *beija flor*, ce qui signifie «baise-fleur», sobriquet qui lui va à ravir.

S'il est actif comme une abeille le jour, le colibri a la faculté de se mettre en état léthargique la nuit afin de mi-



nimiser ses besoins énergétiques. C'est une autre particularité qui lui est propre et qui concourt à faire de ce volatile l'un des spécimens à plumes les plus attrayants.

Les documents iconographiques de cet ouvrage font voir que certaines races ont un plumage à couper le souffle, comme la coquette huppe-col, espèce indigène de l'Amérique du Sud dont les plumes rouges et scintillantes de la couronne et de la gorge sont parsemées de taches noires du plus bel effet. Ou encore les mâles calliope et ceux de la race de Costa qui exhibent fièrement leur bavette flamboyante et hérissée lors des parades nuptiales.

Vous verrez tout cela et bien plus encore dans ce magnifique album qui constitue, à n'en pas douter, le cadeau idéal pour l'ornithologue amateur et le jardinier amoureux des oiseaux.

L'UNIVERS DES COLIBRIS

Harry Thurston
Traduit de l'anglais (Canada)
par Ginette Hubert
Editions du Trécarré
Outremont, 1999, 112 pages

DES NOUVEAUX AMIS
POUR NOËL !

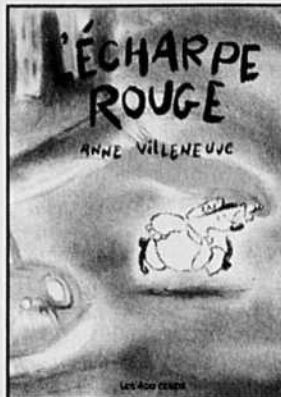
ZACHARIE

La Dinde aux écrevisses

Texte et illustrations de
Marc Mongeau

TURPIN

L'Écharpe rouge

Texte et illustrations de
Anne Villeneuve

STÉFANIE

Plumeneige

Texte de Cécile Gagnon
Illustrations de
Hélène Desputeaux

TATIE JACOTTE

Touche pas à mon corps,
Tatie Jacotte !Texte de Thierry Lenain
Illustrations de
Stéphane Poulin

PETIT PIERRE

Petits contes de ruse
et de maliceTexte de Cécile Gagnon
Illustrations de Yayo,
S. Jorisch, Ninon,
S. Beshwati et I. Pilon

CAMILIEN

Attends une minute !

Texte et illustrations de
Dominique Jolin

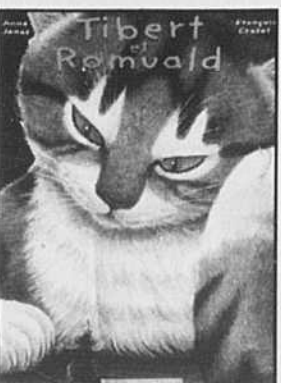
ROSE BLANCHE

Rose Blanche

Texte et illustrations de
Roberto Innocenti

TIBERT

Tibert et Romuald

Texte de Anne Jonas
Illustrations de
François Crozat

Les 400 coups

LANCTÔT
ÉDITEUR

DES IDÉES CADEAUX À PROFUSION

Sérieux, militants, drôles, émouvants ou captivants !



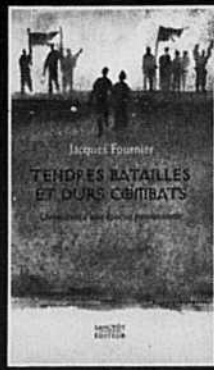
Fernand Foisy
MICHEL CHARTRAND/
LES VOIES D'UN
HOMME DE PAROLE
Une première biographie
du syndicaliste le plus connu,
adulte ou détesté.



Roch Banville
LA PEAU DES AUTRES
Non au travail qui estropie,
empoisonne et tue ! Un réquisi-
toire implacable contre la
lâcheté de certains médecins.



Jean-Pierre Rogel
LA GRANDE SAGA
DES GÈNES
Pour tout savoir sur le projet
Génome humain, le clonage et
l'eugénisme.



Jacques Fournier
TENDRES BATAILLES
ET DURS COMBATS
Où il est question de société
et des rapports
homme-femmes.



Carole Clément
DEUX GRANDS COUPS...
UNE RÉPONSE
La syndicalisation des
téléphonistes et des
techniciens de Bell.



Louise Blanchard et
André Dalcourt
SABBATIQUE
ASIATIQUE
La Chine, le Tibet, le Népal et l'Inde :
un récit de voyage passionnant.



Lise Demers
GUEUSAILLE
Un roman qui glane et fouille
sans complaisance la condition
humaine.



Denys Lessard
AU PIED
DE LA LETTRE
Des jeux de mots,
des exercices, des histoires
tordues sur la langue.



Johanne Laurier
LE BAISODROME OU
L'IDIOT DU VILLAGE
GLOBAL DE L'AN 2000
Une charge mordante et sans
complaisance, tantôt poème,
tantôt récit.



Claude Jasmin
PAPA PAPINACHOIS
Un roman « touristique » qui
nous entraîne de Dorval à la
Côte-Nord. À découvrir !



Sylvie Dion
L'ULTIME BONHEUR
Quelques moments dans la vie
d'une femme bien de son
temps. Un roman culte !



Jasmine Dubé
L'ARCHE DE NOÉMIE
Jusqu'où peut-on partager
avec les enfants notre propre
impuissance ? Un théâtre pour
jeunes et moins jeunes.

LIVRES

BEAUX LIVRES

Sa majesté le fromage

MARIE-HÉLÈNE ALARIE
LE DEVOIR

Depuis la rencontre de l'OMC à Seattle, les Américains ont une idée de ce qu'est le roquefort sans pour autant pouvoir en manger. Et si, depuis longtemps, on a fait une grande place au parmesan, au cheddar et à la mozzarella dans nos fourneaux, l'édam, le pont-l'évêque et le stilton sont quant à eux réservés au plateau qui conclut le repas. Pourtant, avec son livre *Le Fromage, une passion*, Paul Gayler s'est mis en tête de nous faire cuisiner avec les fromages. Lorsqu'il ne concocte pas de livres de cuisine, Paul Gayler officie dans les cuisines du restaurant Lanesborough de Londres. Dire de M. Gayler qu'il est un fin connaisseur de fromages serait peu quand on sait qu'il fut, un jour de 1987, admis dans le club très sélect de la Guilde des fromagers de France.

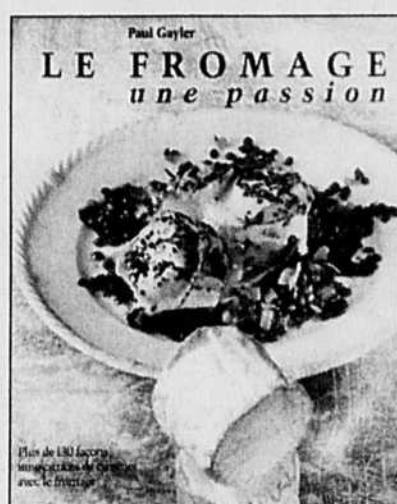
En plus d'offrir aux lecteurs plus de 130 façons de cuisiner le fromage, le chef nous renseigne aussi sur les grandes familles de fromages, sur leur fabrication, leur conservation, les accords vins-fromages, le tout accompagné d'un tableau des disponibilités selon les saisons.

En laissant libre cours à son imagination, Paul Gayler est guidé par la juxtaposition des saveurs, aussi n'hésite-t-il pas à faire ressortir le goût salé du cashel bleue en le déposant sur la garniture sucrée de la tarte aux pacanes. Lorsqu'il utilise la mozzarella fumée, c'est pour la marier à la saveur brûlée des poireaux et des oignons grillés qui composent une simple salade. Mais on ne s'arrête pas en si bon chemin, les recettes nous emmènent jusqu'aux desserts avec des crèmes glacées au fromage de chèvre et une mousse de ricotta aux baies d'éte flambées à la sambuca. Et comme si les mots n'étaient pas suffisants, les photographies de Gus Filgate ne font que rendre la chose encore plus... n'ayons pas peur des mots, cochonne.

Mozzarella

Un double pour les vrais amateurs de fromages, *Mozzarella, des recettes innovatrices à la mozzarella de bufflonne proposées par des chefs réputés* met l'accent sur ce fromage quasi mythique de la cuisine italienne.

Le savoir-faire de 21 chefs est mis à contribution dans cet ouvrage qui chante les louanges de la mozzarella de bufflonne qui, selon la petite histoire, aurait été introduite en Campanie et dans d'autres régions de l'Italie à partir du XVI^e siècle. Son lait riche est



alors utilisé par les fromagers de Naples pour créer la légendaire *mozzarella di bufala*.

Ici, le seul principe à respecter est celui qui devrait être à la base de toutes les créations culinaires: l'emploi de produits d'une fraîcheur irréprochable. Le goût si délicat de la mozzarella ne supporterait aucun écart à ce principe. Aubergines, tomates, poivrons, veau, jambon de Parme et figues se conjuguent avec mozzarella de l'entrée au dessert. Dans ce livre, *insalada, pane, pasta, legumi, riso e risotto, pesce e crostacei et carne* servent de merveilleux supports à la petite boule de fromage d'un blanc éclatant. Simples ou plus élaborées, les recettes y sont expliquées clairement.

Il ne faut pas seulement mentionner mais saluer bien bas le travail exemplaire du photographe Sian Irvine. Ses images nous donnent envie de consacrer le reste de notre vie à la mozzarella!

Mais Sian Irvine ne sait pas que croquer la mozzarella, il remet ça avec *Champignons*. Cette fois, ses photos illustrent des plats d'Orient, d'Occident et de cuisine fusion préparés par des chefs internationaux.

Si l'on a une fixation, que ce soit sur les champignons, semble nous dire

ce somptueux ouvrage.

Tant sauvage que cultivé, le champignon fait partie de toutes les cultures. «*Durant des siècles, les champignons rares n'ont été dégustés que par les rois et les aristocrates européens et les empereurs orientaux, tandis que les champignons plus communs ajoutaient à l'ordinaire des paysans des saveurs autrement absentes.*»

D'Orient, on nous propose des recettes mettant en vedette les énokis, les shiitakes et les pleurotes, tous déclinés à la thaï, à la chinoise, à la japonaise et à la vietnamienne. On les retrouve en soupes, frits, en sushis ou encore servis avec nouilles et légumes.

Côté Occident, on revisite les morilles, les trompettes-de-la-mort, les cèpes et les truffes. On les transforme en millefeuilles de saumon, poireau et champignons sauvages, en crostini aux chanterelles, œufs pochés et pesto ou encore en cuisses de lapin rôties aux olives, au thym et aux portobellos.

Lorsqu'on aborde la section fusion de l'ouvrage, on assiste à l'heureux mariage des deux continents. Les résultats sont étonnants: on n'hésite pas à mêler les goûts asiatiques et européens dans cette recette de champignons de Paris aux lanières d'œuf et à la sauce soya, mais aussi ces champignons à la poêle à la coriandre, au cumin et au citron. Tentants aussi, ces tamales de champignons sauvages à la crème sûre au basilic...

Pour finir, signalons que l'introduction de cet ouvrage bien fourni en photos donne un lexique des différentes variétés de champignons et qu'on retrouve, à la fin, un glossaire, car il est bon de se faire rappeler à l'occasion ce qu'est l'asa foetida et le chaat masala et qu'il ne faut surtout pas confondre le ponzu et le konbu.

LE FROMAGE, UNE PASSION

Texte de Paul Gayler
Photographies de Gus Filgate
Guy Saint-Jean Éditeur
Montréal, 1999, 192 pages

MOZZARELLA

Collectif
Présentation de Francesco Moncada di Paternò
Photographies de Sian Irvine
Guy Saint-Jean Éditeur
Montréal, 1999, 160 pages

CHAMPIGNONS

Collectif
Présentation de Simon Richmond
Photographies de Sian Irvine
Guy Saint-Jean Éditeur
Montréal, 1999, 160 pages

Un classique de la cuisine rajeuni et en santé

RENÉE ROWAN

«*Si je ne devais avoir qu'un seul livre de cuisine, ce serait le Larousse*», affirme sans hésitation une amie française, Bordelaise de surcroît, chez qui la table est toujours excellente sans que les plats soient compliqués. «*C'est mon livre de référence, c'est ma bible. Contrairement à ce qu'on dit souvent des livres français, les recettes y sont faciles d'exécution et je n'en ai jamais loupé une*», confie ma copine.

Livre de référence par sa facture même: ainsi vous songez à un couscous mais vous ignorez tout de sa préparation? Qu'à cela ne tienne! Vous n'avez qu'à chercher dans l'index le mot couscous et on vous dira tout: son origine (un plat du Maghreb), sa garniture qui peut être très variable (viande et légumes), ses conditions de réussite (la qualité de la graine ou céréale, et l'art de cuire la semoule), un conseil utile (un plat équilibré par excellence, à condition de ne pas choisir pour dessert des pâtisseries orientales). Puis suivent les recettes: couscous au mouton, couscous aux raisins secs et leur vin d'accompagnement.

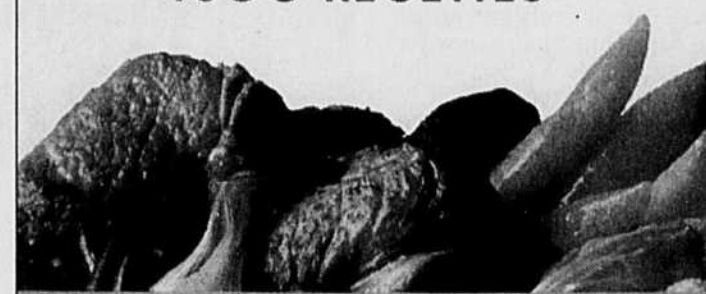
On explique le mode de préparation pas à pas, dans une langue simple et précise. Le débutant qui suit à la lettre les recommandations ne peut se tromper tandis que la cuisinière chevronnée ne se sent pas enfermée dans un carcan. Au contraire, en comprenant mieux, en sachant plus, elle est suffisamment aiguillonnée pour éprouver l'envie de créer ses propres plats en remplaçant des ingrédients par d'autres. «*Une fois que j'ai bien lu une recette, je ne crains pas d'innover*», opine mon amie.

Plus de 800 photos en couleur et de bonne qualité illustrent les recettes ou apportent un supplément d'information sur la marche à suivre. Vous ne connaissez pas le mangoustan, ce fruit exotique cultivé au Java?

On vous le montre en photo, on le décrit et on indique quoi en faire. Plus qu'un livre de recettes, il s'agit en fait d'un dictionnaire qui donne la définition des produits et des termes culinaires, qui explique les techniques de base, les tours de main et les modes de cuisson (cuisinière et

LAROUSSE DE LA CUISINE

1600 RECETTES



NOUVELLE ÉDITION

LAROUSSE

micro-ondes), qui met en images de nombreux plats cuisinés et propose 1600 recettes s'inspirant aussi bien de la cuisine traditionnelle que de la

cuisine moderne ou de celle venue d'ailleurs.

Et parce que les gens se préoccupent de plus en plus de leur équilibre alimentaire, on a ajouté dans l'édition 2000 un recueil de 64 pages proposant 80 recettes légères et 38

recettes végétariennes. Là encore, on ne se contente pas de donner des recettes, mais on explique le comment et le pourquoi d'une alimentation équilibrée, on parle du choix des viandes, des poissons, des légumes et des fruits, on discute des matières grasses et des graisses ca-

chées, sujet toujours d'actualité. On y propose aussi de la cuisine vitaminée en quatre assiettes débordantes d'énergie.

Un beau livre bien fait, de belle tenue, auquel s'ajoutent des tableaux sur la découpe des viandes, sur les temps de cuisson en autocuiseur, des conseils d'achat en fonction de la saison, des conseils sur les vins et leur service ainsi que 25 doubles pages consacrées aux petites et grandes occasions.

Un livre à offrir à toute personne qui s'intéresse à la cuisine... ou à s'offrir parce qu'il nous fait envie.

LAROUSSE DE LA CUISINE

Sous la direction de Laure Flavigny
Larousse-Bordas/HER
Paris, 1999, 864 pages

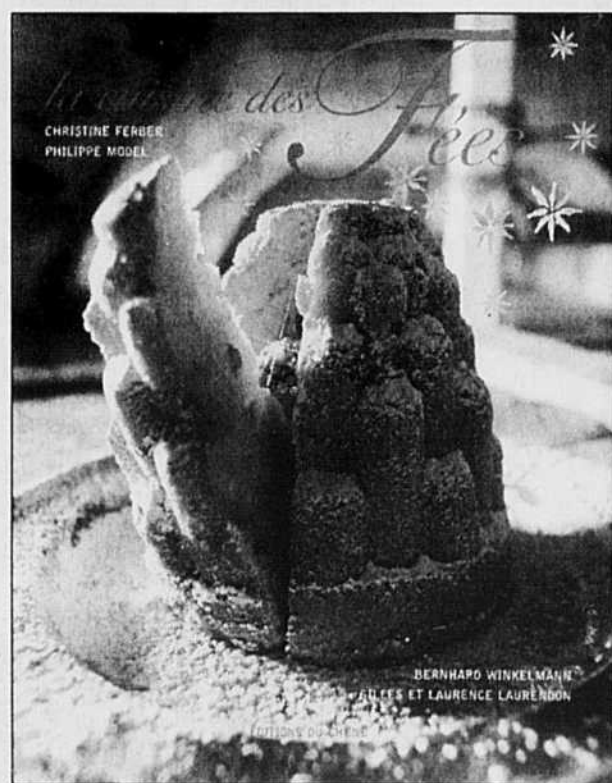
Une cuisine gourmande inspirée des plus beaux contes

RENÉE ROWAN

Un magnifique album pour enfants sages et pour leurs parents qui savent encore succomber aux charmes des fées gourmandes. Les auteurs, un pâtissier-confiseur-chocolatier, un écrivain et un romancier, ont eu l'idée de réunir des enfants pour leur lire des contes et, pour amadouer les ogres, ils leur ont servi un goûter inspiré des histoires de fées. De là est né cet ouvrage, ma foi, fort réussi.

Le trio a extrait quelques-uns des plus beaux passages des contes traditionnels qui parlent de festins, de collations et de banquets et s'est amusé à en imaginer les recettes pour le plaisir et l'enchantement de tous. C'est ainsi que l'on s'est inspiré d'un passage d'un conte de Perrault — «*Oui, ma mère, je désire que Peau d'Âne me fasse un gâteau, et que, dès qu'il sera fait, on me l'apporte*» — pour confectionner le gâteau de Peau d'Âne, un gâteau-surprise aux amandes qui semble délicieux, saupoudré de sucre glace (appelé ici sucre en poudre). Le Bonhomme de pain d'épice (Jim Aylesworth) a donné naissance, on s'en doute bien, à de gentils bonshommes en pain d'épice tandis que Boucle d'Or (J. Jacobs), qui a goûté au porridge des trois ours, le grand, le moyen et le petit, a permis la création d'un délicieux porridge au miel d'acacia. Et que mange le Chat botté (Charles Perrault)? Un civet de lièvre, bien sûr, tandis que Cendrillon, du même auteur, se régalerait de poires au vin et aux épices ainsi que de figues rôties à la vanille et au caramel. C'est bon à s'en lécher les doigts.

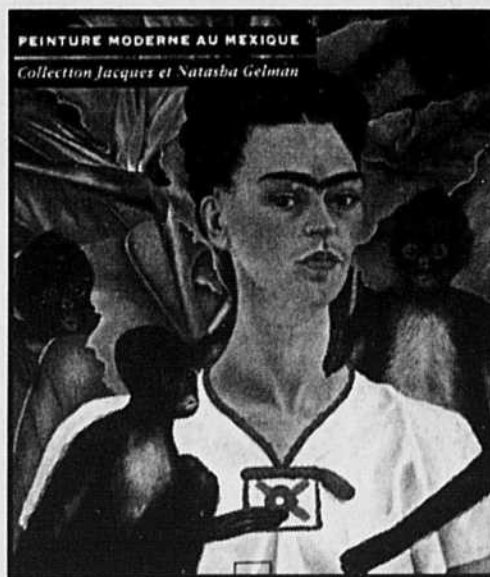
Une façon originale et amusante de faire renaître les contes de fées lus autour de la table. Bernhard Winkelmann a fait les photos, tandis que Philippe Model signe les mises en scène et les très jolies illustrations.



LA CUISINE DES FÉES

Laurence et Gilles Laurendon
Christine Ferber
Éditions du chêne
Paris, 1999, 162 pages

On passe la soirée ensemble?



Rendez-vous à
**LA BOUTIQUE-LIBRAIRIE
DU MUSÉE** à l'angle des rues Crescent
et Sherbrooke

MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

La chambre des poètes

Robert Melançon Madeleine Gagnon Suzanne Jacob

France Théoret Nicole Brossard Denise Desautels

Marc André Brouillette Bernard Varogoffig Pierre Ouellet

François Tétreau René Lapierre Hélène Dorion

Paul Chanel Malenfant Paul Bélanger

LIBERTÉ 246

Liberté a 40 ans

décembre 1999

118 pages 8\$

En librairie dès le 5 décembre